

Monde de la presse et Moyen Âge : quelle place occupent les stéréotypes médiévaux dans les discours d'actualité de La Presse d'Émile de Girardin (1836-1848) ?

Auteur : Magein, Chloé

Promoteur(s) : Henrard, Nadine

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité spécialisée en analyse et création de savoirs critiques

Année académique : 2021-2022

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/15804>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres
Département de Langues et Lettres françaises et romanes

Monde de la presse et Moyen Âge : quelle place occupent les stéréotypes médiévaux dans les discours d'actualité de *La Presse* d'Émile de Girardin (1836-1848) ?

Mémoire réalisé par Chloé Magein

En vue de l'obtention du grade de Master en Langues et Lettres françaises et romanes à finalité spécialisée en analyse et création de savoirs critiques

Promoteur : François Provenzano
Promotrice : Nadine Henrard

Lecteur : Nicola Morato

Année académique : 2021-2022

REMERCIEMENTS

À l'heure de formuler ces remerciements, je me dois d'adresser une pensée toute particulière à Monsieur Jean-Pierre Bertrand, avec qui l'aventure de ce mémoire a débuté, mais qui n'est malheureusement plus parmi nous pour en voir l'aboutissement. Il a su me donner l'impulsion première nécessaire pour que j'ai le courage de me lancer sur le terrain glissant d'un tel sujet et je l'en remercie beaucoup. Merci aussi à Monsieur François Provenzano, qui a accepté de prendre en charge la suite de mon mémoire afin que celui-ci puisse être mené à son terme. Enfin, j'adresse mes remerciements les plus sincères à Madame Nadine Henrard, qui a su m'encourager et me soutenir dans les moments les plus difficiles et qui, surtout, m'a appris à aimer cette période foisonnante de richesses qu'est le Moyen Âge.

Plus largement, je tiens à remercier tous les professeurs dont j'ai eu la chance de croiser la route et qui m'ont amenée à découvrir un monde que je ne connaissais que très peu. Chacun, avec ses particularités, m'a fait acquérir de nouvelles compétences et a fait évoluer la vision que je porte au monde qui nous entoure et qui ne cesse de changer. Malgré la fierté que me procure l'aboutissement de ce mémoire, il ne saurait être représentatif du plaisir que j'ai pris à étudier pendant ces cinq ans et de tout ce que m'a apporté l'expérience universitaire.

Ma gratitude va également à Rémi, Justine et Axelle, qui ont accepté de relire mon mémoire et dont les conseils précieux m'auront été d'une grande aide. Merci aussi à Clémence, avec qui j'ai pu partager mes angoisses et mes doutes ; à deux dans la même galère, c'est toujours plus rassurant. Et merci à Léa, Leila et Lison pour leurs encouragements et leurs conseils lors de la rédaction.

Enfin, mes derniers remerciements vont à ma famille, pour son support toujours présent, et particulièrement à mon frère, sans qui je n'aurais pas été capable de terminer ce travail. La confiance qu'il a eue en moi a toujours dépassé celle que je me portais, et voir à quel point il était convaincu de ma réussite m'a donné la force de mener à bien ce projet.

Table des matières

1	<i>Introduction</i>	1
1.1	Présentation du projet	1
1.2	Corpus	4
1.3	Méthodologie	8
1.4	Plan de l'analyse	9
2	<i>État de l'art</i>	11
2.1	Situation des études sur la presse du XIX ^e siècle	11
2.1.1	Apport de notre travail	16
2.2	Situation des études sur le médiévalisme au XIX ^e siècle	17
2.2.1	Médiévalisme et Moyen Âge, deux concepts aux contours flous	18
2.2.2	Classement des sources	22
2.2.3	<i>Le Goût du Moyen Âge</i> , une source majeure	22
2.2.4	<i>La Fabrique du Moyen Âge</i> , une somme colossale	31
2.2.5	Classement chronologique	32
2.2.6	Des années 1800 à 1830 : le style troubadour et l'érudition du Groupe de Coppet	32
2.2.7	L'époque romantique	34
2.2.8	Apport de notre travail	36
3	<i>Contexte de la monarchie de Juillet</i>	38
3.1	Contexte littéraire : le romantisme	38
3.1.1	L'exotisme, ou le goût de l'Orient	40
3.1.2	Le médiévalisme, ou goût du Moyen Âge	43
3.1.3	Un Moyen Âge double	57
3.2	Versant industriel de la littérature : le monde de la presse	58
3.2.1	La presse avant 1836	58
3.2.2	La révolution médiatique de 1836 : naissance du média de masse ?	60
3.2.3	Presse et politique	61
3.2.4	Politique et opinion publique	62
3.2.5	L'entreprise de Girardin	63
3.2.6	Présentation et poétique journalistique de <i>La Presse</i>	65
3.3	Conclusion	69
4	<i>Le monde médiéval au sein de La Presse</i>	71
4.1	Relevé des occurrences des termes relatifs au monde médiéval	71
4.1.1	<i>Moyen Âge</i>	71
4.1.2	<i>Chevalier / chevalerie / chevaleresque</i>	75
4.1.3	<i>Courtois</i>	79
4.1.4	<i>Féodal</i>	80
4.1.5	<i>Croisade</i>	81
4.1.6	<i>Troubadour</i>	84
4.2	Trois études sur le Moyen Âge	89
4.2.1	« Moyen Âge. Sciences occultes, blason, architecture »	89
4.2.2	« Moyen Âge »	94
4.2.3	Analyse interdiscursive	99
4.2.4	Conclusion	101

5	<i>Conclusion générale</i>	102
6	<i>Bibliographie</i>	104

1 Introduction

1.1 Présentation du projet

Le XIX^e siècle représente le siècle moderne par excellence. La révolution industrielle qui se produit à ce moment plonge la France et l'Europe dans une ère nouvelle, dont la presse et le nouveau rapport au temps qu'elle établit constituent sans doute les représentants les plus éloquents. À partir de 1836 et de l'apparition des journaux à grand tirage, effectivement, la presse pénètre à son tour dans un mode de production industriel qui va favoriser sa diffusion, principalement au sein du public bourgeois des grandes villes¹. Avec l'évolution de ce nouveau média apparaît rapidement une nouvelle considération de la temporalité. Au temps cyclique, qui repose sur les phénomènes naturels de l'univers (cycle du soleil, de la lune, des marées...) et sur la régularité de la liturgie², succède un temps linéaire, où l'enchaînement constant de l'information donne l'impression d'un « changement perpétuel³ ». Ainsi, le côté prévisible et rassurant engendré par toute forme de recommencement disparaît peu à peu face à ce flux tendu d'informations. Notons toutefois qu'une certaine forme de cyclisation est également présente dans la presse à travers les rythmes réguliers de publication, ainsi que l'agencement en rubriques, qui fournit une structure stable aux journaux⁴.

Ce passage des cycles naturels et sacrés aux cycles médiatiques entraîne un rapport au temps « de plus en plus social⁵ », où le fait d'être à l'heure, par exemple, équivaut à « se synchroniser en fonction d'une autre personne ou d'un autre événement⁶ ». Ce besoin d'organiser son temps vis-à-vis d'un phénomène social est, entre autres, comblé par le développement des journaux, qui règlent la vie des lecteurs sur le rythme effréné de leur parution et des nouvelles qu'ils véhiculent⁷. Comme l'affirme Julien Schuh : « c'est la vitesse qui constitue l'élément clef de la notion de modernité, vitesse qui rend toute chose

¹ CHARLE (Christophe), *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004, p. 44-45.

² SCHUH (Julien), « Le temps du journal. Construction médiatique de l'expérience temporelle au XIX^e siècle », dans *Romantisme*, n°174, 2016, p.73-74.

³ *Art. cit.*, p. 76.

⁴ *Art. cit.*, p. 79-80.

⁵ DEQUIDT (Marie-Agnès), « Comment mesurer l'intériorité du temps ? (Paris, début XIX^e siècle) », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 45, 2012, p. 70.

⁶ *Ibid.*

⁷ SCHUH (Julien), *art. cit.*, p. 72.

éphémère, toute stabilité illusoire⁸ ». Cette assertion montre à quel point la presse et sa rapidité constante constituent l'émanation même de la modernité qui s'instaure au XIX^e siècle.

Parallèlement à cette présence continue de vitesse et d'actualité, le XIX^e siècle est également le moment qui voit la discipline historique émerger et s'autonomiser parmi les champs du savoir. Le passé de la France revient au-devant de la scène, et l'une des manifestations les plus visibles de cet attrait pour les temps anciens est l'importance que revêt alors le Moyen Âge. Les études scientifiques le prennent désormais pour objet, tout comme les auteurs et artistes de l'époque, qui l'intègrent dans leurs œuvres. La vision du Moyen Âge qu'ils transmettent est cependant porteuse d'une série de stéréotypes, qui commencent à se répandre et à se populariser. Le style troubadour, présent durant la première moitié du siècle et proposant au public l'image d'un Moyen Âge idyllique, est notamment l'un des vecteurs par lesquels se propagent bon nombre de clichés liés à l'époque médiévale⁹.

Ainsi, force est de constater que le XIX^e siècle, aussi moderne soit-il, accorde également une place non négligeable au passé. Il nous semble donc intéressant de voir comment deux objets aussi éloignés que la presse, avec son caractère bref, actuel et sa rapidité, et le Moyen Âge, époque plutôt caractérisée par sa longueur, son ancrage dans le passé et sa lenteur, parviennent à dialoguer. Afin d'en avoir une idée, nous allons nous interroger sur la place qu'occupent les stéréotypes médiévaux dans les discours d'actualité de la presse. Cette approche nous permettra ainsi de mieux saisir la manière dont, quotidiennement, l'imaginaire médiéval pénètre dans la vie des lecteurs de journaux du XIX^e siècle et comment le discours *sur* le Moyen Âge finira par créer *un* Moyen Âge.

L'intérêt d'une telle problématique se trouve à différents niveaux. S'il est vrai que les deux domaines de recherches que mobilise cette question, la presse et la réception du Moyen Âge au XIX^e siècle, ont déjà fait l'objet de nombreux travaux, la volonté de concilier les deux est, quant à elle, plutôt novatrice. Le monde du journalisme attire les

⁸ *Ibid.*

⁹ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *La Fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 762-763.

chercheurs depuis la fin du XX^e siècle et si leur premier réflexe a été de produire des textes relatifs à l'histoire de la presse, une nouvelle voie s'est ouverte depuis peu avec un ouvrage collectif intitulé *La civilisation du journal*¹⁰. La volonté des auteurs a été de se détacher de la visée historique des travaux précédents afin de laisser place à une conception plus culturelle de l'objet journal. Ce livre a donc pu voir le jour grâce à une collaboration entre plusieurs disciplines, qui lui ont apporté des perspectives à la fois culturelles, littéraires, ou encore sociales. C'est dans cet horizon de recherche relativement récent que souhaite s'inscrire notre travail, afin de participer modestement au renouvellement de la vision que les chercheurs peuvent porter sur le monde de la presse.

De la même manière, les études sur la réception du Moyen Âge au fil des siècles sont, elles aussi, très nombreuses. Plusieurs points de vue différents ont déjà été adoptés afin de traiter de cette matière, mais il semble que l'idée de l'aborder sous l'angle particulier de la presse n'a pas encore fait l'objet d'une étude complète. En effet, si la présence de l'imaginaire médiéval dans les romans ou les travaux scientifiques s'est déjà retrouvée au centre d'ouvrages scientifiques, son utilisation par la presse n'a, quant à elle, pratiquement jamais été explorée¹¹.

L'objectif principal de notre mémoire sera donc de démontrer que la presse constitue elle aussi un moyen de diffusion de l'imaginaire du Moyen Âge, différent, bien que complémentaire, des autres modes de diffusion généralement envisagés. Il nous faudra, pour ce faire, repérer les manifestations de cet imaginaire au sein des numéros de journaux, comprendre leur rôle au sein du discours et essayer de savoir si le média journalistique, par ses caractéristiques intrinsèques (son rythme, sa structure, ses impératifs de publication, sa volonté d'être à la fois grand public et sérieux...), influence le type d'imaginaire médiéval présent dans ses colonnes ou non.

¹⁰ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011.

¹¹ Comme nous le verrons ultérieurement, l'unique travail que nous avons trouvé en lien avec cette problématique est celui d'Alice Planche (cf. p. 37).

1.2 Corpus

Afin de mener à bien cette analyse, il est nécessaire de circonscrire précisément le corpus de notre sujet. En ce qui concerne le journal retenu pour figurer au centre de notre recherche, nous avons opté pour *La Presse* d'Émile de Girardin¹², dont la parution commence en 1836. Le choix de ce titre a été motivé par plusieurs facteurs.

Dans un premier temps, il nous a semblé pertinent de nous attarder sur un quotidien, afin d'avoir une chance de saisir la manière dont l'imaginaire du Moyen Âge a pu pénétrer journallement dans la vie des lecteurs. Précisons d'emblée que, malgré l'augmentation du nombre d'abonnements qu'a permis le système de financement par la publicité, les lecteurs restent majoritairement présents dans les grandes villes, particulièrement à Paris, et sont issus de la petite et moyenne bourgeoisie, ainsi que d'une frange restreinte et urbaine des classes populaires¹³ ; les conclusions auxquelles nous parviendrons à la fin de cette étude concerneront donc cette part déterminée de la population.

Ensuite, *La Presse* nous est apparue assez naturellement, car elle est considérée comme le premier journal à grand tirage, qui fait pénétrer le monde de la presse dans l'ère industrielle. En tant que telle, l'entreprise de Girardin a fait l'objet d'un nombre d'études plus élevé que s'il avait été question d'un journal moins connu, ce qui a facilité notre recherche lors de la constitution de notre corpus secondaire. De la même manière, la réputation de ce titre a également rendu possible sa consultation en ligne sur *Gallica*, où ne sont numérisés pour l'instant que les journaux les plus populaires. Le fait qu'il s'adresse au grand public a également été un critère déterminant, étant donné que notre objectif est d'observer les phénomènes de reprise du Moyen Âge dans un organe général et non spécialisé dans ce domaine. Cet argument rejoint le souhait de travailler sur un quotidien, en cela que la volonté qui sous-tend ce mémoire est de comprendre la manière dont le Moyen Âge pouvait faire irruption dans la vie de tous les jours d'un lecteur de l'époque.

¹² Émile de Girardin (1806-1881) est un journaliste français qui a été à la tête de plusieurs journaux novateurs (*La Mode*, le *Journal des connaissances utiles*) ; il a également fait ses preuves en tant qu'industriel de génie et a participé à la vie politique de l'époque, avec toutefois des convictions évolutives : il sera tour à tour royaliste, libéral réformateur, ou encore républicain.

¹³ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 45.

En ce qui concerne la délimitation chronologique de notre corpus, nous avons choisi de nous centrer sur le régime de la monarchie de Juillet ; les années qui nous intéressent s'étalent donc de 1836, parution du premier numéro de *La Presse*, à 1848, fin de la monarchie de Juillet. Ce régime a été sélectionné à la fois pour les mutations du monde de la presse qui se produisent durant ces années, mais également pour l'importance qu'acquiert l'imaginaire médiéval à ce moment. Comme le signalent Kalifa, Régnier, Thérénty et Vaillant, « la révolution de Juillet fut en effet la seule révolution de l'histoire française à avoir été préparée, conçue et réalisée par les milieux de la presse¹⁴ », dont l'influence a tant augmenté qu'ils sont désormais « les seuls organismes capables de tenir réellement tête au pouvoir¹⁵ ». C'est donc à partir de 1830 que la presse commence à devenir un média de masse avec un impact déterminant sur la société. De plus, cette mutation de la presse est accompagnée d'un changement dans le paradigme du quotidien lorsqu'apparaissent *La Presse* et *Le Siècle* en 1836. À partir de ce moment, « la presse quotidienne devient le vecteur premier de la médiatisation des valeurs, des lieux communs, des images, des fictions fondatrices sur lesquels se bâtit la société bourgeoise de la monarchie de Juillet¹⁶ » et d'ajouter « le quotidien, s'il reste à cette époque d'opinion, cesse d'être uniquement un organe politique pour devenir plus généralement l'expression de l'espace public¹⁷ ». Le choix de la monarchie de Juillet, et particulièrement des années suivant 1836, apparaît donc comme pertinent dans le cadre de notre mémoire, en cela que le journal devient à ce moment l'organe représentatif des opinions du lectorat de l'époque.

En outre, nous avons décidé de nous limiter à ce régime parce qu'il est celui qui a vu l'engouement pour le Moyen Âge atteindre son apogée. De fait, avec la révolution de 1830 est notamment réactivé le questionnement des origines, apparu avec les événements de 1789, qui amène historiens et auteurs à se tourner vers le Moyen Âge pour essayer d'y trouver les explications aux bouleversements du présent¹⁸. Le mouvement romantique, qui triomphe en même temps que les idéaux de Juillet, accorde également une grande

¹⁴ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], *op. cit.*, p. 275.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Op. cit.*, p. 277.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *op. cit.*, p. 13.

importance à la période médiévale, qu'il façonne à sa manière, en s'inspirant des œuvres déjà créées par le style troubadour¹⁹ (cf. p. 43-47). Ainsi, et comme le signale Max Milner, « l'intérêt pour le Moyen Âge ne cessa de grandir au cours du XIX^e siècle, avec peut-être une pointe autour des années 1840-1850 ». Au vu de ces observations, nous avons jugé pertinent le fait de nous attarder sur le régime de la monarchie de Juillet, moment qui voit tout à la fois la presse se constituer peu à peu en média de masse et le goût du Moyen Âge produire ses plus grands chefs-d'œuvre.

La dernière délimitation de notre corpus est déterminée par les mots-clés entrés dans le moteur de recherche de Gallica. Le choix s'est porté sur un panel de mots directement associés à l'imaginaire médiéval : *Moyen Âge*, *chevalier* et ses déclinaisons, *chevalerie* et *chevaleresque*, ainsi que *troubadour*, *féodal* et *croisade*, et enfin, *courtois*.

À côté de *Moyen Âge*, sélectionné pour son caractère général, les autres termes se justifient selon trois critères. Le mot *troubadour* a été choisi pour son lien avec le genre troubadour, de même que *trouvère*, qui désigne les troubadours du nord de la France, et *chevalier*, qui fait référence à l'un des personnages les plus répandus dans les productions de ce style²⁰. Même si nous savons que le style troubadour est déjà quelque peu passé de mode sous la monarchie de Juillet, il est fort probable que son influence sur les mentalités de l'époque soit encore perceptible.

Croisade et *féodal* ont, pour leur part, été sélectionnés en fonction de l'ambiance politique de l'époque. De fait, la manière dont Louis-Philippe conduit la monarchie de Juillet est loin de faire l'unanimité auprès de la population et notamment des auteurs, qui considèrent que ce régime n'est rien de plus que La Restauration et que les idéaux de 1830 se sont perdus dès les premières années de règne du roi des Français²¹. Ainsi, il nous semble pertinent de nous demander dans quelle mesure le système politique médiéval de la féodalité a été mobilisé dans ce contexte de mécontentement gouvernemental. Pour ce qui est de *croisade*, la motivation de ce choix est également politique. Le XIX^e siècle est le moment qui voit la colonisation faire un bond en avant en France, notamment à partir

¹⁹ *Op. cit.*, p. 760.

²⁰ *Op. cit.*, p. 763.

²¹ PETITIER (Paule), *Littérature et idées politiques au XIX^e siècle (1800-1870)*, Paris, Nathan, 1996, p. 37.

de la prise de l'Algérie en 1830²². Nous avons donc la volonté d'observer les rapprochements qui ont pu s'effectuer entre ce mouvement colonisateur et les croisades du Moyen Âge.

Enfin, il nous a semblé pertinent de nous pencher sur le mot *courtois*, au vu de l'évolution de son sens depuis le Moyen Âge, où il désignait un idéal de mœurs à atteindre pour les chevaliers, jusqu'au XIX^e siècle, où la référence à cette classe altière a peu à peu disparu. En étudiant ses apparitions dans *La Presse*, nous souhaitons observer dans quelle mesure la référence au monde médiéval est présente dans l'emploi de ce terme, dont l'un des sens découle du Moyen Âge.

Notons, pour finir, que les dérivés de *Moyen Âge*, *médiéval*, *moyenâgeux*, *moyenâgiste* ne font leur apparition que dans la seconde moitié du siècle²³, ce qui dépasse les limites chronologiques fixées et explique donc qu'ils ne figurent pas parmi la liste de mots retenus.

Un nombre considérable de numéros sont ressortis après ce relevé : le seul mot *Moyen Âge* amenait en lui-même un réservoir d'un peu plus de 800 numéros à épilucher. Afin d'effectuer un tri, nous avons examiné le contexte d'apparition de ces termes. Ainsi le nom *chevalier*, qui apparaissait lui aussi dans un nombre élevé de numéros (plus de 2000), était fréquemment employé en tant que titre de noblesse se référant à des personnes du XIX^e siècle ; ces attestations du mot n'intéressaient aucunement notre recherche. D'autres apparitions très fugitives des termes ne fournissaient pas la matière nécessaire à une analyse soutenue. Enfin, tous les numéros dans lesquels les termes apparaissaient dans la rubrique « roman-feuilleton » ont été écartés, puisque cette matière a déjà fait l'objet d'autres études. De ce fait, si une certaine part de subjectivité a été inévitable lors du tri du matériau, cela ne signifie pas pour autant que le choix s'est effectué de manière aléatoire : les critères retenus (taille de l'extrait, sens du terme, rubrique de parution) l'ont été de manière à rendre possible l'analyse que nous souhaitons effectuer.

²² VAILLANT (Alain), « Avant-propos », dans *Romantisme*, n°139, 2008, p. 4.

²³ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *op. cit.*, p. 55.

Il faut finalement signaler que, bien que le moteur de recherche de *Gallica* soit très performant, il n'est pas exclu que des numéros de journaux aient échappé à son recensement pour cause de non-lisibilité du mot ; les conclusions que nous dresserons à la fin de ce travail se baseront donc uniquement sur les matériaux que nous a permis de récolter *Gallica*.

1.3 Méthodologie

Le travail qui va être réalisé au fil de ces pages va consister en l'analyse textuelle d'un corpus défini d'articles qui présentent un lexique appartenant au champ sémantique du Moyen Âge revu par le XIX^e siècle. Cette analyse prendra la forme d'un relevé des attestations des termes susmentionnés, dont quelques-unes seront ensuite étudiées plus en détail dans leur rapport avec le reste de l'article.

Pour ce faire, nous nous baserons sur les pistes d'analyse fournies par Hans-Jürgen Lüsebrink²⁴. Au sein de son article, l'auteur étudie la manière dont la présence de l'Autre est mise en scène dans différentes œuvres ; il introduit notamment le concept d'exotisme, qui sera également mobilisé dans la suite de notre mémoire, lorsqu'il sera question des rapports observables entre cette tendance et celle du médiévalisme au XIX^e siècle. Selon Lüsebrink, l'exotisme est

un des paradigmes de perception dominants de l'Autre, en particulier à l'égard des sociétés et cultures lointaines, en dehors de l'Europe. [...] Dérivé du mot grec "exótikos" qui signifie "étranger" ou "différent", le terme "exotique" se réfère depuis le XVI^e siècle à tout un ensemble d'images de l'Autre, cristallisées tant dans des représentations visuelles que dans des récits et des termes y relatifs qui constituent un vaste champ lexical et sémantique²⁵.

Le modèle d'analyse que propose Lüsebrink pour traiter de ce phénomène de l'exotisme dans les textes nous a paru pertinent pour notre travail. Bien que le corpus primaire de son article se compose d'œuvres littéraires, la méthodologie qu'il emploie est tout à fait transposable à notre sujet. Lüsebrink propose trois types d'analyse : « l'analyse

²⁴ Précisément, celles dans LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), « La perception de l'Autre. Jalons pour une critique littéraire interculturelle », dans *Tangence*, n°51, mai 1996, p. 51-66.

²⁵ *Art. cit.*, p. 57.

sémiologique des formes de représentation qui constituent [le phénomène d'exotisme], l'analyse sociocritique de ses ancrages idéologiques et sociaux ; et l'analyse interdiscursive des réseaux de discours dans lesquels un texte donné [...] s'intègre et prend sens²⁶ ».

Dans le cadre de notre mémoire, ces trois types d'analyse vont être successivement mis à profit afin de comprendre les différents moyens discursifs dont usent les journalistes lorsqu'ils font intervenir l'imaginaire médiéval ; les rapports que ces références au Moyen Âge entretiennent avec les idéologies du XIX^e siècle et ce qu'elles disent de la réception de ces temps anciens chez les lecteurs ; la manière dont, au sein d'un même numéro ou d'une suite réduite de numéros, les évocations du monde médiéval se répondent les unes aux autres.

Nous avons conscience du caractère descriptif que laisse supposer une telle démarche. Cependant, nous l'estimons nécessaire avant de pouvoir envisager toute autre recherche plus poussée sur le sujet. En effet, il nous faut dans un premier temps connaître et maîtriser parfaitement notre corpus primaire avant de pouvoir le mobiliser dans une quelconque analyse. Ce versant de notre travail nous permettra ainsi d'observer les traces de l'imaginaire médiéval présentes dans *La Presse*, employées dans divers contextes et mobilisées de manières différentes en fonction de ceux-ci. Ainsi, les connotations liées à l'emploi du terme *Moyen Âge* sont tout à fait différentes selon qu'il s'agit d'un article au sujet d'une question politique d'actualité, ou d'un article composé d'une publicité pour des bonbons. Le côté descriptif de notre analyse est donc tout à fait assumé et justifié en ce que le corpus étudié n'a pas encore fait l'objet d'une description minutieuse dans une étude précédente.

1.4 Plan de l'analyse

Afin de conserver une certaine lisibilité à notre travail, nous souhaitons organiser notre analyse en deux sections, qui étudieront chacune un mode de présence différent du Moyen Âge au sein de *La Presse*.

²⁶ *Art. cit.*, p. 58.

Le premier chapitre nous amènera à établir un relevé non exhaustif des différents types d'occurrences du vocabulaire relatif au monde médiéval. Les termes qui composent notre corpus seront tour à tour envisagés dans leurs contextes d'apparition afin que nous puissions nous faire une idée du type de références au Moyen Âge qu'ils entraînent. Cette première étape aura également l'avantage de nous fournir une indication sur le nombre et la fréquence des renvois à ces temps passés ; ainsi, nous serons en mesure de statuer sur l'importance du rôle qu'a joué *La Presse* dans la diffusion des stéréotypes liés au monde médiéval.

Dans un second temps, nous nous pencherons plus en détail sur trois numéros parus durant l'année 1836, qui comprennent chacun un article complet consacré au Moyen Âge. L'intérêt de ces matériaux réside dans le fait qu'ils sont les seuls à présenter un article entier dédié à une problématique relative à cette époque. Ces objets nous permettront d'aborder, d'une part, la question de l'intérêt qu'avait *La Presse* à faire paraître de tels articles à ce moment précis ; d'autre part, d'observer la manière dont ce périodique envisageait le Moyen Âge dans sa réalité historique.

À partir de ces deux angles d'approche, nous pourrons cerner plus précisément le rôle qu'a joué *La Presse* dans la réception du Moyen Âge chez ses lecteurs français du XIX^e siècle, mais également la manière dont cet imaginaire a pu servir les journalistes dans leurs discours.

2 État de l'art

La question de recherche au centre de ce mémoire nous amène à nous pencher sur deux types de sources : les unes concernent le développement fulgurant de la presse durant le XIX^e siècle, les autres traitent de l'engouement retrouvé, à la même époque, pour tout ce qui a trait au Moyen Âge. Notre état de l'art va donc aborder successivement les multiples études ayant déjà apporté des réponses aux diverses interrogations suscitées par ces phénomènes.

2.1 Situation des études sur la presse du XIX^e siècle

Depuis une vingtaine d'années, les études portant sur le monde du journalisme se sont multipliées. Cet objet, longtemps délaissé car considéré comme moins noble que d'autres formes d'écrits, a vu sa popularité augmenter grâce à l'intérêt suscité par les médias contemporains²⁷. Ceux-ci ont permis, en effet, de faire prendre conscience de l'impact social que peuvent avoir les médias de masse à notre époque. Ce point de vue innovant ainsi suscité par les modes de communication actuels a ensuite été appliqué aux recherches portant sur la société du XIX^e siècle, elle aussi confrontée à une véritable révolution médiatique provoquée par l'invention de la presse industrielle. Ces réflexions nouvellement orientées ont permis de faire émerger de tout autres considérations par rapport à l'objet journal, qui n'était au départ considéré que « comme une mine à exploiter dont on pourrait retirer des matériaux utilisables, le cas échéant, dans le cadre de recherches littéraires où la presse n'interviendrait que de façon incidente²⁸. »

Peu d'études, effectivement, font de l'univers de la presse, ou d'un journal en particulier, l'objet même de leur recherche. La plupart d'entre elles le considèrent plutôt comme objet de comparaison servant de faire-valoir à d'autres formes d'écrits plus élevées, comme l'illustre très bien l'exemple du roman-feuilleton. Ce mode de narration né de la presse a de nombreuses fois été cité dans les travaux généraux portant sur la

²⁷ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 9.

²⁸ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), 1836. *L'An I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001. p. 12.

littérature du XIX^e siècle²⁹. Il se retrouve aussi au centre de considérations portant sur la paralittérature, qui s'est peu à peu constituée en domaine d'étude propre, attaché à la sphère de la culture populaire³⁰. Ces recherches sur le roman-feuilleton amènent souvent les auteurs à formuler quelques considérations sur l'émergence de la presse populaire au XIX^e siècle, mais les éléments pointés sont de l'ordre de la grande généralité et se répètent souvent d'une étude à l'autre.

D'autres types de sources se servent de la presse en tant que chronique journalière des événements. C'est notamment le cas des études portant sur la politique très mouvementée du XIX^e siècle. La presse quotidienne permet effectivement de se replonger dans le contexte de l'époque et d'observer en temps réel l'avancée des discussions en matière de politique aussi bien intérieure qu'extérieure³¹. Ici encore, ce n'est donc pas la presse en tant que telle qui suscite de l'intérêt, mais le ou les événement(s) dont elle rend compte.

Enfin, la dernière catégorie de sources qui évoquent la presse sans toutefois en faire leur objet principal est celle des monographies d'auteurs. En effet, de nombreux auteurs du XIX^e siècle ont exercé le métier de journaliste et ont produit, plus ou moins abondamment et régulièrement, des textes parus dans la presse. C'est notamment le cas de Balzac, Dumas ou encore Baudelaire, pour lesquels il nous est donné à lire, dans les sources traitant de leur vie et de leurs œuvres, des passages qui abordent leur carrière journalistique³².

Cette situation est celle que déplorent Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant dans *1836. L'an I de l'ère médiatique*, ouvrage dans lequel les auteurs étudient pour lui-même l'un des premiers journaux industriels, *La Presse*, dont ils envisagent l'histoire et l'influence dans le monde littéraire. Leur objectif consiste à démontrer que même s'il s'agit d'un

²⁹ Nous pouvons citer les exemples de BERTAUT (Jules), *L'époque romantique*, Paris, Éditions Jules Tallandier, 1947 ; BALIBAR (Renée), *Histoire de la littérature française*, Paris, PUF, 1991.

³⁰ Nous pouvons nous rapporter ici à ANGENOT (Marc), *Le roman populaire : recherches en paralittérature*, Montréal, Presse de l'Université du Québec, 1975.

³¹ En l'occurrence, les recherches portant sur l'évolution de la Question d'Orient au XIX^e siècle emploient régulièrement ce canal.

³² Citons notamment CHOLLET (Roland), *Balzac journaliste : le tournant de 1830*, Paris, Classiques Garnier, 2016 ; MOMBERT (Sarah), SAMINADAYAR-PERRIN (Sandrine) [dir.], *Un mousquetaire du journalisme : Alexandre Dumas*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2019 ; VAILLANT (Alain), « Baudelaire, artiste moderne de la « poésie-journal », dans *Études littéraires* [en ligne], vol.40 (3), 2009, p. 43-60.

journal, celui-ci peut tout à fait être étudié à partir des mêmes outils que la littérature traditionnelle. Cette hypothèse les amène à considérer ce quotidien dans sa dimension sociale, en tant que reflet des aspirations, des goûts, des craintes et des interrogations de ses lecteurs³³. Au fur et à mesure de l'ouvrage, nous voyons se dérouler devant nous la première année de vie du journal (1836-1837), analysée à travers ses articles quotidiens, dont une description de l'histoire, de l'organisation de la matière et de la ligne éditoriale a au préalable été fournie. À la fin de l'ouvrage se trouvent plusieurs annexes livrant l'expérience d'autres chercheurs qui se sont également confrontés à l'objet journal. Corinne Pelta établit le même constat que Thérénty et Vaillant :

La presse est surtout exploitée par les historiens ; dans les études littéraires, elle ne sert guère qu'à la connaissance d'un auteur en particulier, pour vérifier la réception de son œuvre ou lorsque lui-même a participé à la rédaction d'articles, mais elle est rarement analysée pour elle-même, comme le matériau principal de la recherche³⁴.

Cette conclusion à laquelle elle parvient la désole d'autant plus qu'elle affirme pourtant que « les journaux livrent le processus même de formation des idées, la manière dont elles se constituent, comment elles se lient les unes aux autres, à travers la multiplicité des articles, d'auteurs différents et sur des objets divers³⁵. »

L'intérêt est donc bien là. L'utilité d'une histoire littéraire de la presse est désormais démontrée, et le vœu de Thérénty, Vaillant et Pelta sera exaucé en 2011, avec la parution d'un ouvrage collectif extrêmement fourni auquel ont participé de nombreux scientifiques : *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Ce livre de référence est issu de huit journées d'étude qui se sont déroulées de 2003 à 2007 sur le thème de « La civilisation du journal³⁶ ». La somme colossale qui en a été tirée montre la volonté encyclopédique des chercheurs, qui ont divisé leur travail en quatre grandes parties abordant quatre pôles majeurs de l'activité journalistique.

³³ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p. 213.

³⁴ PELTA (Corinne), « La presse libérale sous la Restauration, émergence d'une écriture collective », dans THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *1836. L'An I de l'ère médiatique*, *op. cit.*, p. 297.

³⁵ *Op. cit.*, p. 299.

³⁶ SOULIER (Sébastien), « Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant [dir.], *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle* », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°46, 2013, p. 237.

La première section, assez brève en regard des suivantes, propose une introduction générale au monde de la presse à travers des questions telles que le lectorat, le fonctionnement mécanique et les innovations du siècle en matière technique, ou encore les lois régissant les parutions. Cet aperçu revient sur des interrogations assez générales, que des ouvrages moins spécialisés abordent eux aussi couramment.

La deuxième partie, en revanche, étudie de manière beaucoup plus détaillée l'organisation du monde journalistique. Elle s'intéresse, dans un premier temps, à l'une des caractéristiques essentielles de la presse, sa périodicité, qu'elle met notamment en rapport avec le phénomène politique. Il leur faut alors évoquer l'année 1836, lors de laquelle le journal quotidien de type industriel apparaît avec *La Presse* de Girardin et *Le Siècle* de Dutacq. Cette date revêt aussi un caractère socio-médiatique important dans la mesure où, à partir de ce moment, les auteurs notent que le public ne s'abonne plus à un journal en fonction de son obédience politique, mais en fonction de l'attrait que suscite, entre autres, le roman-feuilleton présent dans ses colonnes³⁷. À la suite de ce point, la section se poursuit et se conclut avec la présentation d'une typologie exhaustive de tous les types de périodiques qu'il était possible de se procurer au XIX^e siècle. Ce faisant, cet ouvrage répond une fois de plus aux attentes de Thérénty et Vaillant, qui souhaitaient voir naître une étude capable de « prendre en compte tous les supports – non pas seulement le quotidien, mais la grande et la petite revue, les illustrés, les journaux spécialisés³⁸ [...] ».

Après ce chapitre concernant l'objet journal en lui-même et ses déclinaisons, la troisième partie de *La civilisation du journal*, aborde la question de l'écriture dans et de la presse. Il est alors fait mention de la profession de journaliste, élément qui sera ensuite développé plus en détail à la fin du chapitre lorsque toute une série d'auteurs journalistes seront mis en avant. L'acte d'écriture est ensuite étudié à la fois dans ses différents buts (informer, divertir...), mais aussi dans son format particulier, qui provient de l'organisation en rubriques des journaux.

³⁷ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], *op. cit.*, p. 226.

³⁸ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), 1836. *L'An I de l'ère médiatique*, *op. cit.*, p. 293.

Après ces deux parties densément fournies, l'ouvrage se clôture sur un dernier chapitre relatif à l'influence qu'exerce le monde de la presse sur la société de l'époque, aussi bien dans sa dimension culturelle et littéraire, que sociale.

Nous pouvons le constater, cet ouvrage brasse une énorme quantité d'informations relatives au sujet qui nous intéresse. Comme le résume très bien Sébastien Soulier, « *La civilisation du journal* s'impose comme une nouvelle référence pour les chercheurs, les étudiants, mais également tous ceux qui souhaitent découvrir l'histoire culturelle et littéraire du périodique au XIX^e siècle³⁹. » Ce constat l'amène à rapprocher *La civilisation du journal* du second ouvrage collectif de référence, même si quelque peu daté déjà : *l'Histoire générale de la presse française*⁴⁰, parue en quatre volumes de 1969 à 1976. Tandis que cette source plus ancienne constitue la base de toute étude historique sur la presse, l'ouvrage collectif de 2011 adopte, quant à lui, des points de vue associés à des préoccupations plus modernes ; il représente donc le point de départ obligé pour tout chercheur qui désire étudier la presse pour elle-même et la manière dont elle est entrée en contact avec les autres domaines sociaux et culturels de l'époque.

Cette dernière perspective ne cesse d'encourager de nouveaux projets, tels que Numapresse, qui a pour but de mettre à profit les nouvelles possibilités qu'offrent la numérisation progressive de la presse ancienne. Le but de cette initiative est de « proposer une nouvelle histoire culturelle et littéraire qui mettra en évidence des lignes de force structurelles de la presse française du XIX^e siècle à aujourd'hui⁴¹ ». Grâce aux nouveaux outils numériques dont nous disposons, il est désormais plus simple de porter ce type de regard aux journaux. Lors de leur étude parue en 2001, Thérénty et Vaillant avaient souligné la rareté « d'avoir eu entre les mains un numéro de *La Presse* même sous forme de fac-simile ou de microfilm⁴² ». Cette observation illustre parfaitement le problème d'accessibilité à la matière qui se posait lorsque des chercheurs souhaitent étudier un corpus journalistique relativement large. Grâce à l'entrée de la presse ancienne dans le monde numérique, cette difficulté pratique est désormais en passe d'être résolue : les

³⁹ SOULIER (Sébastien), *art. cit.*, p. 239.

⁴⁰ BELLANGER (Pierre), GODECHOT (Jacques), GUIRAL (Pierre), TERROU (Fernand) [dir.], *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 5t., 1969-1976.

⁴¹ SCHUH (Julien), « Numapresse », sur *OpenEdition Hypotheses*, consulté le 07/06/22.

⁴² THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p. 60.

numéros de *La Presse* sont, par exemple, presque entièrement numérisés et ocrés, ce qui permet aux chercheurs d'employer des mots-clés afin de naviguer au sein du journal. Ces avancées offrent donc de nouvelles perspectives pour la recherche dans le domaine des études sur la presse.

2.1.1 Apport de notre travail

C'est justement dans ce cadre novateur que souhaite s'inscrire notre mémoire. Nous avons effectivement la volonté d'appréhender *La Presse* dans ses dimensions littéraire et culturelle, en considérant ce matériau pour lui-même et non pas en tant que source d'information secondaire, susceptible de nous fournir des renseignements sur un objet de recherche qui serait autre. Les différents numéros sélectionnés constitueront donc l'unique support de notre analyse et seront étudiés selon les trois directions évoquées précédemment : sémiologique, sociocritique et interdiscursive.

Cette primauté accordée à notre corpus primaire reste toutefois à nuancer, en ce que l'objectif de notre mémoire reste tout de même d'étudier les traces de l'imaginaire médiéval décelables au sein des articles quotidiens de *La Presse*. Ainsi, les différents extraits repris ne seront pas analysés en vase clos, mais seront replacés dans le contexte du numéro ou de la suite de numéros auquel ils appartiennent, ainsi que dans le contexte socio-culturel de l'époque.

Il serait effectivement regrettable, à notre sens, de ne pas prendre en compte les différentes relations qu'entretiennent les numéros de *La Presse* avec la réalité qu'ils décrivent, alors que le but principal du quotidien est d'informer ses lecteurs sur la marche du monde au jour le jour. C'est d'ailleurs en cette qualité de témoin d'une époque et d'un public que *La Presse* présente un intérêt pour notre étude. Par le biais de ces articles déterminés par le contexte général de l'époque, nous espérons pouvoir comprendre la manière dont le journal a possiblement participé à la diffusion d'une certaine image du Moyen Âge.

L'apport que nous désirons fournir aux études sur la presse réside donc dans le fait de démontrer qu'un quotidien du XIX^e siècle peut tout à fait constituer l'objet même d'une

étude, au même titre qu'un roman ou que d'autres productions littéraires ou textuelles. Il nous faudra, pour ce faire, prendre en compte les spécificités rédactionnelles du média journalistique, qui influencent la matière présentée dans les articles. Nous savons, par exemple, que l'une des dimensions de la poétique journalistique de *La Presse* est sa tendance à l'exagération et au sensationnel⁴³ (cf. p. 93). Il sera donc nécessaire de prendre en compte cette particularité lors de l'analyse de nos extraits, afin de voir si les références au Moyen Âge font elles aussi l'objet d'une exagération, ou constituent en elles-mêmes un motif sensationnel.

De la même manière, le rythme quotidien du journal le distingue des autres formes d'écrits. Il nous faudra donc également nous attarder sur cette caractéristique et sur les possibles effets qu'elle engendre sur le discours relatif au Moyen Âge. Pourrait-on imaginer, par exemple, que cette quotidienneté permette de déceler plus précisément les changements de mentalité qui s'opèrent au cours de cette période quant à la réception du Moyen Âge ? C'est à genre d'interrogation que notre analyse tâchera d'apporter des réponses.

2.2 Situation des études sur le médiévalisme au XIX^e siècle

Si nous constatons que le développement du monde de la presse au cours du XIX^e siècle est un sujet qui a passionné nombre de chercheurs, l'intérêt suscité dès la fin du XVIII^e siècle par la période médiévale est lui aussi devenu un sujet de prédilection pour beaucoup de scientifiques depuis la seconde moitié du XX^e siècle. Le site *Modernités médiévales*⁴⁴ nous offre d'ailleurs un bon aperçu de ces travaux à partir d'une bibliographie très étoffée, composée à la fois d'ouvrages généraux et d'études plus précisément spécialisées sur les XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. Cet outil illustre très bien l'actualité de la recherche et de son objet ; les nouveaux domaines étudiés rendent tout à fait compte de l'appropriation du Moyen Âge de nos jours. Ainsi en est-il également du cinéma ou de la télévision, par exemple, qui produisent des adaptations d'œuvres

⁴³ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p. 107.

⁴⁴ HYPOTHESES – OPENEDITION, *Modernités médiévales. Réception du Moyen Âge dans la littérature et les arts*, [en ligne], URL : [<https://modmed.hypotheses.org>].

médiévales ou qui font de l'époque médiévale l'arrière-plan historique d'une intrigue⁴⁵. De la même manière, la littérature pour la jeunesse, à laquelle les chercheurs s'intéressent de plus en plus, a aussi recours à l'imaginaire médiéval dans certains cas⁴⁶. Il ne s'agit ici que d'exemples parmi de nombreuses autres directions possibles. En ce qui concerne notre mémoire, nous allons uniquement nous centrer sur les différentes manières dont a été employé le Moyen Âge dans la première moitié du XIX^e siècle, mais ces quelques considérations sur notre époque actuelle témoignent bien de l'actualité du domaine de recherche dans lequel s'inscrit notre étude.

2.2.1 Médiévalisme et Moyen Âge, deux concepts aux contours flous

Dans un premier temps, il nous a semblé indispensable de nous renseigner sur les différents travaux qui abordent la question délicate de la définition des concepts de *médiévalisme* et de *Moyen Âge*. Le médiévalisme en tant que terme scientifique a peu de fois été clairement défini dans les sources dont nous avons pris connaissance. Alain Corbellari, cependant, fournit cet effort dans *Le Moyen Âge à travers les âges*⁴⁷, ouvrage récent qui présente un rapide aperçu historique de la réception du Moyen Âge au fil des siècles. C'est d'ailleurs de cette manière qu'il définit le médiévalisme : « terme popularisé par la revue américaine *Studies in medievalism*, fondée en 1979, mais dont l'usage est quelque peu confus, puisqu'il désigne à la fois les usages modernes du Moyen Âge et l'étude de ces usages⁴⁸. » Et de conclure en signalant qu'« on préférera donc parler ici de “réception médiévale”⁴⁹ ».

Quelques années auparavant, Vincent Ferré avait déjà fourni une définition du terme : « [...] le médiévalisme entend étudier l'héritage médiéval, sa présence ou sa reprise, ses *revivals*, dans des domaines variés : artistiques, comme la musique, le cinéma, la

⁴⁵ ANGELI (Giovanna), « *Perceval le Gallois* d'Eric Rohmer et ses sources », dans *Le Moyen Âge dans le théâtre et le cinéma français*, CAIEF n°47, mai 1995, p. 33-48 ; BESSON (Florian) et BRETON (Justine), *Une histoire de feu et de sang. Le Moyen Âge de Game of Thrones*, PUF, 2020.

⁴⁶ BOULAIRE (Cécile), *Le Moyen Âge dans les livres pour enfants, 1945-1999*, Rennes, P.U. de Rennes, 2002 ; MARSAL (Florence), « Les “muances” de Merlin dans *Harry Potter* », dans *L'esplumoir, revue des Amis de Merlin*, n°7, 2008, p. 37-46.

⁴⁷ CORBELLARI (Alain), *Le Moyen Âge à travers les âges*, Neuchâtel, Éditions Livreo-Alphil (Focus 27), 2019.

⁴⁸ CORBELLARI (Alain), *op. cit.*, p. 8.

⁴⁹ *Ibid.*

littérature, la peinture ou l'architecture ; mais aussi dans la société et la politique, et dans les sciences (humaines, en particulier⁵⁰). » À partir de cette observation, il était, lui aussi, parvenu à la conclusion que *médiévalisme* désigne à la fois le domaine de recherche et son objet⁵¹. Ferré avait déjà relevé le flottement sémantique lié à ce terme dans un article intitulé « Médiévalisme et théorie : pourquoi maintenant ?⁵² » donné en ouverture de l'ouvrage *Médiévalisme, modernité du Moyen Âge*.

S'il aborde les difficultés inhérentes à l'emploi de ce substantif, Ferré n'y apporte cependant aucune solution définitive, pas plus que Corbellari, qui, huit ans plus tard, se confronte aux mêmes problèmes et finit par évacuer la question en employant le syntagme très vague de *réception du Moyen Âge*. Il faut ajouter qu'au mot *médiévalisme* est très souvent associé le terme *médiévisme*. Mis côte à côte, ces deux concepts évoquent deux manières différentes, mais complémentaires, d'aborder le Moyen Âge. Tandis que le premier analyse la réception de cette époque dans les siècles ultérieurs, le second l'étudie pour elle-même, en tant que période historique réelle et non en tant que passé hors du temps sur lequel sont projetés les fantasmes d'une époque.

Force est de constater, donc, que la réflexion sur ce sujet reste ouverte. Notre but ici n'est en aucun cas de trancher sur ces questions terminologiques : il s'agit simplement pour nous de présenter les différentes investigations qui ont déjà été menées afin de comprendre les différentes réalités exprimées par ces termes. Trois positions vis-à-vis de l'époque médiévale peuvent donc être adoptées. La première est celle du médiévisme, qui désigne un domaine de recherche dédié à l'étude du Moyen Âge pour lui-même, en tant que période de l'histoire avec ses caractéristiques propres. À côté de cette posture se trouve le médiévalisme, qui est composé de deux dimensions. D'une part, ce concept s'applique à la mode du Moyen Âge qui apparaît à partir de la fin du XVIII^e siècle et qui se poursuit jusqu'à nos jours, produisant de nombreuses œuvres dans lesquelles apparaît une image de l'époque médiévale biaisée par les stéréotypes qui circulaient alors. D'autre

⁵⁰ FERRE (Vincent), *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité (XX^e-XXI^e siècles)*. Histoire, théorie, critique [dossier de candidature à une Habilitation à diriger des recherches], Paris, Sorbonne, 2011, p. 13.

⁵¹ FERRE (Vincent), *op. cit.*, p. 14.

⁵² FERRE (Vincent), « Introduction. Médiévalisme et théorie : pourquoi maintenant ? », dans *Itinéraires*, n°3, 2010, p. 7-25.

part, ce terme est également apposé au domaine d'étude qui prend en charge les différentes productions issues de cette tendance.

Dans le cadre de notre mémoire, le sens donné à *médiévalisme* sera déterminé par le contexte dans lequel nous emploierons ce terme. Ainsi, il sera aisé de comprendre si nous faisons référence au phénomène de la réception du Moyen Âge lors des siècles suivants, ou aux études qui ont été menées sur le sujet.

La complexité inhérente au concept du Moyen Âge réside, quant à elle, dans les divergences d'opinions qu'il existe par rapport à la délimitation chronologique de cette période historique. Corbellari, tout comme Ferré, fait part de l'embarras qu'éprouvent les scientifiques à se mettre d'accord sur des limites claires et fixes pour la période médiévale. Dans l'ouvrage susmentionné, Alain Corbellari étudie la réception du Moyen Âge à partir de la Renaissance, période qui a donné son nom au Moyen Âge en tant qu'époque intermédiaire, parenthèse obscure entre l'Antiquité et la Renaissance elle-même⁵³ ; idée que l'on retrouve de base dans l'adjectif « moyen ». Il souligne toutefois le paradoxe de cette période, qui ne cesse de critiquer le Moyen Âge alors qu'elle se définit tout entière par rapport à lui : c'est parce qu'elle présente le Moyen Âge de manière si défavorable, qu'elle rayonne autant. Afin de remettre les idées en perspective, Corbellari signale bien que la Renaissance n'est que la dernière d'une série de renaissances qui ont eu lieu au cours du Moyen Âge, telle que la renaissance carolingienne au VIII^e siècle, ou encore la renaissance du XII^e siècle⁵⁴. Poursuivant sa réflexion, il constate que différents repères peuvent être utilisés en guise de bornes pour le Moyen Âge selon le point de vue adopté (géographique, linguistique, politique, religieux⁵⁵...).

Corbellari n'est évidemment pas le seul à remettre en question les limites supposées du Moyen Âge, et l'un des chercheurs les plus connus à s'être penché sur cette question est l'historien médiéviste Jacques Le Goff, dans des ouvrages comme *Un long Moyen Âge*⁵⁶ ou *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*⁵⁷. Dans ces deux publications,

⁵³ AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1996, p. 14-15.

⁵⁴ CORBELLARI (Alain), *op. cit.*, p. 17.

⁵⁵ CORBELLARI (Alain), *op. cit.*, p. 17-19.

⁵⁶ LE GOFF (Jacques), *Un long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2004.

⁵⁷ LE GOFF (Jacques), *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2014.

Le Goff nous invite à contester les bornes préétablies du Moyen Âge (476-1492) et à remettre en cause l'idée commune selon laquelle l'histoire se divise en périodes précisément circonscrites entre deux événements marquants. Au contraire, il préfère à cette conception celle du Moyen Âge en tant que continuum ponctué par plusieurs événements majeurs.

Ferré, dans son essai sur le médiévalisme, présente également cette vision de Le Goff. Il ajoute à sa suite la conception du Moyen Âge défendue par Umberto Eco et montre ainsi la pluralité des positions qu'adoptent les scientifiques. Eco envisage de « voir deux périodes dans les mille ans que compte le Moyen Âge (de 476 à l'an 1000 et de celui-ci à l'Humanisme) et plusieurs Renaissances, selon une analyse familière au lecteur de Le Goff⁵⁸ ». Sur cette question de l'unicité de la Renaissance, un ouvrage collectif⁵⁹ relativement récent présenté par Marie-Sophie Masse apporte de nouvelles pistes de réflexion, en croisant notamment le regard des spécialistes actuels du Moyen Âge et de la Renaissance avec celui des contemporains des époques concernées. Cette perspective nous invite à observer l'écart de perception qu'il peut exister entre notre considération de certains événements et l'appréhension qu'en avaient les personnes qui les ont réellement vécus. Ce point de vue amène ainsi l'auteur à s'interroger sur la manière dont l'emploi de ce terme *Renaissance*, au singulier ou au pluriel, influence notre compréhension des différentes périodes de l'histoire concernées.

Ce bref aperçu des quelques tendances relatives à la délimitation du Moyen Âge montre à quel point cette période reste insaisissable. Si plusieurs propositions ont été formulées afin de réviser les anciennes bornes désormais contestées, nous remarquons qu'aucune d'elles ne fait l'unanimité et n'est capable de déterminer de manière univoque les limites de cette longue période. Nous voyons donc que le constat est le même que pour le terme *médiévalisme* : aucune solution définitive n'a été trouvée. À l'instar de Ferré, il est légitime de se demander « quel point de référence reste au médiévalisme, si le Moyen Âge est à ce point fuyant, ou multiple, suivant la perspective par laquelle on l'aborde⁶⁰ ? »

⁵⁸ FERRE (Vincent), *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité*, op. cit., p. 104, inspiré de Eco (Umberto), « Living in the New Middle Ages », dans *Faith in Fakes. Travels in Hyperreality*, Londres, Vintage, 1986, p. 73.

⁵⁹ COLLECTIF, *La Renaissance ? Des Renaissances ? (VIII^e – XVI^e siècles)*, présenté par Marie-Sophie Masse, introduction de Michel Paoli, Paris, Klincksieck, 2010.

⁶⁰ FERRE (Vincent), *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité*, op. cit., p. 103.

Il nous faudra donc, comme il le suggère ensuite, tâcher de comprendre à quel Moyen Âge se réfèrent les articles que nous analyserons et quels sont les différents positionnements idéologiques qu'implique sa délimitation à l'époque qui nous intéresse.

2.2.2 Classement des sources

Au vu de la variété des sources qui touchent à notre sujet, il est nécessaire de préciser qu'il nous serait impossible de réaliser un état de l'art exhaustif, qui reprendrait chaque étude déjà menée. Nous avons donc choisi de mettre en avant plusieurs références majeures, que l'on peut classer selon deux approches : les études *sur* le phénomène du médiévalisme et celles *de* médiévalisme. Tandis que les premières se penchent sur l'évolution du médiévalisme en tant que domaine de recherche, les secondes présentent plutôt différentes observations et conclusions relatives aux productions qu'entraîne cet engouement pour l'époque médiévale et ce qu'elles peuvent révéler de la société d'alors.

Le premier type de sources nous a permis de comprendre avec plus de précision les concepts de *médiévalisme* et de *Moyen Âge*. Nous allons maintenant nous employer à décrire des ouvrages plus spécifiquement orientés vers l'époque qui nous intéresse, le XIX^e siècle, et les différentes appropriations du Moyen Âge qui ont pu y être faites. Cet examen nous permettra de mieux cerner l'apport que notre travail pourra fournir au sein de cette tradition de recherche.

2.2.3 *Le Goût du Moyen Âge*, une source majeure

Le Goût du Moyen Âge constitue une source majeure dans le domaine du médiévalisme, en ce qu'elle permet de saisir l'ampleur de ce phénomène au fil des siècles et, notamment, au XIX^e siècle. Il nous a donc paru nécessaire, avant d'aller plus loin, de nous attarder sur cette référence essentielle et de nous forger ainsi une idée de ce que représentait le Moyen Âge à ces diverses époques.

2.2.3.1 Les mises en scène du Moyen Âge

Dès le premier chapitre, Amalvi retrace les multiples mises en scène de la période médiévale à travers une liste abondante d'œuvres de genres distincts et de citations tirées de celles-ci. Il commence par évoquer l'influence que va exercer peu à peu l'art gothique sur les productions de l'époque. L'une des premières manifestations de cette esthétique est observable dans le *Génie du Christianisme* (1802) de Chateaubriand, dont plusieurs pages sont consacrées à rendre hommage à la beauté de cet art⁶¹. À la suite de cette publication, plusieurs auteurs romantiques vont à leur tour intégrer ce motif à leurs œuvres, notamment présent à travers la description de cathédrales. Le roman le plus représentatif à ce niveau est sans conteste *Notre-Dame de Paris* (1831) de Hugo, qui fait de la cathédrale de Paris l'un des lieux principaux de son intrigue, dont « les vieilles pierres s'animent et s'éclairent en fonction des nécessités romanesques⁶² ».

Cette apologie de Notre-Dame, et plus généralement des anciens monuments, va encourager les autorités à prendre conscience de la nécessité de sauvegarder le patrimoine architectural du pays. Ainsi, Viollet-le-Duc, soutenu par Guizot et Mérimée, va entreprendre de nombreux travaux de rénovation de ces monuments, qui prendront plus généralement la forme d'une reconstitution de leur forme supposée initiale que d'une rénovation *stricto sensu*.

À la suite de Hugo, d'autres auteurs vont également introduire le motif de la cathédrale médiévale au sein de leurs textes. Balzac, avec *Maître Cornélius* (1832), qui présente la cathédrale de Tours, Georges Sand, qui, dans sa correspondance « évoque le choc esthétique qu'elle a ressenti en visitant [la cathédrale de Bourges⁶³] », ou encore Huysmans dans *La Cathédrale* (1898), qui oppose Notre-Dame de Chartres à Notre-Dame de Paris.

Par ailleurs, les monuments gothiques ne sont pas les seuls éléments issus du Moyen Âge à passionner les artistes. Certains d'entre eux ont aussi manifesté un vif intérêt vis-à-vis des passions et des rêves qui pouvaient animer l'homme médiéval. Deux auteurs se

⁶¹ AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, op. cit., p.25.

⁶² Op. cit. p. 28.

⁶³ Op. cit. p. 32.

sont notamment illustrés dans cette veine : Maurice Sand, avec *Raoul de La Chastre* (1865) et Hippolyte Taine, qui, dans son *Voyage aux Pyrénées* (1850), « s’efforce de concevoir ce qu’étaient les pulsions, les émotions, les sensations de l’homme médiéval, de comprendre en quoi elles diffèrent des passions de l’homme moderne⁶⁴ ». À côté de ces deux romans, Amalvi cite *La Sorcière* (1862) de Michelet, *Là-Bas* (1891) et *Sainte Lydwine de Schiedam* (1901) de Huysmans, qui entretiennent des rapports antithétiques entre eux. Avec *La Sorcière*, c’est un Moyen Âge « inversé où Satan mène le bal » que Michelet présente au lecteur. À travers ce prisme de la religion, Michelet est en mesure d’évoquer les souffrances qu’endurait le peuple du Moyen Âge et l’incapacité qu’avait alors l’Église de le soulager ; c’est parce que le fossé entre l’Église et le peuple était devenu trop important qu’une partie de celui-ci s’est tournée vers Satan.

À l’instar de Michelet, Huysmans se tourne lui aussi vers un personnage déviant lorsqu’il met en scène Gilles de Rais dans *Là-Bas*. Cet être aux mœurs inhumaines (crimes commis sur enfants) est la clef d’entrée qu’il a choisie pour « explorer les bas-fonds de la mystique noire [...] [et] enquêter sur les mystères du satanisme contemporain⁶⁵ ». En effet, et cela vaut aussi pour *Sainte Lydwine de Schiedam*, qui prend le contrepied de *Là-Bas* en se penchant sur la mystique blanche, « Huysmans met en parallèle le Moyen Âge et son propre temps afin de mieux fustiger les folies contemporaines⁶⁶ ». Ainsi, les différentes théories qu’il développe à partir des cas médiévaux sont à mettre en relation avec les événements de son présent ; cet usage de la période médiévale, employée afin de mieux comprendre les bouleversements contemporains, est également présent chez Hugo : « Elle [*Notre-Dame de Paris*] constitue aussi une réflexion de Hugo sur son propre temps considéré dans le miroir du Moyen Age [sic] à son couchant⁶⁷ ».

Amalvi précise toutefois que les « interprétations hallucinées de l’époque médiévale », faisant références aux œuvres de Taine, Sand et Huysmans, peinent à attirer un large public, plutôt captivé par des romans à l’intrigue plus rocambolesque, qui pouvaient notamment se rencontrer dans les romans feuilletons des journaux. Ce point nous permet aisément de nous rendre compte de la quantité de récits publiés, qui avaient pour toile de

⁶⁴ *Op. cit.* p. 36.

⁶⁵ *Op. cit.* p. 40.

⁶⁶ *Op. cit.* p. 42.

⁶⁷ *Op. cit.* p. 30.

fond l'univers médiéval. Dumas père est l'un des auteurs les plus prolifique avec la *Chronique du roi Pépin*, *Chroniques de Charlemagne* (1842), *Jehannes-la-Pucelle* (1866), *Charles le Téméraire* (1857), *Guelfes et Guibelins* (1836), *Dante et la Divine Comédie* (1836), *Othon l'archer* (1840) et bien d'autres encore. L'une de ses sources privilégiées afin d'imaginer tant d'histoires est celle des Chroniques de l'époque médiévale, notamment celles de Froissart. Grâce à ce « filon inépuisable⁶⁸ », il publiera notamment *Isabel de Bavière* et *La Comtesse de Salisbury*, qui paraîtront dans *La Presse* à partir de 1836.

Dumas n'est évidemment pas le seul à mettre en scène le Moyen Âge dans ses romans. D'autres auteurs feuilletonistes tels que Soulié (*Le Comte de Toulouse* – 1835, *Le Vicomte de Béziers* – 1834 et *Le Comte de Foix* – 1843), Ponson du Terrail (*Histoire de Jehanne d'Arc* – 1850), ou encore d'autres auteurs à la renommée moins étendue tels que Collin de Plancy avec, en 1846, la *Chronique de Godefroid de Bouillon et du royaume de Jérusalem*. Ces divers exemples, qui ne fournissent qu'un aperçu restreint de l'abondance de ce type d'écrits, permettent malgré tout de nous faire une idée du foisonnement de ce genre de textes tout au long du XIX^e siècle.

Néanmoins, cette surexploitation du filon médiéval n'aura pas que des effets positifs et sera à l'origine d'une certaine lassitude du public, sur laquelle nous reviendrons lors d'un point ultérieur (cf. p. 74-75). Cela étant, s'il est vrai que la vogue du Moyen Âge connaîtra effectivement un essoufflement au cours du XIX^e siècle, il semble que cette époque ait connu un regain d'intérêt dans la seconde moitié du XX^e siècle, que ce soit via les romanciers (Umberto Eco, *Le Nom de la Rose* – 1980 ; Jeanne Bourin, *La Chambre des dames* – 1979), les cinéastes (Robert Bresson, *Le Procès de Jeanne d'Arc* – 1962 ; William Dieterle, *Quasimodo, The Hunchback of Notre-Dame* – 1939), ou encore les auteurs de bandes-dessinées (Jacques Martin et Pleyers, *Barbe-Bleue* – 1984, *Les Ecorcheurs* – 1984, *La Cathédrale* – 1985 et bien d'autres). Qui plus est, force est de constater que cet imaginaire est toujours bien présent de nos jours grâce, notamment, à sa popularisation par les séries et les films à succès : *Game of Thrones* (2011-2019), *Vikings* (2013-2020), *The Witcher* (en cours), *Le Seigneur des anneaux* (2001-2003), *Le Roi*

⁶⁸ *Op. cit.* p. 45.

(2019), y compris dans un registre plus humoristique : *Kaamelott* (2005-2009), *Les Visiteurs* (1993, 1998, 2016).

2.2.3.2 Les figures du Moyen Âge

Les personnages emblématiques de la période médiévale (Philippe Auguste, Clovis, Abélard, Isabeau de Bavière, Philippe le Bel, Louis XI...) sont l'un des éléments qui alimentent considérablement les œuvres médiévalistes. Toutefois, il faut remarquer l'instabilité de la réputation dont jouissent ces figures, comme l'illustre parfaitement le cas de Jeanne d'Arc.

Dans les premières années du siècle, deux visions principales s'affrontent quant à l'image à attribuer à la *Pucelle d'Orléans*. La première, celle de l'Église et des fidèles à la monarchie, tend à minimiser l'impact de Jeanne d'Arc : « elle n'aurait été envoyée par le ciel que pour délivrer Orléans et faire sacrer le roi à Reims. Ayant ensuite passé outre aux ordres de ces voix et poursuivi sa marche en avant, elle provoqua elle-même sa chute⁶⁹ ». Cette version a l'avantage de dédouaner le roi, puisque Jeanne serait la seule responsable de sa perte.

À côté de cette perspective se trouve celle des partisans de la gauche, qui n'hésitent pas à « interpréter la mission de Jeanne dans un sens très hostile à la royauté, au clergé et à la noblesse⁷⁰ » : selon eux, la jeune fille aurait bien été envoyée pour délivrer toute la France, mais le roi aurait tout mis en place pour qu'elle n'y parvienne pas.

Une nouvelle interprétation va ensuite naître de cette vision antimonarchique. L'Église va finalement percevoir le potentiel de cette fille du peuple, dont le destin sacré va être enseigné aux fidèles qui s'éloignaient peu à peu de la foi. Selon ce point de vue, Jeanne était bien destinée à sauver toute la France, mais son martyr était inscrit dès le début dans son destin : « de même que Jésus est mort sur la croix pour racheter les hommes du péché originel, de même Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen pour expier les crimes d'Isabeau de

⁶⁹ *Op. cit.* p. 98.

⁷⁰ *Op. cit.* p. 99.

Bavière et permettre, par son sacrifice volontaire, le salut de la Patrie⁷¹ ». Il n'est pas difficile de saisir ici l'attrait qu'une figure au patriotisme si développée pouvait représenter en cette fin de XIX^e siècle, lorsque l'honneur des Français venait d'être mis à mal par la défaite contre la Prusse ; l'Église, en récupérant un tel personnage, était certaine de faire gonfler à nouveau les rangs de ses fidèles.

Précisons que cette reprise de la figure de l'héroïne par différentes idéologies se poursuit également au XX^e siècle, où elle se trouve notamment exploitée à la fois par les partisans de Pétain, mais aussi par les résistants et les communistes, qui « exalte[nt] à partir de 1842 la dimension populaire de Jeanne et en f[ont] le symbole de la résistance à l'envahisseur⁷² ».

Enfin, la productivité d'un tel personnage ne se limite pas à la sphère politique, mais envahi également les domaines artistique et littéraire. Qu'il s'agisse d'œuvres picturales (Delaroche, *Jeanne d'Arc malade est interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester* – 1824 ; Ingres, *Jeanne d'Arc au sacre de Reims* – 1854), d'effigies en plâtre, en pierre, en marbre ou en bronze (Chatrousse, *Jeanne d'Arc et Vercingétorix* – 1870 ; Barbedienne, *Monument au comte de Chambord* – 1888), ou encore d'œuvres littéraires ou dramatiques (Anouilh, *L'Alouette* – 1953 ; Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* – 1910), force est de constater que la bergère de Domrémy a suscité un engouement peu souvent égalé par les autres figures de l'histoire.

2.2.3.3 Usages du Moyen Âge

Le Goût du Moyen Âge se clôturera sur une présentation des diverses utilisations qui ont pu être faites du Moyen Âge, déjà évoquées partiellement dans d'autres chapitres, mais présentées ici clairement. L'auteur classe ces usages en six pôles : politique et idéologique ; religieux ; social ; patriotique ; historiographique ; culturel.

Le domaine idéologique est majoritairement caractérisé par l'importance accordée à la recherche des origines de la Nation française, qui sont à découvrir dans le Moyen Âge.

⁷¹ *Op. cit.* p. 100.

⁷² *Op. cit.* p. 107.

Les différentes pistes évoquées (racines germaniques, françaises...) sont le plus souvent reprises par les dirigeants, qui aménagent ces théories selon leur besoin de légitimité. Ainsi, si la théorie de l'origine germanique s'applique dans un premier temps aux nobles, qui voyaient d'un mauvais œil la perte d'influence que subissait l'ancienne noblesse, elle sera ensuite récupérée par les penseurs libéraux, qui feront des bourgeois les descendants de ces vainqueurs francs. La question des origines est donc relativement modelable en fonction des causes qu'elle doit servir.

Les œuvres littéraires et artistiques se sont souvent « fait l'écho, sous un voile plus moins transparent, de préoccupations idéologiques que les contemporains savaient parfaitement décrypter et que la censure ne pouvait pas toujours déjouer efficacement⁷³ ». Le recours à des scènes du passé est un moyen souvent employé par les artistes, qui sont ainsi en mesure de glisser « des allusions contemporaines cachées sous le masque de l'histoire⁷⁴ ». De nombreux exemples de ce type d'usage sont observables, comme cette chanson de Béranger qui, en 1828, tourne en ridicule le sacre de Charles le Simple et qui n'est pas sans faire penser au sacre de Charles X qui a eu lieu trois ans auparavant, en 1825. De la même manière, les Beaux-arts, eux aussi, témoignent des certitudes idéologiques des artistes. Viollet-le-Duc, pour reprendre un exemple déjà introduit, considère son travail de reconstitution dans une « dimension laïque et progressiste [...] dont le caractère urbain et démocratique s'oppose radicalement à l'art roman, expression par excellence de la pensée cléricale, féodale et monacale⁷⁵ ». Cette réflexion sur l'art gothique prouve une fois de plus que l'influence du domaine architectural dans la remise en avant du Moyen Âge est loin d'être périphérique.

Les usages religieux du Moyen Âge seront détaillés dans la section suivante de notre mémoire (cf. p. 53-57). Nous pouvons simplement remarquer que ces temps anciens sont mobilisés à la fois par « ceux qui le [le catholicisme] défendent avec acharnement, les catholiques, que par ceux qui le dénigrent avec non moins de zèle, les anticléricaux et les protestants⁷⁶ ». Ces récupérations antagonistes montrent une fois de plus à quel point

⁷³ *Op. cit.* p. 188.

⁷⁴ *Op. cit.* p. 189.

⁷⁵ *Op. cit.* p. 192.

⁷⁶ *Op. cit.* p. 203.

l'époque médiévale est multiple et présente la capacité d'être modelable selon les thèses des idéologies défendues.

D'un point de vue social, la gauche et la droite se partagent aussi le Moyen Âge, notamment pour tout ce qui a trait à l'Église. Tandis que les républicains (à gauche) présentent l'image d'un Moyen Âge barbare et asservissant pour le peuple, où les sujets étaient réduits au servage et au droit de cuissage, les catholiques (à droite) insistent sur le rôle civilisateur de l'Église, qui a été capable de transformer « des brutes féodales aux instincts bestiaux en chevaliers prompts à secourir la veuve et l'orphelin et à mourir en Orient pour délivrer le tombeau du Christ⁷⁷ ». Plusieurs écrits soutiennent ces théories opposées. Nous disposons, par exemple, de l'ouvrage de Léon Labessade, *Le droit du seigneur et la rosière de Salency* (1878), qui tend à rendre compte des conditions inhumaines subies par le peuple au temps médiéval et que nous opposons aux *Origines de la civilisation moderne* (1866) de Godefroid Kurth ou à *La Chevalerie* (1884) de Léon Gautier, qui proposent tous deux une vision idéale du Moyen Âge placé « sous la houlette paternelle du clergé⁷⁸ ».

Les usages patriotiques du Moyen Âge exploitent, eux, « son exemplarité militaire et patriotique⁷⁹ ». De fait, et comme nous l'avons déjà vu avec l'exemple de Jeanne d'Arc, de nombreuses figures de l'époque médiévale sont mobilisées, notamment dans l'enseignement, afin de « forger une conscience nationale collective qui transcende les particularismes régionaux et les clivages politiques et religieux⁸⁰ ». Ce phénomène est si présent qu'Amalvi en a fait le sujet principal d'un de ses ouvrages, *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France*⁸¹, qui rend compte de manière plus détaillée de l'instrumentalisation dont sont victimes certaines figures du Moyen Âge, mais aussi d'autres époques, telles que Vercingétorix.

Concernant les usages historiographiques qui peuvent être faits du Moyen Âge, Amalvi présente la révolution qu'a entraîné la publication des *Annales* par Lucien Febvre

⁷⁷ *Op. cit.* p. 226.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Op. cit.* p. 230.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ AMALVI (Christian), *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France. De Vercingétorix à la Révolution*, Paris, Albin Michel, 1988.

et Marc Bloch, qui propose une méthode innovante pour faire de l'histoire. Deux aspects caractérisent surtout cette approche : « la primauté du regard historien sur les textes : [...] ce ne sont plus les documents qui déterminent le sens de “l'écriture de l'histoire”, mais le questionnement pertinent du chercheur qui oriente l'organisation du corpus » et le fait que l'historien soit appelé à « emprunte[r] aux sciences humaines et sociales [...] un outillage conceptuel capable d'élargir aux dimensions spatiales, économiques, sociales, religieuses, anthropologiques de l'aventure humaine le “territoire de l'historien⁸²” ». Ainsi, et malgré la distance qui séparent ces deux historiens de Michelet, ils se rejoignent sur l'importance que représente le fait de réaliser une histoire totale du passé afin de le faire revivre.

Enfin, ces temps reculés font également l'objet de récupérations culturelles et touristiques. Plusieurs guides de voyages, par exemple, proposent des listes de lieux de mémoires ou de monuments médiévaux à découvrir. Également, un certain nombre de reconstitutions et de spectacles médiévaux sont organisés, comme à Reims avec des spectacles de sons et lumières sur la façade de la cathédrale. Dans ces usages culturels, il faut aussi comprendre les éditions modernes et accessibles à tous des textes médiévaux : la collection Garnier-Flammarion ou encore celle des Lettres gothiques, dirigée par Michel Zink.

En résumé, l'ouvrage d'Amalvi nous permet de mesurer l'ampleur de la vogue du Moyen Âge, très présente au XIX^e siècle, et qui se poursuit aujourd'hui encore. Qu'il s'agisse du domaine littéraire, politique, architectural, ou encore touristique, les récupérations très variées de l'époque médiévale qu'il nous a été donné dans de nombreuses productions montrent à quel point cet imaginaire est présent et résonne dans l'imaginaire collectif français.

À présent que nous disposons d'une idée globale sur la conception du Moyen Âge à travers les époques, nous allons pouvoir nous tourner vers d'autres sources essentielles, mais dont les propos seront plus rapidement esquissés puisqu'ils reprennent, dans de nombreux cas, les thèses avancées par Amalvi dans son *Goût du Moyen Âge*.

⁸² AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 245.

2.2.4 *La Fabrique du Moyen Âge*, une somme colossale

La Fabrique du Moyen Âge, qui se limite au seul XIX^e siècle, reprend et développe les thèmes abordés par Amalvi, en partant de la même observation selon laquelle « le XIX^e siècle a vu le Moyen Âge à travers les problèmes qu'il se posait à son propre sujet, ce qui fait que sa représentation de ce moment du passé peut nous servir de grille de lecture pour repérer ces problèmes et les interpréter⁸³ ».

L'un des apports de cet ouvrage concerne notamment l'étude des domaines qui œuvrent à la reconstitution d'un Moyen Âge au plus proche de sa réalité historique. Les travaux de Viollet-le-Duc sont ici évoqués dans le cadre de la sauvegarde et/ou de la reconstruction des monuments du passé. La discipline philologique, qui prend son essor durant ce siècle, intervient quant à elle dans la conservation et la transmission des textes du passé. Autre secteur en vogue, le folklorisme, qui lui, se tourne vers la préservation du patrimoine culturel et linguistique de chaque région, notamment celle du Midi. Enfin, l'historiographie prend de plus en plus d'ampleur et les travaux réalisés dans cette branche sont nombreux. Les historiens proposent diverses relectures de l'époque médiévale en fonction des tendances du moment, telles que la ferveur révolutionnaire au début du siècle, ou le libéralisme qui se propage surtout à partir de la monarchie de Juillet.

À l'instar du *Goût du Moyen Âge*, *La Fabrique* se penche elle aussi sur les réceptions des figures et des motifs médiévaux. L'ouvrage collectif va cependant plus loin dans son analyse et aborde les figures diaboliques et angéliques (diable, les saints et les anges), ainsi que les fées et les figures de la passion (Héloïse et Abélard, Mélusine, Tristan). Les auteurs étudient également les relations qu'il existe entre les différentes pratiques spiritualistes qui étaient présentes sous le Moyen Âge et le regain d'intérêt pour tout ce qui a trait à l'illuminisme, le mysticisme, etc. Nous reviendrons, nous aussi, sur ces diverses questions dans un point ultérieur (cf. p. 56).

La Fabrique du Moyen Âge, au même titre que *Le Goût du Moyen Âge*, constitue un point d'ancrage incontournable dans les études consacrées à la réception de l'époque

⁸³ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *op. cit.*, p. 9-10.

médiévale au XIX^e siècle. Cette somme colossale nous offre non seulement un aperçu extrêmement fourni de la masse d'œuvres qui contiennent des références à ces temps reculés, mais aussi la possibilité de saisir avec plus de précisions encore l'influence que ce passé a exercée dans les différentes sphères de la vie des Français d'alors et, inversement, l'impact qu'ont eu les multiples bouleversements du siècle sur cette appropriation du Moyen Âge.

2.2.5 Classement chronologique

À côté de ces deux ouvrages de synthèse, d'autres se concentrent davantage sur une période précise. Afin de garder une ligne directrice, nous allons présenter ces sources dans l'ordre chronologique des phénomènes qu'elles étudient.

2.2.6 Des années 1800 à 1830 : le style troubadour et l'érudition du Groupe de Coppet

Les premières années du XIX^e siècle sont marquées par l'apparition d'un style artistique nouveau, appelé style ou genre troubadour. Cette tendance émergente, qui va très rapidement étendre son influence sur le milieu littéraire, a notamment été étudiée par Henri Jacoubet dans deux ouvrages : *Le Comte de Tressan et les Origines du Genre Troubadour*⁸⁴, et *Le Genre Troubadour et les Origines françaises du Romantisme*⁸⁵. Ces deux publications, malgré leur date de parution déjà ancienne, représentent aujourd'hui encore une référence en la matière.

Le premier ouvrage, dans lequel l'auteur retrace avec soin les origines du genre troubadour, constitue une sorte d'introduction au second. Jacoubet remonte jusqu'au XVI^e siècle pour montrer d'où provient l'intérêt pour l'époque médiévale ; il prouve de la sorte que cette période n'a jamais réellement été oubliée et qu'elle n'est pas, de ce fait, brusquement réapparue au XIX^e siècle.

⁸⁴ JACOUBET (Henri), *Le Comte de Tressan et les Origines du Genre Troubadour*, Paris, PUF, 1923.

⁸⁵ JACOUBET (Henri), *Le Genre Troubadour et les Origines françaises du Romantisme*, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1929.

L'auteur ouvre le deuxième en signalant que le but du premier fut de montrer « comment le genre troubadour a été l'exploitation du Moyen Âge, remis au jour par les travailleurs et les curieux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles⁸⁶ ». Dans *Le Genre Troubadour et les Origines françaises du Romantisme*, Jacoubet évoque plutôt la manière dont ce genre a servi de terreau au mouvement romantique. Avant tout, il remarque qu'un schéma commun commence à s'établir et relève trois caractéristiques du Moyen Âge perçu selon cette mode, qui s'établiront par la suite en stéréotypes très répandus : « le Bon vieux temps, la Naïveté et [...] l'Héroïsme⁸⁷ ».

Nous reviendrons sur ces composantes dans la suite de ce travail, mais nous pouvons déjà signaler que, en plus de ces trois caractéristiques, l'élément constitutif de ces romans est l'amour, et que leur but est de parvenir à toucher la sensibilité des lecteurs. La plupart de ces productions présentent en effet une histoire d'amour compliquée lors de laquelle un chevalier et une belle dame⁸⁸ (le plus souvent) doivent venir à bout d'une série d'épreuves afin de voir leur amour triompher. Que l'issue de ces récits soit heureuse ou tragique, cela n'a pas empêché ces œuvres de tomber dans « un oubli sans retour : qui se souvient [...] du *Childeric roi des Francs* de Madame de Beaufort d'Hautpoul (1806), du *Marie de Brabant* de Maugenet (1808), de la *Clotilde reine de France* de Victorine Maugirard⁸⁹ [...] ? ».

Le style troubadour, qui se répand rapidement durant l'Empire et la Restauration, semble donc s'essouffler à partir des années 1830 alors qu'« un mouvement commence à se dessiner en faveur de l'étude approfondie des sources [sur le Moyen Âge⁹⁰] ». Dans son dernier chapitre, Jacoubet insiste sur ce changement de paradigme qui s'opère peu à peu à partir du romantisme et évoque la décadence du genre troubadour. Bien que rapidement oubliée, cette mode aura tout de même été à l'origine de nombreux stéréotypes liés à l'image du Moyen Âge, qui marqueront une partie du romantisme⁹¹ et dont des traces persisteront encore tout au long du XIX^e siècle.

⁸⁶ JACOUBET (Henri), *Le Genre Troubadour*, *op. cit.*, p.13.

⁸⁷ *Op. cit.*, p. 30.

⁸⁸ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *op. cit.*, p. 764-765.

⁸⁹ *Op. cit.*, p. 768.

⁹⁰ JACOUBET (Henri), *Le Genre Troubadour*, *op. cit.*, p. 222.

⁹¹ *Op. cit.*, p. 269.

Si la tendance à l'embellissement de l'époque médiévale rencontrée dans les œuvres de style troubadour occupe une grande partie du monde artistique et littéraire, elle se trouve néanmoins contrebalancée par les efforts du Groupe de Coppet. Ce rassemblement d'intellectuels européens mené par Germaine de Staël et Benjamin Constant se fait également remarquer au début du siècle. Les considérations de ce groupe relatives au Moyen Âge sont reprises dans les actes du deuxième colloque de Coppet qui s'est tenu du 10 au 13 juillet 1974⁹². Il y est précisé que, de la même manière que les partisans du style troubadour, la volonté des membres du groupe est également de diffuser et de rendre populaire le Moyen Âge. Toutefois, c'est une image bien plus proche de la réalité historique qu'ils souhaitent transmettre au public ; tout leur mérite réside donc dans « un équilibre fragile entre le sérieux des études et l'ouverture sur le grand public⁹³ » qu'ils parviennent à atteindre grâce, entre autres, à l'organisation de cours publics⁹⁴. Comme le précise très bien Norman King, « leur médiévalisme n'est pas, fondamentalement, comme c'était le cas pour beaucoup de leurs contemporains, l'expression d'une nostalgie du bon vieux temps, d'un âge révolu de la galanterie et des aventures légendaires, mais plutôt une recherche de qualités, de valeurs positives qui leur paraissaient manquer à la société de leur époque⁹⁵. »

2.2.7 L'époque romantique

L'époque romantique se trouve au centre de notre mémoire ; il nous a donc paru essentiel, en premier lieu, de nous renseigner sur ses limites temporelles, ses enjeux, ses idéaux... Nous avons donc consulté plusieurs histoires littéraires du romantisme.

*L'Histoire de la littérature française du XIX^e siècle*⁹⁶, de Patrick Marot, permet de situer globalement le mouvement romantique par rapport aux autres courants du siècle, mais les informations relatives à notre sujet restent de ce fait très approximatives ; nous nous sommes donc tournée, dans un second temps, vers des sources entièrement dédiées

⁹² BALAYE (Simone), CANDAU (Jean-Daniel) [dir.], *Le Groupe de Coppet* [actes et documents du deuxième Colloque de Coppet du 10 au 13 juillet 1974], Genève, Slatkine, Paris, Honoré Champion, 1977.

⁹³ *Op. cit.*, p. 365.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ *Op. cit.*, p. 375.

⁹⁶ MAROT (Patrick), *Histoire de la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001.

au romantisme. Gérard Gengembre dans *Le romantisme*⁹⁷ dresse un portrait assez complet du mouvement. Il commence par décrire ses origines aussi bien étymologiques qu'idéologiques ou thématiques, ainsi que son évolution dans les autres pays, ce qui permet de nous rendre compte de son influence européenne. Il évoque par la suite l'impact de cette nouvelle sensibilité dans le domaine des lettres et les modifications qu'elle entraîne au sein des genres littéraires. L'importance du Moyen Âge pour les romantiques est rapidement évoquée, mais très peu développée, ce que font par contre Alain Vaillant et Henri Bertaut dans leurs ouvrages respectifs, *Qu'est-ce que le romantisme ?*⁹⁸ et *L'Époque romantique*⁹⁹.

Ces deux auteurs, en effet, établissent régulièrement des liens avec l'époque médiévale lorsqu'ils exposent les caractéristiques de la pensée romantique. Vaillant, par exemple, fait intervenir le Moyen Âge dans son explication concernant l'origine étymologique du terme *romantisme*¹⁰⁰. Bertaut, quant à lui, le cite lorsqu'il parle de l'importance de l'origine nationale pour les romantiques, ou encore lorsqu'il présente tout l'attrait que représente cette période pour des écrivains en mal d'évasion¹⁰¹. Abordant ce point de l'étranger et de l'ailleurs, il établit ensuite un pont entre le Moyen Âge et l'Orient, dont l'exotisme pétillant séduit tout autant les imaginations du XIX^e siècle : « la magie orientale avec tous ses prestiges, tous ses rêves, toutes ses splendeurs va s'imposer au public français dès le début de la Restauration¹⁰² ». Le phénomène qui se produit ici avec l'Orient est donc similaire à celui qui se produit avec le Moyen Âge : un imaginaire en partie constitué de stéréotypes et de clichés va émerger de cette nouvelle attirance pour l'Orient et sera mobilisé dans différents domaines (littéraire, politique, artistique...). Le rapprochement qu'effectue Bertaut entre médiévalisme et orientalisme n'est pas anodin et méritera d'être développé plus en détail lorsque nous traiterons, dans le chapitre suivant, des caractéristiques du médiévalisme.

Les ouvrages de Bertaut et de Vaillant nous ont fourni un aperçu de l'importance du Moyen Âge pour la génération romantique. Cependant, la source qui nous a réellement

⁹⁷ GENGEMBRE (Gérard), *Le Romantisme*, Paris, Ellipses, 1995.

⁹⁸ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme ?*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

⁹⁹ BERTAUT (Jules), *L'Époque romantique*, op. cit., 1947.

¹⁰⁰ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, op. cit., p. 9-12.

¹⁰¹ Op. cit., p. 8-10.

¹⁰² Op. cit., p. 10.

permis de saisir les subtilités de l'influence médiévale sur l'œuvre des romantiques est celle d'Isabelle Durand-Le Guern, *Le Moyen Âge des romantiques*¹⁰³. Elle expose dans ces pages les différentes raisons capables d'expliquer l'engouement ressenti pour le Moyen Âge à ce moment. Ses arguments se résument globalement en trois points : la passion des origines, qui amène les romantiques à renouer avec leur passé prestigieux ; leur besoin d'évasion vers un ailleurs lointain après les horreurs de la Révolution ; et le besoin d'une référence solide et glorieuse en matière de religion. Ces différents points seront développés plus avant dans le deuxième chapitre de ce travail, mais il nous paraissait intéressant de les synthétiser une première fois dans notre état de l'art.

Par ailleurs, la fin du mouvement romantique ne signifie pas l'abandon de cet attrait pour le Moyen Âge. Comme le remarque Durand-Le Guern, « le mythe médiéval créé par le romantisme ne disparaît pas avec lui : il évolue et se transforme. Tout le XIX^e siècle se trouve de fait marqué par une présence insistante du Moyen Âge, d'un Moyen Âge qui porte les attributs que lui a conférés le romantisme¹⁰⁴. » D'autres sources illustrent d'ailleurs cet enthousiasme pour les créations médiévales réalisées après le mouvement romantique ; ces travaux étudient ainsi la manière dont la matière médiévale continue d'être renouvelée par la suite et les usages qui en sont faits. L'ouvrage paru sous la direction Laura Kendrick, Francis Mora et Martine Reid, *Le Moyen Âge au miroir du XIX^e siècle (1850-1900)*¹⁰⁵, constitue un exemple parfait de cet intérêt.

2.2.8 Apport de notre travail

Au vu de la présentation qui vient d'être faite, il semble évident qu'un véritable enthousiasme scientifique est lié à la question de la réception médiévale à travers les âges et, notamment, au fil du XIX^e siècle. Les positions adoptées par des chercheurs d'horizons différents nous ont permis de constater à quel point notre objet de travail est vaste et peut être appréhendé avec une large diversité d'approches. En ce qui nous concerne, il nous semble que la nouveauté que souhaite apporter notre mémoire relève du médium analysé,

¹⁰³ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *Le Moyen Âge des romantiques*, Rennes, PUR, 2001.

¹⁰⁴ *Op. cit.*, p. 292.

¹⁰⁵ KENDRICK (Laura), MORA (Francis), REID (Martine) [dir.], *Le Moyen Âge au miroir du XIX^e siècle (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2003.

la presse, puisque la présence du concept médiéval au sein d'un tel dispositif médiatique n'a jamais réellement été envisagée par une étude approfondie.

Seule Alice Planche s'est penchée sur la question en 1976 dans un court article intitulé « Moyen Âge et presse quotidienne¹⁰⁶ ». Le constat qu'elle dresse au départ de son article est que les médias de masse participent activement à la diffusion de stéréotypes liés à l'univers du Moyen Âge. Elle souhaite donc, à son échelle, fournir un aperçu du rôle de la presse dans cette propagation d'idées reçues. Pour ce faire, Planche effectue dans un premier temps un relevé par mots-clés au sein de son corpus composé de deux journaux, *Le Monde* et *Le Figaro*, deux quotidiens « dont une proportion notable de lecteurs possède au moins le baccalauréat¹⁰⁷ ». Elle limite ensuite la fourchette temporelle à un mois, du 2 au 31 mai 1975, sans toutefois préciser la raison qui la pousse à choisir cette période. Une fois son corpus établi, elle observe les apparitions des termes *Moyen Âge*, *médiéval*, *moyenâgeux*, *féodal*, *chevalier/chevalerie*, *seigneur/suzerain*, *croisade*, *courtois*, *roman* et *gothique*. Après cela, elle identifie trois catégories plus générales (personnages et faits historiques, littérature et spectacles, l'art médiéval) et relève également les occurrences de ces thèmes dans la presse.

Même si l'époque et le titre qu'elle étudie sont tout à fait différents de ceux traités dans le présent travail, les résultats de cette recherche auraient pu constituer une ressource précieuse ; malheureusement, Planche signale au début de son texte qu'elle ne fera qu'exposer ses observations et qu'aucune conclusion n'en sera tirée. Cette ébauche d'étude montre malgré tout que le sujet a déjà été envisagé et offre un exemple de méthodologie tout à fait adaptable à notre cas. Nous avons donc l'objectif, au fil des pages qui vont suivre, de mener une étude similaire à partir d'autres matériaux qui, nous l'espérons, mènera à des conclusions pouvant alimenter la recherche dans le domaine du médiévalisme.

¹⁰⁶ PLANCHE (Alice), « Moyen Âge et presse quotidienne », dans *Perspectives médiévales*, n°2, 1976, p. 79-84.

¹⁰⁷ PLANCHE (Alice), *art. cit.*, p. 79.

3 Contexte de la monarchie de Juillet

3.1 Contexte littéraire : le romantisme

Le romantisme est un mouvement littéraire et artistique qui fait son apparition dès la fin du XVIII^e siècle en Angleterre et en Allemagne et doit attendre les années 1820 en France pour commencer à émerger. Cette année est notamment marquée par la parution des *Méditations poétiques* de Lamartine, qui présentent déjà plusieurs caractéristiques du mouvement à venir¹⁰⁸. La décennie 1830, quant à elle, voit triompher le romantisme, dont les thèmes s'imposent dans la majorité des productions jusqu'en 1848, moment où les idéaux romantiques sont violemment réprimés en même temps que la révolution à laquelle ils avaient mené. Notons toutefois que, dès 1843, l'échec des *Burgraves*, drame historique écrit par Victor Hugo, témoigne d'un désintérêt croissant pour les œuvres de ce courant¹⁰⁹. À partir de là, le romantisme commence à céder du terrain au réalisme et au symbolisme, qui se développeront durant toute la seconde moitié du XIX^e siècle.

L'esthétique romantique renouvelle les caractéristiques des arts et de la pensée, qui étaient jusqu'alors régies par les schémas du classicisme hérités du XVIII^e siècle des Lumières. L'une des caractéristiques les plus saillantes du mouvement qui rompt de manière brutale avec le rationalisme des Lumières est la mise en avant du sujet personnel et de sa sensibilité¹¹⁰. En effet, les romantiques accordent une importance particulière à l'expression de leurs sentiments et de leur subjectivité au sein de leurs œuvres, comme l'illustrent parfaitement les créations de Musset¹¹¹. De la même manière, *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, annonciatrices de l'esthétique romantique à venir, sont également construites autour des états d'âme et des ressentis de l'auteur, qui se met en scène lui-même¹¹². Ce sentiment d'existence individuelle présent dans la littérature est également observable dans les sciences, où se développent diverses disciplines centrées autour du psychisme, telles que la psychiatrie, qui devient l'une des sciences les plus à la mode¹¹³.

¹⁰⁸ BERTAUT (Jules), *op. cit.*, p. 8-9.

¹⁰⁹ GIRAUD (Agathe), « La Cabale contre les Burgraves de Victor Hugo. Mettre en échec le “chef de file” du romantisme », dans *Contextes*, n°27, 2020.

¹¹⁰ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, *op. cit.*, p. 91.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Op. cit.*, p. 92.

¹¹³ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, *op. cit.*, p. 66-67.

L'époque romantique est également connue en tant qu'époque où prédominent les idées sombres, le sentiment de mélancolie, la nostalgie, etc., qui constituent ensemble ce qui est appelé le *Mal du siècle*. Cette sensation de langueur et de vide impossible à combler est en partie liée au fait que la génération romantique a l'impression d'être arrivée après tous les grands bouleversements et de ne plus pouvoir s'illustrer lors de batailles décisives¹¹⁴. De la même manière, certains idéaux de la Révolution française se sont perdus lorsque la monarchie a été rétablie et, bien que la révolution de Juillet ait permis l'instauration d'une monarchie constitutionnelle, la liberté si chère aux révolutionnaires de 1789 et 1830 est restée fortement bridée. Ainsi, la désillusion envahit les romantiques, qui, comme Hugo, ne perçoivent pas les changements qui avaient été promis lors des journées de Juillet 1830¹¹⁵.

Pourtant, la liberté est l'un des principes fondamentaux du romantisme et les auteurs n'ont cessé de la défendre, tant par leurs écrits que par les fonctions politiques que certains occupent. L'une des manières d'exprimer ce besoin de liberté est effectivement de le faire passer à travers ses œuvres, tel Delacroix et sa *La Liberté guidant le Peuple*. En littérature, nous observons la création de nouveaux genres et mélanges littéraires, qui contrarient la rigidité des règles classiques¹¹⁶. Pensons notamment à l'abandon, par certains, de la règle des trois unités au théâtre, ou encore au désir qu'a Victor Hugo d'allier le sublime et le grotesque au sein d'un même texte. Outre ses prises de positions relatives au monde littéraire, Hugo illustre également, par son combat contre la peine de mort, l'engagement dont font preuve plusieurs auteurs et artistes dans le champ de la politique. Comme lui, Lamartine n'hésite pas à s'engager frontalement dans ce domaine, allant même jusqu'à abandonner la littérature afin de se consacrer pleinement à ses nouvelles fonctions de député¹¹⁷.

Ce besoin vital de liberté parfois frustré amène les romantiques à se tourner vers des moyens d'évasion qui leur permettent d'oublier les déceptions que font naître en eux les temps présents. À cet égard, leur imagination est leur arme la plus puissante et ils n'hésitent pas à la mettre en valeur dans des œuvres tournées bien davantage vers le

¹¹⁴ GENGEMBRE (Gérard), *op. cit.*, p.22.

¹¹⁵ PETITIER (Paule), p. 37.

¹¹⁶ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, *op. cit.*, p.98-99.

¹¹⁷ PETITIER (Paule), *op. cit.*, p. 37.

fantastique et le mystère. L'irruption d'évènements surnaturels dans un monde rationnel est précisément ce qui passionne les auteurs romantiques¹¹⁸, de même que les motifs plus précis de la nuit, du rêve, des monstres, du difforme, des sorcières ou encore des démons et du diable. De nombreux exemples de cet intérêt se rencontrent dans la littérature, tels que *Frankenstein* (1818) de Marie Shelley, ou encore *Faust* (1790) de Goethe.

Toutefois, cette attirance pour le monde du bizarre et du surnaturel n'est pas le seul moyen de s'évader. En effet, le romantisme voue aussi un culte à l'ailleurs, qu'il soit géographique et se matérialise dans l'Orient lointain, ou historique et amène les auteurs à s'intéresser de plus en plus au Moyen Âge et à ses mystères.

3.1.1 L'exotisme, ou le goût de l'Orient

L'Orient est un concept vieux de plusieurs millénaires qui, dès l'Antiquité gréco-romaine, a suscité des interprétations diverses. Alors que du point de vue grec, les peuples du Levant étaient considérés comme des barbares à civiliser, ils représentaient plutôt des ennemis à abattre pour les Romains, qui souhaitaient également se lancer dans des conquêtes commerciales¹¹⁹. À partir du Moyen Âge, lorsque l'autorité de la religion chrétienne est établie, la perception de l'Orient évolue encore ; il devient cette terre de l'islam, religion contre laquelle il faut lutter et à laquelle il faut arracher le tombeau du Christ¹²⁰. C'est ainsi qu'apparaissent les croisades, guerres saintes contre les hérétiques, qui, malgré les horreurs qu'elles ont entraînées, ont aussi permis aux échanges entre Orient et Occident de fortement se développer.

Les rapports commerciaux et diplomatiques entre ces deux pôles ne cessent d'ailleurs de progresser au fil des siècles¹²¹, ce qui entraîne, au XVII^e siècle, les premières manifestations significatives d'un intérêt culturel pour l'Orient. De fait, Molière (*Le Bourgeois gentilhomme* – 1670), Racine (*Bajazet* – 1672) et d'autres intègrent à leurs productions des motifs orientalisants, ce qui prouve qu'un public demandeur était

¹¹⁸ GENGEMBRE (Gérard), *op. cit.*, p. 18.

¹¹⁹ TRITTER (Jean-Louis), *Mythes de l'Orient en Occident*, Paris, Ellipses, 2012, p. 19-20.

¹²⁰ *Op. cit.*, p. 29.

¹²¹ *Op. cit.*, p. 38.

présent¹²². C'est toutefois avec la parution de la première traduction des *Mille et une nuits* que l'engouement pour l'Orient va réellement prendre son essor et avec lui, une série de stéréotypes liés à ce monde lointain, tels que « la sensualité, le harem, les costumes, les parfums, les palais, la cruauté, etc¹²³. ». La mode de l'Orient se poursuit tout au long du siècle des Lumières et parvient jusqu'au début du XIX^e siècle et à Napoléon Bonaparte. L'empereur, tenté d'en apprendre plus sur la vérité de ces terres reculées, se sert de sa campagne en Égypte pour approfondir ses connaissances en la matière¹²⁴. À partir de ce moment, les voyages en Orient se multiplient, ainsi que les livres qui en font le récit ; plusieurs auteurs réputés (Lamartine, Chateaubriand, Flaubert...) effectuent ce périple et en font ensuite part dans leurs œuvres. En outre, le mouvement colonisateur qui est relancé en 1830 avec la conquête de l'Algérie encourage les dirigeants, mais aussi les intellectuels, à s'intéresser davantage à cette partie du monde. Soulignons d'ailleurs que, lorsque nous parlons ici de l'Orient, il s'agit majoritairement des possessions de l'Empire ottoman et de la Turquie ; les relations avec l'Extrême-Orient (Chine et Japon) sont moins nombreuses en cette période.

Le XIX^e siècle est donc la période qui voit le goût pour l'Orient, *l'orientalisme*, se répandre dans la société. Il est complexe de fournir une définition unique et précise de ce concept. Selon Edward W. Saïd, « *l'orientalisme* [...] est une manière de s'arranger avec l'Orient, fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale¹²⁵ ». Le scientifique précise ensuite que deux types d'orientalisme sont observables : l'orientalisme universitaire et l'orientalisme de l'imaginaire entre lesquels se produit « un échange continu¹²⁶ ».

En ce qui concerne la première acception, Saïd explique qu'« est un orientaliste toute personne qui enseigne, écrit ou fait des recherches sur l'Orient en général ou dans tel domaine particulier [...] et sa discipline est appelée orientalisme¹²⁷ ». Il précise néanmoins qu'en raison des connotations coloniales qui sont aujourd'hui associées à ce terme, les chercheurs lui préfèrent parfois celui « d'*études orientales* ou d'*études d'aires*

¹²² *Op. cit.*, p. 44.

¹²³ *Op. cit.*, p. 45.

¹²⁴ *Op. cit.*, p. 51.

¹²⁵ SAÏD (Edward W.), *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 [1980], p. 13.

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ *Op. cit.*, p. 14.

*culturelles*¹²⁸ ». Relativement à l'orientalisme imaginaire, Saïd indique qu'il faut l'entendre en tant que « style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique entre "l'Orient" et (le plus souvent) "l'Occident"¹²⁹ ». Ces deux manières différentes d'appréhender l'orientalisme renvoient donc à la diversité de réalités contenue derrière le mot *Orient*.

En effet, nous nous rendons compte que, même si elle existe depuis l'Antiquité, la notion d'Orient reste floue. Il n'est pas nécessaire, dans le cadre de ce travail, d'entrer trop en détail dans ce débat. Nous pouvons simplement signaler que l'Orient est en grande partie une création de l'Occident, qui se définit ainsi par rapport à lui et se définit principalement comme étant supérieur à lui¹³⁰. Cette observation mène à une constatation plus générale selon laquelle « l'imaginaire de l'Orient s'articule donc autour d'un ensemble de représentations collectives créé et véhiculé par la pensée occidentale dans sa quête d'elle-même¹³¹. »

Ce phénomène n'est pas sans ressemblance avec cette autre forme d'exotisme, historique cette fois, qu'est le médiévalisme. En effet, et pour la France en tout cas, cette quête d'identité s'effectue aussi à partir d'un retour au passé national (cf. p. 50-52). Cette caractéristique de l'imaginaire oriental n'est d'ailleurs pas la seule qui le rapproche du médiévalisme. De la même manière que le Moyen Âge représente à la fois un objet de fascination et un repoussoir (cf. p. 57-58), « dans l'imaginaire collectif du XIX^e siècle, deux "Orient" dominant, se complètent et se contredisent : l'Orient du despotisme et de l'ignorance, l'Orient de la sensualité et du pittoresque¹³² ». Ainsi, d'une part, le côté despotique et ignorant est tout à fait semblable à la critique de la féodalité et de la barbarie qui est faite du Moyen Âge. D'autre part, le versant sensuel et pittoresque, les mystères et le luxe que l'on suppose à l'Orient sont à mettre en relation avec le côté attrayant du Moyen Âge en tant que « Bon vieux temps », mais aussi en tant qu'âge d'or du royaume de France et de la religion.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Op. cit.*, p. 15.

¹³⁰ *Op. cit.*, p. 19.

¹³¹ VINSON (David), « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n°1, 2004, p. 74.

¹³² *Art. cit.*, p. 75.

En l'occurrence, la composante religieuse représente aussi une caractéristique importante de l'imaginaire oriental. L'une des images les plus communément admises est celle de l'Orient en tant que terre de l'Islam, en tant que terre ennemie du Christianisme. Comme le signale Vinson, « dans sa recherche de lui-même, l'Occident se réfère donc à un imaginaire simplifié et réducteur de l'Orient qui se cristallise autour du fait religieux¹³³ ». Nous le voyons, plusieurs clichés circulent au XIX^e siècle à propos de l'Orient, qui ne sont donc pas sans liens avec le Moyen Âge. Ainsi, ces divers rapprochements et cette tendance à l'élaboration de stéréotypes autour de ces deux ailleurs prouvent qu'il n'est pas absurde de les rapprocher dans le cadre de notre analyse.

3.1.2 Le médiévalisme, ou goût du Moyen Âge

S'il est vrai que le goût du Moyen Âge constitue l'une des caractéristiques principales du mouvement romantique, il faut néanmoins directement préciser que l'époque médiévale avait déjà fait l'objet d'une réhabilitation dès la fin du XVIII^e siècle grâce à l'apparition du style troubadour. Il est donc nécessaire, avant d'exposer les différentes composantes du Moyen Âge des romantiques, de nous arrêter plus longuement sur cette mode du troubadour.

3.1.2.1 Une chronologie élargie : le genre troubadour

L'engouement pour le Moyen Âge ne réapparaît pas en 1830, ni même au XIX^e siècle, mais bien dès la fin du siècle des Lumières. Afin d'être tout à fait précise, nous pourrions dire que le Moyen Âge n'a même jamais totalement disparu de l'imaginaire collectif¹³⁴. Comme le signale Michel Zink, la littérature médiévale « a disparu d'une certaine forme de culture officielle, mais elle n'a jamais cessé d'être lue, de sorte qu'elle a ressurgi facilement¹³⁵. » Si un certain héritage du Moyen Âge a donc traversé les siècles, il faut toutefois attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour que l'intérêt qui lui est porté cesse d'être insignifiant. Ce n'est qu'à partir de ce moment que nous observons un réel

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ ZINK (Michel), « La passion des origines », dans *Equinoxe*, n°16, 1996, p. 9.

¹³⁵ *Ibid.*

retour à ces temps anciens, qui constituent un contre-exemple obscur et barbare au siècle des Lumières et de la raison. En effet, la plupart des auteurs d'alors qui se penchent sur le Moyen Âge laissent transparaître le mépris qu'ils éprouvent à l'égard de cette période, à l'instar de Voltaire dans son *Essai sur les mœurs* :

La France, démembrée, languit dans des malheurs obscurs, depuis Charles le Gros jusqu'à Philippe 1^{er}, arrière-petit-fils de Hugues Capet, près de deux cent cinquante années [...] dans l'espace de temps dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie, et pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable faisait battre monnaie ; mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce et en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans les villes sans liberté, ou, comme on a parlé longtemps, sans privilèges, et dans un pays sans union¹³⁶.

Il faut finalement attendre Raynouard et ses travaux sur les œuvres des troubadours pour que se diffuse une vision différente du Moyen Âge¹³⁷, qui va alors se répandre sous le nom de *genre troubadour*.

Il s'agit d'un mouvement littéraire et artistique (aussi appelé style troubadour) qui se développe à partir de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à atteindre son apogée sous le Consulat et l'Empire¹³⁸. Bien que le syntagme *genre troubadour* se soit imposé dans le temps, Jacobet lui préfère le nom de *modèle*, qu'il emprunte à Pascal : « Pascal parle quelque part de ces *modèles*, de ces types du goût qui consistent dans un rapport constant "entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît"¹³⁹ ». La présence de cette mode se fait de plus en plus discrète à la fin des années 1820, début 1830¹⁴⁰, cédant progressivement la place au romantisme né de ce terreau fertile. Ce renouveau d'un intérêt pour le Moyen Âge s'explique par le besoin ressenti à cette époque de rompre avec le classicisme ambiant et la rationalité des Lumières¹⁴¹. Las des œuvres qui ne peignaient que l'Antiquité et ses grandeurs, les auteurs, artistes et érudits ont eu la volonté de retourner à la période tout aussi grandiose à leurs yeux qui a vu naître le sentiment

¹³⁶ VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs et l'esprit des nations*, avec préface, avertissement, notes, etc. par M. Beuchot, tome 2, [version de 1829 mise en ligne par Jean-Marc Simonet].

¹³⁷ AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 19-20.

¹³⁸ BALDENSPERGER (Fernand), « Le "genre troubadour" », dans *Études d'histoire littéraire*, t.1, Paris, Hachette, 1907, p. 129.

¹³⁹ JACOBET (Henri), *Le comte de Tressan*, *op. cit.*, p. X.

¹⁴⁰ JACOBET (Henri), *Le Genre Troubadour*, *op. cit.*, p. 262.

¹⁴¹ MISSUD-JURAMIE (Jocelyne), « Une bibliothèque oubliée : le genre troubadours », dans *Babel*, 6, 2002, p. 91.

national¹⁴². C'est d'ailleurs pour cette raison que ce sont les troubadours qui ont donné leur nom à ce genre, étant admis à l'époque qu'il s'agissait effectivement des « pères de la littérature nationale¹⁴³ ».

La particularité de ce mouvement est qu'il est « un hybride de l'érudition et de la création littéraire¹⁴⁴ ». Cette caractéristique explique sa popularité en ce que l'un se nourrit de l'autre : les érudits se plongent dans cette période afin de la rendre accessible à d'autres, mais ce sont les auteurs et artistes, en créant à partir de ce matériau, qui diffusent largement ces connaissances. Pour cela, ils n'hésitent pas à les édulcorer quelque peu et en y ajoutant la part d'imaginaire nécessaire à un accueil favorable du public.

Comme nous l'avons déjà évoqué lors de notre état de l'art, le groupe de Coppet, qui incarne sans doute le mieux cette alliance entre érudition et diffusion auprès du public, diverge sur ce point. Il refuse cet asservissement au goût populaire et transmet en elles-mêmes les connaissances au sujet du Moyen Âge. Très actif au début du XIX^e siècle, ce groupe attire des intellectuels de toute l'Europe qui « s'intéressent tous, dans des champs divers (littérature, philosophie, droit ou histoire), à la façon dont les positions individuelles, les opinions, les cultures changent en fonction des contextes où elles émergent¹⁴⁵. » Bien que proche de la forme de sociabilité qu'offrent les salons, il s'en distingue par « son caractère sérieux et son ambition théorique¹⁴⁶ », laquelle est caractérisée par « les maitres mots [...] liberté et variabilité¹⁴⁷ ». Cette manière de procéder est notamment d'application lors des recherches que les érudits mènent sur les œuvres des troubadours et qui participent, comme le précise Henri Duranton, à la connaissance réelle de ces poètes du passé : « les troubadours attendaient d'être pris au sérieux. Ce sera un des grands mérites de Coppet d'avoir puissamment contribué à cette œuvre de justice¹⁴⁸. »

¹⁴² *Art. cit.*, p. 92.

¹⁴³ LETERRIER (Sophie-Anne), « Troubadours et trouvères — Un dialogue nord-sud ? », dans *Revue du Nord*, 2, 2005, p. 445.

¹⁴⁴ JACOBET (Henri), *Le Genre Troubadour*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁴⁵ FEUILLEBOIS (Victoire), « Le groupe de Coppet », sur *Gallica. Les essentiels littérature*.

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ BALAYE (Simone), CANDAU (Jean-Daniel) [dir.], *op. cit.*, p.351.

Durant les premières années du XIX^e siècle, alors que l'engouement pour le Moyen Âge se répand petit à petit grâce aux travaux pionniers de Lacurne de Sainte-Palaye, de Tressan ou encore de Marchangy¹⁴⁹, on remarque que le genre troubadour se fixe et commence à être défini par quelques propriétés qui semblent récurrentes. Trois caractéristiques se retrouvent de façon assez systématique dans les œuvres de l'époque et participent à la création d'une représentation biaisée du Moyen Âge : « le Bon vieux temps, la Naïveté et [...] l'Héroïsme¹⁵⁰ ». Au travers de ces trois éléments, c'est un Moyen Âge idéalisé qui voit alors le jour.

Ce premier thème constitutif qu'est le « Bon vieux temps » se retrouve dans un certain nombre de textes sous la forme d'expressions telles que « le bon vieux temps, les amours au bon vieux temps¹⁵¹ ». Comme l'explique Jacobet, la société est alors imprégnée de « la nostalgie plus ou moins avouée du passé, d'un passé idéalisé à plaisir, et qui représente, en face de l'insécurité ou de la rigueur du temps présent, toutes les grâces pittoresques et toutes les aimables mièvreries¹⁵² ». C'est donc parce qu'il permet à la population de s'évader que le Moyen Âge est, en premier lieu, réhabilité. Relevant d'un exotisme historique, ce passé idyllique sert d'échappatoire en ces temps très mouvementés que sont la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e. L'influence qu'a exercée la Révolution française sur ce retour à l'époque médiévale est déterminante. Les partisans de cette vision idyllique du Moyen Âge, qui sont actifs pour la plupart sous l'Empire et la Restauration, voient dans la rupture de 1789 le moment le plus sombre de l'histoire humaine et ressentent de ce fait le besoin de s'immerger dans ce Moyen Âge fleur-bleue qu'ils imaginent, ce bon vieux temps où tout était plus simple.

La naïveté des personnes provenant de ce lointain chronologique est également un élément qui les rend attachantes et qui est considéré, dans les années 1800, comme un gage de sincérité et d'honnêteté. Si nous nous référons à la définition de naïveté, nous constatons que ce substantif renvoie à « une simplicité naturelle, sans apprêt¹⁵³ » et souvent associée à un état primaire par son origine étymologique, *nativitas*, qu'il partage

¹⁴⁹ LETERRIER (Sophie-Anne), *op. cit.*, p. 446.

¹⁵⁰ JACOBET (Henri), *Le Genre Troubadour*, *op. cit.*, p. 30.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Op. cit.*, p. 129-130.

¹⁵³ « Naïveté », sur *Centre national de Ressources Textuelles et Lexicales*, 2012.

avec *naissance*¹⁵⁴. Le critère de naïveté dont il est question se référerait donc à ce caractère perçu comme primitif et innocent des personnes du Moyen Âge. Cet attrait vers une esthétique de l'authenticité, du naturel et de la spontanéité est bien sûr à mettre en rapport avec l'autorité accordée par les Lumières au travail et à la perfection des créations. Le concept de civilisation peut être mobilisé afin de montrer la différence entre cet état primitif, non encore modifié trop en profondeur par des actes civilisateurs, et l'état moderne, tout entier entré dans la civilisation et éclairé par la raison depuis les Lumières¹⁵⁵. C'est donc à cette attirance vers un modèle plus authentique que renvoie le critère de naïveté mis en avant par le genre troubadour.

Enfin, le caractère héroïque des personnages issus du Moyen Âge est également présent dans les œuvres de l'époque et répond parfaitement au changement de paradigme qui voit se concrétiser l'abandon de l'Antiquité au profit du Moyen Âge : aux dieux et héros antiques se substituent les personnages médiévaux¹⁵⁶. Par la suite, ce processus d'héroïsation des figures historiques, telles que Jeanne d'Arc ou Du Guesclin, se verra récupéré par le monde politique pour servir ses intérêts idéologiques¹⁵⁷.

Chacune de ces caractéristiques se retrouvera quelques années plus tard dans les productions des romantiques. C'est ainsi que, comme le note Baldensperger, nous pouvons rapprocher le genre troubadour de ce que d'autres ont pu appeler le préromantisme¹⁵⁸. C'est peut-être finalement pour cette raison qu'il a parfois été attribué au romantisme le mérite d'avoir remis au goût du jour les siècles médiévaux. Toutefois, les faits prouvent que le mouvement de retour vers le passé est déjà bien engagé lorsqu'il s'impose.

¹⁵⁴ « Nativitas », sur *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW), T. 7, p. 43 [en ligne].

¹⁵⁵ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *op. cit.*, p. 265.

¹⁵⁶ BALDENSPERGER (Fernand), *op. cit.*, p. 135-136.

¹⁵⁷ AMALVI (Christian), *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France. De Vercingétorix à la Révolution*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁵⁸ BALDENSPERGER (Fernand), *op. cit.*, p. 110.

3.1.2.2 Le Moyen Âge sous le romantisme

L'histoire d'un nom

Dès les débuts du romantisme, que ce soit en France ou dans les autres pays européens, la composante médiévale est présente. En effet, l'origine du nom de ce mouvement est à replacer dans ces temps anciens. Selon Alain Vaillant, « c'est l'adjectif qui apparaît en premier, au XVII^e siècle en Angleterre (“romantic”). Le mot, employé pour qualifier des productions littéraires ou artistiques, renvoie à la tradition du “roman” français médiéval et sert à désigner soit une ambiance moyenâgeuse (“gothique”), soit un romanesque échevelé et volontiers merveilleux, soit les deux à la fois¹⁵⁹ [...] ».

Après cette première apparition, l'adjectif poursuit son chemin jusqu'en Allemagne, où il évoque également « l'imagination affabulatrice propre au roman¹⁶⁰. » Bien que les premiers emplois de ce terme souffrent d'une connotation négative, la fin du XVIII^e siècle va mettre en avant ce concept d'imagination en l'associant à la subjectivité de l'auteur¹⁶¹. Ainsi, le terme se rapproche peu à peu de la signification qui sera la sienne lorsqu'il triomphera. Outre cette référence à l'imagination, Mme de Staël signale dans son *De l'Allemagne* (1813) que « le nom de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme¹⁶² ». Ici encore, le lien avec le Moyen Âge est explicitement établi ; il semble donc évident que la France, héritière de ces diverses considérations, allie pareillement le romantisme à l'époque médiévale. Toutefois, Vaillant amène une précision lorsqu'il souligne qu'« en français, si le lien étymologique avec le roman n'est plus guère perceptible, la qualification de “romantique” englobe aussi bien la référence au Moyen Âge chrétien (considéré comme le berceau de l'Europe moderne) que le recours à l'imagination et à l'émotion¹⁶³ ».

À côté de cette origine sémantique, il faut également évoquer le domaine premier auquel cet adjectif a été appliqué. Avant qu'il ne soit récupéré par les auteurs, le terme de *romantique* a d'abord été employé dans le monde artistique afin de faire référence à des

¹⁵⁹ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, op. cit., p. 10.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² GENGEMBRE (Gérard), op. cit., p. 6.

¹⁶³ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, op. cit., p. 11.

tableaux (des paysages dans la plupart des cas) dont les effets sont assez puissants pour « parler à l'âme¹⁶⁴ ». Comme le rapporte Gengembre, « en 1798, le *Dictionnaire de l'Académie* l'applique [le terme *romantique*] à “des lieux, des paysages qui rappellent à l'imagination les descriptions des poèmes et des romans. *Situation romantique. Aspect romantique*”¹⁶⁵ ». Au fur et à mesure, l'application de l'adjectif dérive des lieux eux-mêmes aux effets qu'ils produisent¹⁶⁶. Son emploi dans le domaine de l'art ne s'arrête pas une fois qu'il entre également dans le vocabulaire des auteurs. Au contraire, la description de paysages en proie, d'une part, à une nature déchainée et, d'autre part, à une nature idyllique, est monnaie courante dans les œuvres des auteurs romantiques.

À la charnière entre les XVIII^e et XIX^e siècles, le mot *romantisme* fait son apparition, en s'appuyant sur les bases établies par l'adjectif *romantique*. Ce n'est qu'à partir de ce moment que les références uniques, soit au Moyen Âge, soit à l'imaginaire romanesque s'effacent au profit d'une vision suffisamment large du concept pour qu'il mène à la naissance d'une nouvelle génération d'artistes et d'auteurs. Une fois encore, cette évolution doit beaucoup aux théoriciens allemands : « il est incontestable que les intellectuels allemands, notamment autour de la revue *Athenaeum*¹⁶⁷ et grâce à leur effort de théorisation, ont joué un rôle décisif pour sortir le fait romantique de son cadre étroitement thématique (le Moyen Âge) ou formel (le pittoresque ou le romanesque) et pour englober sous une étiquette commune un ensemble varié d'aspirations artistiques et philosophiques, toutes fortement teintées d'idéalisme¹⁶⁸ ».

Ainsi, le rapport au Moyen Âge est présent dès les origines du mouvement et, bien que son importance varie au fil de la construction des valeurs du romantisme, il conserve une relation avec ses composantes principales. Comme le signale Michel Zink, la sensibilité et la poétique romantiques, qui représentent l'un des facteurs dominants du courant, partagent des similitudes avec la poétique médiévale¹⁶⁹. Cette « rencontre de

¹⁶⁴ GENGEMBRE (Gérard), *op. cit.*, p. 5.

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ Revue littéraire allemande qui paraît de 1798 à 1800 et qui sert d'organe aux auteurs du premier romantisme allemand (les frères Schlegel, Novalis...).

¹⁶⁸ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, *op. cit.*, p. 12.

¹⁶⁹ ZINK (Michel), *art. cit.*, p. 11.

subjectivités¹⁷⁰ » amène ainsi les auteurs à se tourner naturellement vers cette époque avec laquelle ils entretiennent une relation de distance (passé perdu), mais qu'ils croient encore pouvoir reconstruire, comme l'évoque cette sympathie pour les ruines et ce goût de la reconstitution¹⁷¹.

La passion des origines

La Révolution française représente un moment de rupture dont les conséquences se font sentir tout au long du XIX^e siècle et bien plus tard encore. Le mouvement romantique, lorsqu'il triomphe en 1830 à la suite d'une nouvelle révolution, adopte deux positions contradictoires vis-à-vis de la fracture de 1789. Si, d'un côté, cet événement est perçu comme le moment de bascule qui fait pénétrer les hommes dans l'ère moderne caractérisée par le chaos et la mélancolie, d'un autre côté, cette révolution cristallise en elle-même toutes les aspirations de liberté si chères aux romantiques. Ces deux visions entraînent deux considérations opposées du passé, mais présentes de manière concomitante à partir de 1830.

Premièrement, le passé médiéval va être considéré comme le seul capable de fournir une identité nouvelle à la Nation française. En effet, les événements de la Révolution et la chute de l'Ancien Régime amènent les Français à ressentir le besoin de se trouver une identité qui puisse correspondre à leur nouvel état. Ils décident alors de se tourner vers le Moyen Âge, qu'ils découvrent comme berceau de la langue et de la littérature française¹⁷². Comme le signale Michel Zink en s'appuyant sur Herder, « l'identité nationale des peuples se définit par leurs productions artistiques et en particulier, à leurs origines, par des productions artistiques collectives et spontanées et, donc, particulièrement aptes à traduire cette nature profonde des peuples¹⁷³ ». Outre ces origines littéraire et artistique, le Moyen Âge représente aussi un réservoir de héros illustres, capables de combler les attentes nationalistes des Français¹⁷⁴. C'est ainsi que Charlemagne, Jeanne D'Arc ou encore Du Guesclin font leur apparition dans l'imaginaire quotidien du XIX^e siècle.

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ *Art. cit.*, p. 12.

¹⁷² AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁷³ ZINK (Michel), *art. cit.*, p. 10.

¹⁷⁴ AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 56.

Cette vision du Moyen Âge en tant qu'origine du peuple français est celle qui résiste le mieux aux divers bouleversements que connaît le XIX^e siècle. Une fois ce rapprochement établi et cette « passion des origines » apparue, le Moyen Âge restera cette période du commencement. Cependant, d'autres visions, qui se succèdent et parfois se concurrencent, vont, quant à elles, connaître une existence moins étendue.

L'une des considérations sur le Moyen Âge qui apparaît à la suite de la Révolution française et qui se développe surtout sous les régimes de la Restauration et de la monarchie de Juillet est celle qui le présente comme période idyllique, dorée, où règne l'ordre. Cette conception, héritée du genre troubadour, mêle à la fois le besoin d'un retour à l'ordre ressenti par les Français après les bouleversements révolutionnaires, et le besoin d'évasion, qui fait partie des composantes romantiques.

Comme le signale Isabelle Durand-Le Guern, « face au désordre et aux bouleversements présents, l'attrance pour l'ordre social médiéval, extrêmement hiérarchisé, fondé sur une immuable conception religieuse du monde, s'explique aisément¹⁷⁵ ». C'est donc, dans un premier temps, pour prendre le contre-pied de la Révolution que les romantiques se tournent vers le Moyen Âge et vers un retour au temps le plus prestigieux de l'Ancien Régime aboli. Ainsi, « perçu comme un âge d'or religieux et social, le Moyen Âge devient parfois le symbole d'une idéologie passéiste et contre-révolutionnaire¹⁷⁶ ».

Par ailleurs, à côté de cette attrance pour le retour à l'ordre, le Moyen Âge séduit également les romantiques en raison des désillusions qu'ils connaissent à leur époque en matière de politique et de liberté. Le besoin d'évasion évoquée au chapitre précédent se réalise également par le voyage vers cette époque lointaine, qui « offre aux rêves et aux nostalgies romantiques un monde coloré, truculent, intense, pleinement vivant¹⁷⁷ ». Durand-Le Guern l'affirme, « le culte romantique de l'époque médiévale devient bien souvent synonyme de lutte contre la modernité¹⁷⁸ ». Qu'il représente l'ordre et la hiérarchie ou un ailleurs exotique et mystérieux, le Moyen Âge attire les romantiques (et

¹⁷⁵ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *op. cit.*, p. 270.

¹⁷⁶ *Op. cit.*, p. 269.

¹⁷⁷ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *op. cit.*, p. 260.

¹⁷⁸ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *op. cit.*, p. 269-270.

plus largement les artistes de la première moitié du XIX^e siècle), toujours marqués par la Terreur et déçus de cette nouvelle ère moderne dans laquelle cet événement les a plongés. Toutefois, leur conception de la Révolution – et donc du Moyen Âge – n'est pas aussi clairement déterminée que ce point le laisse paraître.

La Révolution de 1789, dans ses principes de liberté, séduit énormément les romantiques qui espèrent les voir triompher à nouveau en 1830. Bien que cela ne soit pas le cas, comme nous l'avons vu plus haut, une partie du mouvement conserve une certaine fascination pour ces aspirations révolutionnaires. C'est ainsi que, après la révolution libérale de 1830, plusieurs artistes commencent à se désintéresser des héros du Moyen Âge, qui font désormais pâle figure face à « cette armée de géants en guenilles¹⁷⁹ ». Il y a donc un engouement retrouvé pour « l'épopée révolutionnaire et impériale¹⁸⁰ », qui s'était perdu lors de la Restauration. L'ordre et la hiérarchie du Moyen Âge et de l'Ancien Régime, dans cette situation, deviennent donc synonymes de servitude et l'image de la Révolution de 1789 évolue d'évènement chargé d'horreur à évènement libérateur.

À côté de ces deux visions dichotomiques, certains auteurs, tels que Hugo, ont tâché de réunir le Moyen Âge et la Révolution française au sein d'un seul mouvement de l'histoire : « Hugo inscrit donc l'époque qu'il décrit [le Moyen Âge] dans un grand mouvement d'évolution vers la liberté et la réalisation du peuple. Il développe une philosophie de l'histoire orientée vers la Révolution de 1789 et, par-delà, les années 1830, temps de l'écriture¹⁸¹ ». Ainsi, de la même manière que Durand-Le Guern, nous pouvons conclure qu'« on ne peut s'en tenir à une interprétation idéologique univoque du Moyen Âge ; chaque écrivain, quelles que soient ses positions idéologiques, est susceptible d'y trouver l'âge d'or dont il rêve¹⁸² ».

Malgré ces divergences d'opinions concernant le passé, la « passion des origines » dont parle Michel Zink reste bien vivante tout au long de la première moitié du XIX^e siècle. Qu'ils l'acclament, ou le considèrent comme désuet, les auteurs et artistes ont

¹⁷⁹ AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 53.

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *op. cit.*, p. 273.

¹⁸² *Op. cit.*, p. 274.

désormais bien conscience de la dette qu'ils ont envers le Moyen Âge, qui a vu naître la langue et la littérature française.

Le Moyen Âge chrétien

Afin de comprendre le rapprochement qui s'opère entre la religion et le Moyen Âge au XIX^e siècle – majoritairement à partir de la parution du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand en 1802 – il est nécessaire, dans un premier temps, de retracer rapidement l'évolution de la place qu'occupe le culte religieux depuis la Révolution française.

Dès les débuts des bouleversements de 1789, les révolutionnaires, désireux de faire table rase des vestiges du passé, s'en prennent également au catholicisme, religion d'État par excellence. Ils sont soutenus dans leurs démarches par les encyclopédistes et la plupart des penseurs des Lumières, pour lesquels raison, rationalité et religion sont incompatibles¹⁸³. Cette période marque la mise en œuvre de nombreuses actions menées afin de ridiculiser le culte catholique, ainsi que de faits bien plus violents, tels que des arrestations, des déportations ou encore des exécutions de personnes chargées de pratiquer le culte catholique¹⁸⁴. De nombreux prêtres, curés, évêques se réfugient dans d'autres pays afin de fuir ces exactions. D'autres parviennent à se cacher et à exercer leur sacerdoce de manière clandestine. Ce climat de tension voit se développer deux tendances inverses à l'égard du catholicisme : tandis que les uns, partisans de l'idéologie révolutionnaire, le combattent activement et prônent d'autres types de cultes, les autres, faisant face à tant de violence et de haine, renforcent leur fidélité¹⁸⁵.

Lorsqu'en 1799 Napoléon réalise son coup d'État et impose le régime impérial deux ans plus tard, les seules choses auxquelles aspire le peuple sont la paix et le repos¹⁸⁶. Après les années de la Terreur et les actes de violence perpétrés par la suite, les Français réclament un régime capable de leur octroyer une période d'accalmie. La question religieuse est notamment l'un des sujets épineux à traiter : quelle est la religion de l'Empereur ?

¹⁸³ GIRAUD (Victor), *Le Christianisme de Chateaubriand*, t. I, Paris, Hachette, 1925, p. 133.

¹⁸⁴ *Op. cit.*, p. 139-141.

¹⁸⁵ *Op. cit.*, p. 152-153.

¹⁸⁶ *Op. cit.*, p. 154-155.

Il apparaît rapidement que Napoléon n'a pas de prédispositions vis-à-vis d'une religion ou d'une autre. « Homme d'action avant tout, c'est à la valeur d'action qu'il juge les doctrines. Et la valeur d'action du catholicisme lui paraît si formidable qu'il s'inquiète de la voir se développer en dehors de ses prises¹⁸⁷ ». Ainsi, pour s'assurer de son contrôle, Napoléon réintroduit de manière officielle le culte catholique au sein de l'Empire et balaye par la même occasion tous les efforts mis en œuvre par les révolutionnaires afin de déchristianiser, ou, du moins, décatholiciser la France¹⁸⁸.

Ce retour de la religion catholique est accompagné, en 1802, de la parution du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, véritable apologie du christianisme qui se dresse contre le rationalisme athée des Lumières¹⁸⁹. Toutefois, si ce best-seller apparaît au moment opportun afin d'affermir le retour de la religion catholique, la critique remarque rapidement qu'il est également « empreint d'une sensibilité religieuse parfaitement hétérodoxe au regard du dogme¹⁹⁰ ». Cette sensibilité, il la doit notamment à Rousseau et à Bernardin de Saint-Pierre, dont il s'inspire largement et qui développent tous deux une approche plus naturelle et sensible de la religion¹⁹¹. Rousseau, en introduisant le concept de « sentiment intérieur », « sorte d'instinct intérieur composé d'un peu de raison et de beaucoup de sensibilité et qui entraîne [notre] adhésion à certaines idées plutôt qu'à d'autres¹⁹² », place de cette manière l'être humain au centre de sa réflexion. L'homme est à la fois création de Dieu, et en ce sens partie de lui, à la fois réalité matérielle¹⁹³. Cette double nature est précisément ce qui se trouve à la base de la religion civile que développe Rousseau. Ces mêmes idées sont ensuite reprises par Bernardin dans ses *Études de la nature*, qui ne se contente cependant pas de cette « religion naturelle¹⁹⁴ », mais va plus loin dans l'assimilation entre l'homme et le sentiment divin.

Au fil du *Génie du Christianisme*, Chateaubriand reprend et développe la pensée introduite par ces deux auteurs. Cela explique pourquoi son roman est tout à la fois

¹⁸⁷ *Op. cit.*, p. 168.

¹⁸⁸ GIRAUD (Victor), *op. cit.*, p. 149-150.

¹⁸⁹ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *op. cit.*, p. 299.

¹⁹⁰ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, *op. cit.*, p. 60.

¹⁹¹ GIRAUD (Victor), *op. cit.*, p. 106-108; 129-130.

¹⁹² *Op. cit.*, p. 106-107.

¹⁹³ *Op. cit.*, p. 107-108.

¹⁹⁴ *Op. cit.*, p. 129-130.

considéré comme véritable « bréviaire du renouveau du catholique français sous l'Empire¹⁹⁵ », mais étonne également par l'introduction de certaines nouveautés spiritualistes inspirées de ses prédécesseurs.

En outre, et c'est en cela que Chateaubriand représente un grand intérêt pour notre travail, il établit, au sein de son roman, un lien entre le christianisme et le Moyen Âge, qui sera ensuite repris par les générations futures, dont, notamment, la génération romantique. Le Moyen Âge qu'il remet en avant dans cette relation avec la religion est présenté sous deux angles. D'une part, le Moyen Âge représente la période non pas de perte totale de lien avec l'art antique, mais celle, au contraire, qui a permis de sauvegarder tout cet héritage grâce au travail des religieux : « sans eux, la chaîne de la tradition des lettres et des arts eût été totalement interrompue¹⁹⁶ ». Il reconnaît donc la dette que son époque a envers le Moyen Âge, sans lequel toute une partie du passé aurait été perdue. D'autre part, et il s'agit sans doute là de l'un de ses arguments les plus importants, Chateaubriand exprime la beauté de l'art gothique, qu'il assimile tout entier à l'époque médiévale. Afin de donner des exemples de sa majesté, il décrit la splendeur des cathédrales – et des édifices religieux de manière générale – gothiques. Une fois de plus, Moyen Âge et religion se retrouvent liés.

À côté de l'évocation classique du catholicisme, l'auteur ajoute à ce tableau l'héritage de la religion naturelle de Rousseau et Bernardin. Chateaubriand constate en effet que « le gothique imite bien la nature ; mais c'est pour créer un espace (*templum*), sombre et labyrinthique, propre à faire éprouver “une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la divinité”¹⁹⁷ ». Cette analogie entre la nature, le monde physique des sensations, le gothique et le sacré est à l'origine de plusieurs courants religieux dissidents, que les romantiques vont ensuite reprendre à leur compte. Cette influence de Chateaubriand explique également pourquoi, chez les romantiques encore, religion et Moyen Âge fonctionnent de pair.

Il est difficile de savoir qui du Moyen Âge ou de la religion tire l'autre vers la popularité lors de la période romantique. Est-ce l'engouement pour le Moyen Âge qui

¹⁹⁵ VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, op. cit., p. 60.

¹⁹⁶ BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], op. cit., p. 300.

¹⁹⁷ GENGEMBRE (Gérard), op. cit., p. 17.

incite les romantiques à s'intéresser à la situation religieuse de l'époque, ou, au contraire, le fait que le catholicisme soit à son apogée à l'époque médiévale qui représente un facteur supplémentaire d'attraction vers ces temps anciens ? Comme le précise Labouret, « si le Moyen Âge est ainsi un âge d'or aux yeux des catholiques de la période romantique, c'est que l'Église y était solide et stable, guidée par un chef craint et respecté¹⁹⁸ ». C'est donc une fois de plus ce besoin d'ordre et de hiérarchie qui est recherché dans le retour au Moyen Âge chrétien.

Toutefois, cette popularité n'est pas unanime et un nouveau mouvement de recul vis-à-vis du catholicisme apparaît sous le romantisme. Le reproche qui lui est adressé est d'être « trop vite retombé dans le dogmatisme, alors qu'il avait largement contribué à inspirer la première génération romantique grâce au ressourcement spirituel et moral qu'il offrait aux âmes traumatisées par la Révolution¹⁹⁹ ». Ce détournement amène les romantiques à s'intéresser à d'autres formes de pratiques, suivant de ce fait l'exemple de Chateaubriand et la touche spiritualiste qu'il a introduite une vingtaine d'années auparavant. C'est ainsi qu'ils se tournent vers « les spéculations ésotériques, mystiques, illuministes, théosophiques [qui] présentent bien des séductions car elles organisent du sens et proposent des visions syncrétiques de l'univers. » Ces diverses pratiques établissent un pont thématique entre le XIX^e siècle romantique et le Moyen Âge, en ce qu'elles vont puiser bon nombre de leurs thèmes fétiches dans ces temps reculés. Pensons par exemple aux figures de la sorcière, des démons ou encore du diable, si populaires dans les récits médiévaux.

Ce que l'on remarque donc lorsque nous nous penchons sur la question religieuse dans la première moitié du XIX^e siècle, c'est que la chrétienté a toujours été présente, mais elle s'est peu à peu libérée du dogmatisme catholique pour s'exprimer sous d'autres formes. Nous pouvons donc conclure avec Durand-Le Guern que « dans tous les cas, la religion est importante, forte, imposante, que cela soit valorisé avec le mysticisme [...] voire dénoncé, à travers des manifestations d'obscurantisme ou de superstition. Quoi qu'il en soit, le Moyen Âge est fortement associé à la religion catholique qui contribue à lui

¹⁹⁸ LABOURET (Guilhem), « Lectures du Moyen Âge chez les catholiques romantiques : mythe de l'âge d'or ou temps de l'erreur ? », dans BURLE (Elodie), NAUDET (Valérie), *Fantasmagorie du Moyen Âge* [actes du colloque de juin 2007], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, *Senefiance* n°56, p 92.

¹⁹⁹ GENGEMBRE (Gérard), *op. cit.*, p. 17.

conférer une couleur et une signification particulières²⁰⁰ ». Ainsi, qu'il soit considéré comme un âge d'or de la chrétienté, ou comme un réservoir de thèmes aux contours plus mystérieux, nous constatons que le Moyen Âge constitue une référence en matière de pensée religieuse.

3.1.3 Un Moyen Âge double

L'idée d'un Moyen Âge multiple est celle qui nous semble la plus à même de résumer les observations qui ont été formulées dans ce point dédié au goût du Moyen Âge. Une première relation dichotomique semble se mettre en place entre la version édulcorée des siècles médiévaux revisités selon le style troubadour, et la version plus sombre, ou qui se veut plus réaliste des romantiques. Cette opposition de style aurait pu correspondre à deux périodes bien distinctes dans la chronologie (Empire et Restauration *vs* Monarchie de Juillet), mais il n'en va pas tout à fait de la sorte ; le style troubadour est encore présent après 1830, mais doit cependant faire face à la concurrence du Moyen Âge des romantiques, dont les idées viennent tout juste de triompher.

La composante médiévale est l'un des éléments constitutifs de l'identité romantique, mais, même au sein d'un seul courant et sur une durée assez limitée, elle est loin d'être univoque et perçue de la même manière par tous les romantiques. Qu'il s'agisse du Moyen Âge des origines, avec ses héros et ses batailles grandioses, mais aussi ses échecs militaires et ses bains de sang, ou encore du Moyen Âge chrétien, avec ses fidèles à la foi inébranlable, mais aussi ses personnages proches des forces occultes, il est évident que, malgré une dénomination similaire, les réalités évoquées sont multiples. Cela se remarque également très bien dans la vision globale du passé que se font les romantiques, parfois considéré comme le Bon vieux temps, époque d'ordre où tout était simple et, d'autres fois, perçu comme époque barbare, où prédominait l'asservissement produit par la féodalité.

Ces différentes visions parfois opposées sont dues, notamment, à la position qu'adopte chacun vis-à-vis de la Révolution française. Les événements qui se sont produits lors de

²⁰⁰ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *op. cit.*, p. 44.

cette fracture sont si difficiles à assimiler que chacun se positionne selon son propre ressenti. C'est précisément ce positionnement qui conditionne ensuite la vision que ces personnes se font du passé : s'ils perçoivent la Révolution comme bénéfique, ils auront tendance à critiquer le passé, notamment médiéval, qui a vu naître les principes de l'Ancien Régime ; si, au contraire, ils ne voient rien d'autre dans la Révolution que cruauté et déchainement de violence, ils effectueront plutôt un mouvement de retour vers le passé médiéval, qui était pour eux un âge d'ordre, de hiérarchie et de grandeur de la France.

Tout n'est évidemment pas si clairement partagé et il arrive que les positions de certains évoluent d'un extrême à l'autre, mais cette piste permet d'expliquer les différentes positions que nous pouvons observer quant aux considérations sur le Moyen Âge.

3.2 Versant industriel de la littérature : le monde de la presse

3.2.1 La presse avant 1836

Le XIX^e siècle est le siècle qui voit la presse atteindre le statut de « quatrième pouvoir²⁰¹ ». Son influence sur les masses devient telle, à la fin du siècle, qu'elle représente désormais un nouvel acteur avec lequel il faut compter. Toutefois, cette position n'a pas toujours été la sienne. Dans les premières années du XIX^e siècle, l'autorité du monde journalistique est encore très faible et son rôle principal est d'être au service du pouvoir. La presse de l'Empire et de la Restauration est une presse d'opinion plus que d'information, dont les différents titres se distinguent en fonction de leur obédience politique²⁰².

Le caractère limité de son champ d'action est également un critère qui prouve que les journaux de ce début de siècle sont encore loin de représenter le média de masse qu'ils deviendront à partir de la Troisième République²⁰³. Le périodique, à cette époque, est essentiellement réservé à une élite qui dispose non seulement de l'argent pour se le

²⁰¹ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), 1836. *L'An I de l'ère médiatique*, *op. cit.*, p. 87.

²⁰² *Op. cit.*, p. 28.

²⁰³ CHARLE (Christophe), *Le siècle de la presse*, *op. cit.*, p. 136-137.

procurer (un abonnement à 80F représente 421 heures de travail pour un manouvrier²⁰⁴), mais aussi de la capacité de le lire, l'analphabétisme étant encore très répandu au XIX^e siècle. Diverses lois vont être élaborées afin d'améliorer la situation, dont les lois de Guizot sur l'enseignement primaire obligatoire²⁰⁵. Elles permettent ainsi de faire passer le taux d'analphabétisme de 50% en 1832 à moins de 5% en 1914²⁰⁶ (pourcentage des conscrits analphabètes).

À ces deux obstacles (prix et analphabétisme), il faut ajouter celui de la difficulté de diffusion des journaux, mise à mal, d'une part, par des lois répressives²⁰⁷, d'autre part, par des moyens de distributions peu efficaces. Les régimes de l'Empire et de la Restauration voient effectivement d'un mauvais œil l'influence, encore modeste pourtant, qu'acquière les journaux sur leurs lecteurs. Afin de contrôler ce média dont l'essor commence à en préoccuper plus d'un, le pouvoir décide de faire peser son autorité à trois niveaux : la censure, qui va jusqu'à devenir une « censure a priori » en 1830 ; le prix des impôts à verser pour faire paraître un journal (droit de timbre et frais de poste) ; et les nombreux procès qui sont intentés à la presse²⁰⁸. À côté de ces freins gouvernementaux, la diffusion se trouve également ralentie par des moyens de transport peu rapides. Ce n'est qu'à partir du développement du chemin de fer dans la seconde moitié du siècle que les journaux pourront être distribués de manière efficace dans le pays entier. Au début des années 1800, seuls les habitants de Paris et des environs tout proches recevaient leur numéro le jour de la parution ; pour les Français des régions plus éloignées, l'actualité des journaux était, de ce fait, toute relative²⁰⁹.

Ainsi, nous pouvons conclure avec Christophe Charle qu'« à ce stade initial, la presse est essentiellement un instrument de regroupement interne à la classe dominante : c'est un moyen de propagande, de mobilisation, une arme politique dans la lutte électorale où électeur et lecteurs se confondent presque²¹⁰ ». Néanmoins, cette situation va évoluer

²⁰⁴ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p.27.

²⁰⁵ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 11.

²⁰⁶ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], *La civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 30.

²⁰⁷ *Op. cit.*, p. 32.

²⁰⁸ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 32-34.

²⁰⁹ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 28-29.

²¹⁰ *Op. cit.*, p. 34-35.

grâce à deux révolutions déterminantes pour ce milieu : celle de 1836, qui voit la presse tâcher « d'appliquer au journalisme les règles du capitalisme entreprenant²¹¹ », et celle de 1863, qui en fait véritablement le premier média de masse de l'époque grâce à la vente au numéro à un sou²¹².

3.2.2 La révolution médiatique de 1836 : naissance du média de masse ?

Après la révolution de Juillet 1830, à laquelle a participé activement le monde journalistique²¹³, les lois sur la presse deviennent plus libérales : « la Charte révisée promet la liberté de publier et rejette la censure²¹⁴ », seuls subsistent des interdits quant à la personne du Roi et la monarchie²¹⁵. Cependant, ces annonces sont rapidement oubliées et les lois se durcissent à nouveau peu à peu jusqu'en 1835 où, suite à l'attentat de Fieschi à l'encontre de Louis-Philippe, « dont le gouvernement attribue la responsabilité aux attaques des journaux contre le roi²¹⁶ », la liberté de la presse se trouve une nouvelle fois entravée avec le retour d'un lourd cautionnement, de la censure et de nombreux délits de presse.

Face à cette situation, la presse d'opinion, battue en brèche, peine à se maintenir ; le trait de génie de Girardin va être de s'engouffrer dans cette brèche et de proposer un type de périodique différent, centré sur l'information et le divertissement plus que sur la politique²¹⁷. Cette entreprise va marquer la première étape de l'avènement de la presse en tant que média de masse, c'est-à-dire en tant que média qui « prétend s'adresser, en principe, à tous les types de lecteurs, d'auditeurs ou de spectateurs²¹⁸ ».

Poursuivant sa définition, Christophe Charle précise que :

²¹¹ *Op. cit.*, p. 44.

²¹² KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], *op. cit.*, p. 29. Au vu des besoins de ce mémoire, seul la révolution de 1836 va être détaillée, nous ne faisons donc ici qu'évoquer celle de 1863.

²¹³ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 39-40.

²¹⁴ *Op. cit.*, p.40.

²¹⁵ *Ibid.*

²¹⁶ *Op. cit.*, p. 43.

²¹⁷ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p. 13.

²¹⁸ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 12.

les informations, distractions, ou éléments de culture qui passent à travers ces médias forment une sorte de lien social coextensif à la population d'une nation donnée [...] Un média de masse est donc à la fois un enjeu de pouvoir (informer, c'est influencer), un enjeu économique (un journal est une entreprise, et un moyen de lutte dans le champ économique par le biais de la publicité), un enjeu social, selon le public qu'il vise, et un enjeu culturel, puisqu'il diffuse ou crée de nouvelles formes culturelles dans un âge d'accélération des modes et de diffusion des savoirs²¹⁹.

Un média de masse est donc un outil politique, économique, social et culturel, qui s'adresse à un public global et dont l'objectif est de diffuser et de faire circuler au sein de ce public élargi la matière relative à la ligne directrice du média. En cela, la presse de ce début du XIX^e siècle, même après les innovations de 1836, ne remplit pas encore les critères nécessaires afin de bénéficier de cette appellation de média de masse ; l'élargissement de la diffusion, en effet, ne sera effectif que sous la Troisième République.

Toutefois, de la même manière que Charle distingue le mot *masse* de *quantité*, il faut que l'influence de la presse de l'époque, malgré un tirage encore limité, est bien présente. Grâce à la lecture collective et à la sociabilité qu'encourage le journal à l'époque, son impact sur la population est déjà perceptible, notamment dans le domaine politique.

3.2.3 Presse et politique

Au cours du XIX^e siècle, en effet, le rôle que joue la presse au sein du monde politique ne cesse de croître, jusqu'à devenir tout à fait déterminant à plusieurs reprises (une première fois en 1830, mais aussi lors des événements de 1848 et 1870, ainsi qu'à la fin du siècle, lors de l'Affaire Dreyfus). Paule Petitier, dans son ouvrage *Littérature et idées politiques au XIX^e siècle (1800-1870)*, développe une réflexion sur les liens, parfois complexes à déterminer, qui unissent la politique au monde des lettres, et notamment au monde de la presse. Elle remarque que tout l'enjeu de cette approche réside dans le fait que « bien souvent, ce n'est pas dans l'énoncé d'une opinion que se disent le mieux les vrais enjeux politiques d'un texte²²⁰ ». Ce constat oblige donc le lecteur à envisager le

²¹⁹ *Ibid.* (pour les trois citations).

²²⁰ PETITIER (Paule), *op. cit.*, p. 122.

sens caché des paroles des auteurs, à partir duquel est alors décelable leur pensée politique.

3.2.4 Politique et opinion publique

Très rapidement, Petitier introduit un nouvel acteur, dont l'influence dans le domaine politique n'aura de cesse de s'étendre. L'opinion publique, en effet, connaît au XIX^e siècle une expansion remarquable et directement proportionnelle au développement fulgurant du média de masse par excellence : la presse. S'il est bien un pan du monde des lettres qui entretient des rapports très étroits avec la politique, c'est la presse, qui est « dès la Restauration [...] reconnue comme un instrument éminemment politique²²¹ ». Plusieurs explications justifient ce rapprochement, qui, dans une certaine mesure, ne constitue pas un choix pour les propriétaires de journaux. Comme nous l'avons précisé, la survie et la liberté d'un journal dépendent étroitement des différents régimes et des lois plus ou moins répressives qu'ils édictent à son égard. Par ailleurs, la physionomie de la presse en fait un canal tant adapté aux débats que bon nombre d'auteurs vont s'en servir pour diffuser, explicitement ou non, leur opinion sur l'actualité de l'époque²²². Ce lien entre presse et politique est si intrinsèquement inscrit dans les mœurs du temps qu'il est presque impossible aux journaux de s'en défaire (cf. p. 63-65).

L'un des exemples qui illustrent le poids de l'opinion publique dans les questions politiques de l'époque est celui qui concerne le climat de mécontentement qui règne à la suite de la révolution de 1830. La plupart des écrivains qui s'expriment sur le pouvoir de Louis-Philippe le font alors dans des termes dépréciatifs et blâment « le nouveau régime [qui] n'apparaît plus guère que comme une réplique du précédent, utilisant les mêmes mesures pour faire régner et réprimer les revendications populaires²²³ ». Hugo, notamment, fera appel à l'opinion publique pour combattre ces lois répressives, à l'instar de Chateaubriand qui, déjà sous la Restauration, considérait cette force de frappe émergente comme « susceptible [...] de constituer un contrepoids indispensable dans la société moderne au pouvoir de la Chambre élective²²⁴ ». Ainsi, la presse, par le pouvoir

²²¹ *Op. cit.*, p. 17.

²²² *Op. cit.*, p. 17-18.

²²³ *Op. cit.*, p. 33.

²²⁴ *Op. cit.*, p. 29.

sur les masses qu'elle commence peu à peu à exercer, constitue un nouvel acteur politique avec lequel il faudra désormais compter.

Le journal, en entrant dans des modes de productions et de diffusions industriels, se transforme progressivement en ce média de masse qui sera à son apogée à l'aube de la Première Guerre mondiale. Toutefois, nous allons voir que l'ampleur du rôle joué par l'entreprise de Girardin en 1836 est à nuancer dans l'élaboration de ce nouveau statut de la presse et que, malgré les diverses innovations qu'il met en place, certains éléments de son quotidien le placent résolument dans le sillage des journaux de l'Ancien Régime.

3.2.5 L'entreprise de Girardin

Émile de Girardin, déjà à la tête de plusieurs autres titres (*Le Voleur*, *La Mode*, le *Journal des connaissances utiles*, ainsi que *Le Musée des familles*), invente, en 1836, une nouvelle formule journalistique. Comprenant que le prix de l'abonnement est la seule donnée sur laquelle les directeurs de presse ont une réelle emprise²²⁵, Girardin propose de le diminuer de moitié et de compenser le manque à gagner par une augmentation des revenus générés par la publicité ; la quatrième et dernière page de son journal sera donc entièrement réservée aux petites annonces. Afin de s'assurer un nombre suffisant de lecteurs pour intéresser les annonceurs, Girardin décide d'abandonner la formule du journal d'opinion, qui restreignait l'étendue du public. Pour ce faire, il instaure la pratique du roman-feuilleton, produit d'appel destiné à séduire et fidéliser une frange différente de la population. Ainsi, le public du journal ne sera plus composé de partisans d'un tel régime politique, mais bien par une frange élargie de lecteurs, passionnée par la matière des rubriques et, notamment, par le roman-feuilleton.

Un retournement s'est donc produit : « pour la première fois, un entrepreneur de presse met au centre de son projet le lien qu'il entend établir avec le public et l'univers médiatique qu'il institue ainsi : univers idéologique, mais aussi culturel et socio-économique, dont la publicité sert d'abord à manifester la présence et l'influence²²⁶ ». La question du public est donc centrale dans l'entreprise de Girardin. Il faut toutefois

²²⁵ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 44.

²²⁶ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p. 7.

souligner qu'il lui est impossible d'effacer entièrement le versant idéologique de son quotidien, qui se positionne, comme les autres, sur l'échiquier politique.

Cette nouvelle formule, Girardin va l'appliquer au nouveau titre qu'il fait paraître à partir du 1^{er} juillet 1836, *La Presse*, quotidien²²⁷ à 40F qui se hisse rapidement dans le top trois des ventes de périodiques de l'époque, à côté du *Siècle*, de Dutacq, qui met en pratique la même formule, et du *Journal des Débats*, titre phare du début du siècle²²⁸. Trois axes sous-tendent le projet initial de *La Presse* : l'axe politique, intellectuel et industriel.

Ce périodique a pour ambition politique de substituer aux polémiques si fréquentes dans les autres journaux, le débat productif. Comme le signalent Thérenty et Vaillant, « l'idée politique de Girardin est d'inventer un lieu de réflexion indispensable au libéralisme moderne²²⁹ ». Il désire, de ce fait, constituer « un vrai journal officiel qui, publiant sous la responsabilité de l'État et à bas prix, l'ensemble des textes et comptes rendus officiels, cesse de faire des journaux les porte-parole, forcément cacophoniques et partiaux, du pouvoir²³⁰ ». Toutefois, comme nous l'avons signalé plus haut, cet objectif n'a jamais réellement été atteint, étant donné que *La Presse* s'est avéré être « d'abord la prise de parole *politique* d'un homme – et d'un seul – Émile de Girardin²³¹ ».

Le second pilier du projet de Girardin réside dans la « redéfinition du rôle de l'intellectuel et de l'écrivain dans la culture post-révolutionnaire²³² ». Il considère que c'est à eux que revient « la mission essentielle de commenter le présent et de réfléchir à l'avenir²³³ ». C'est dans cette optique que l'entrepreneur a recruté de nombreux noms bien connus du monde des lettres (Hugo, Dumas, Gautier...) afin qu'ils collaborent à son journal. En effet, non seulement ces auteurs connus attirent du public, mais en plus, ils disposent d'un organe qui leur permet de remplir cette tâche nouvelle que leur a assignée Girardin.

²²⁷ Il ne devient réellement quotidien qu'à partir de septembre 1836 ; avant, la parution s'interrompait le lundi.

²²⁸ CHARLE (Christophe), *op. cit.*, p. 46.

²²⁹ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *op. cit.*, p. 40.

²³⁰ *Op. cit.*, p. 41.

²³¹ *Op. cit.*, p. 18.

²³² *Op. cit.*, p.41.

²³³ *Ibid.*

Enfin, le troisième axe d'approche est relatif au côté industriel de *La Presse*, qui concerne l'amplitude du lectorat du journal. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'abaissement de moitié du prix de l'abonnement, ainsi que les premières lois sur l'enseignement primaire obligatoire ont favorisé la diffusion du journal auprès d'un public différent, majoritairement issu de la petite et moyenne bourgeoisie. Toutefois, l'adjectif industriel est peut-être trop fort pour le cas de *La Presse*, sachant que la frange populaire de la population ne sera atteinte que plusieurs décennies plus tard.

Dans l'ensemble, le projet initial de Girardin s'est donc concrétisé et a modifié, à son échelle, le monde journalistique. Néanmoins, qualifier son entreprise de révolutionnaire peut paraître exagéré lorsque nous savons que plusieurs de ses composantes le rapprochent encore beaucoup des titres plus anciens²³⁴ et que son action s'est, somme toute, majoritairement résumée à diffuser de manière plus large un modèle de presse déjà existant.

3.2.6 Présentation et poétique journalistique de *La Presse*

L'organisation du journal fait partie de ces composantes inspirées de la presse du siècle précédent. En effet, pour Girardin, le but est « de placer le maximum de texte de la première à la dernière page, que le lecteur est invité à suivre d'une colonne à l'autre, sans que rien ne vienne distraire son regard ou hiérarchiser les éléments graphiques²³⁵ ». Ainsi, seul le titre principal du journal inscrit sur la première page occupe l'espace de manière horizontale, accompagné de quelques informations telles que l'adresse ou le prix d'abonnement ; le reste de la matière, y compris les sous-titres, se fond dans le prolongement vertical des colonnes. En outre, les espaces entre les mots et entre les colonnes sont extrêmement réduits, ce qui donne l'impression d'une masse textuelle compacte et brute (cf. Figure 1).

²³⁴ *Op. cit.*, p. 19.

²³⁵ *Op. cit.*, p. 63.

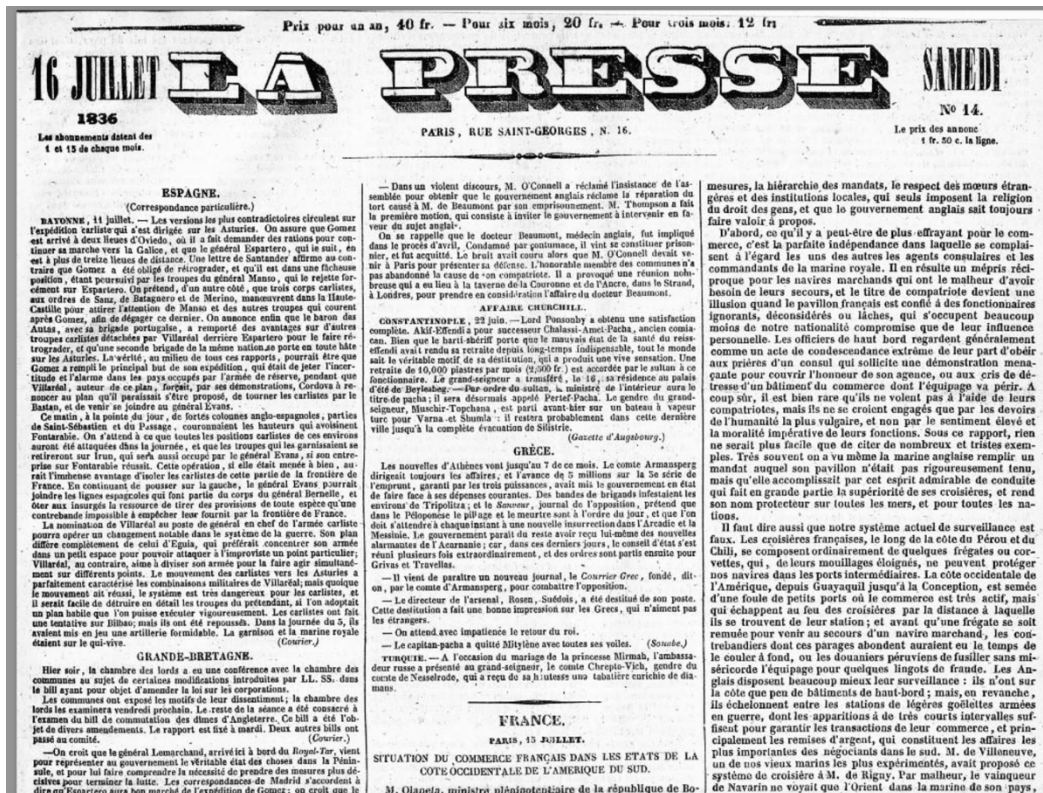


Figure 1 : *La Presse*, 16 juillet 1836

Thérenty et Vaillant précisent d'ailleurs que la quantité de texte présente dans un numéro de *La Presse* équivalait « à l'un de nos journaux de plus de seize pages, et à un livre in octavo d'une cinquantaine de pages²³⁶ ».

Au-delà de cette présentation assez dense, le rubricage du journal est, lui aussi, assez variable : « on a plutôt affaire à un fourre-tout plus ou moins riche, hâtivement rassemblé pour respecter, tant bien que mal, la contrainte de la publication quotidienne²³⁷ ». Les rubriques de *La Presse* sont au nombre de quinze²³⁸ : « Nouvelles de l'étranger », « Premier-Paris », « Chroniques », « Débats de la presse », « Actes du gouvernement », « Nouvelles et faits divers », « Correspondance », « Débats législatifs », « Débats judiciaires », « Variétés », « Bourse. Ports et marchés », « Petites annonces », « Informations publicitaires », « Spectacles » et enfin « Feuilleton ». Cependant, il est rare qu'elles soient toutes présentes dans chaque numéro ; la plupart du temps, l'agencement des rubriques s'effectue en fonction de l'urgence du moment. Par exemple,

²³⁶ *Ibid.*

²³⁷ *Op. cit.*, p. 54.

²³⁸ *Op. cit.*, p. 67-76.

si un évènement politique d'envergure se produit à l'étranger, il est probable que les rubriques « Nouvelles de l'étranger » et « Premier-Paris » occupent un espace plus important que d'habitude et remplacent les rubriques « Variétés », ou « Feuilleton », qui présentent des éléments d'une actualité moins immédiate. Cette absence de structure stable, moins qu'un défaut, peut aussi être considérée comme l'un des atouts de *La Presse* : « son originalité consiste en sa plasticité, qui lui permet d'accueillir tous les types de textes, en se pliant au rythme de publication que chacun requiert²³⁹ ».

En ce qui concerne la poétique journalistique de *La Presse*, elle conserve, elle aussi, un lien assez direct avec celle des journaux du début du siècle. Les règles d'écriture que met en place *La Presse* ne sont pas celles employées dans les journaux actuels (titre clair, accompagné d'un chapeau qui donne l'information principale de l'article ; présence explicite du sujet dès les premières lignes de l'article ; préférence accordée aux phrases courtes et directes plutôt qu'à l'éloquence²⁴⁰). Non seulement, les constats effectués précédemment nous permettent de conclure que la structure d'un numéro, avec sa linéarité verticale, sa typographie brute et compacte et son absence de hiérarchie de l'information, n'en permet pas le survol, mais encourage plutôt une lecture suivie de l'entièreté du numéro, comme il était de mise au XVIII^e siècle. Mais en plus, la poétique journalistique mise en place par Girardin ne correspond pas aux exigences de rapidité qui sont en train de se mettre en place pendant ce siècle en mouvement.

Girardin définit le style de son journal selon quatre modèles discursifs : argumentatif, dialogique, épistolaire et narratif. Le modèle argumentatif se retrouve dans les articles du « Premier-Paris », mais aussi dans les articles de fonds, dont le but est de convaincre par l'argument²⁴¹. Ici se mettent en pratique les préceptes de l'éloquence si critiqués par les journaux actuels. À côté se trouve le modèle dialogique, qui apparaît plutôt dans les rubriques dédiées aux débats, au sein desquelles une pluralité de voix se fait entendre pour mener finalement à un consensus²⁴². Le troisième type de discours est celui de l'art épistolaire. Avec la mention de « Paris, le ... » chaque article du « Premier-Paris » apparaît comme une lettre publiée dans un journal, qui rendrait compte de la situation

²³⁹ *Op. cit.*, p. 56.

²⁴⁰ *Op. cit.*, p. 88.

²⁴¹ *Op. cit.*, p. 97-99.

²⁴² *Op. cit.*, p. 99-100.

actuelle dans la capitale. De plus, l'un des types de feuilleton, le « Courrier de Paris » écrit par l'épouse de Girardin, est tout en entier plongé dans cet univers épistolaire²⁴³. Enfin, le modèle narratif apparaît, quant à lui, dans la plupart des articles. En effet, cette composante est essentielle afin de captiver les lecteurs et de retenir leur attention jusqu'à la fin du numéro²⁴⁴. Pour ce faire, les journalistes emploient d'ailleurs une rhétorique toute particulière « de l'excès, de l'accumulation, de la prolifération verbale²⁴⁵ ».

Par ailleurs, une autre caractéristique de l'écriture de Girardin se trouve opposée à la conception éphémère du journal qui sera celle des décennies suivantes. *La Presse* présente effectivement une poétique de la fragmentation et de la suite, qui correspond au besoin de fidélisation du lectorat et au « désir de faire œuvre malgré l'urgence du numéro à boucler²⁴⁶ ». Girardin n'hésite donc pas à employer la fameuse formule du « à suivre » afin de marquer les liens entre les différents articles qui sont publiés. Ce phénomène se produit avec les articles centrés sur l'actualité (affaires politiques qui se déroulent sur une période plus longue), mais également avec des articles de fond, dont les suites apparaissent parfois de manière non régulière. Selon Thérenty et Vaillant, cette pratique aurait pour but d'obliger les lecteurs à plonger dans la masse d'informations contenues dans les différents numéros et, ainsi, rester abonnés afin de connaître les suites des articles déjà parus. Ces prérequis invitent donc les lecteurs à considérer le journal non pas comme un objet isolé et jetable dès la fin de la journée, mais comme une suite d'informations qui font sens une fois réunies, telle une œuvre découpée en plusieurs numéros.

Ainsi, nous pouvons remarquer que *La Presse*, malgré son côté innovant, conserve tout de même une série de composantes liées au monde journalistique plus ancien : « les modèles de *La Presse* de Girardin reposent sur des conceptions antiques de rhétorique et une image sédentaire du journal (il n'évoque que des lieux déjà codés et porteurs d'une certaine représentation de la société – la chambre, les tribunaux, la cour²⁴⁷) ». Thérenty et Vaillant ajoutent ensuite que « la véritable prescience de Girardin réside, plutôt que dans l'imagination de réformes poétiques et pratiques, dans la vision du journal

²⁴³ *Op. cit.*, p. 103-104.

²⁴⁴ *Op. cit.*, p. 106.

²⁴⁵ *Op. cit.*, p. 107.

²⁴⁶ *Op. cit.*, p. 58.

²⁴⁷ *Op. cit.*, p. 92.

omnipotent, véritable instrument de réforme des masses. Il semble donc que la révolution de Girardin soit d'avoir adapté à une plus grande échelle – même s'il faut relativiser cet accroissement du lectorat – des formes déjà existantes²⁴⁸ ». L'entreprise de Girardin, loin d'être insignifiante, ne constitue donc, finalement, que la première étape d'une suite de réformes qui mèneront, à terme, à une presse généralisée à presque tous les Français.

3.3 Conclusion

Nous pouvons conclure ce point consacré au contexte culturel et littéraire de la monarchie de Juillet en affirmant que ce régime constitue un moment de bascule, tant au niveau de la réception du Moyen Âge que de la presse périodique. Le mouvement romantique, en effet, renouvelle les considérations du public quant à la période médiévale. Alors que la mode était jusque-là au Moyen Âge fleur-bleu et idyllique promu par le genre troubadour, cette image va se voir concurrencée par une version bien moins attrayante de ces temps anciens, tout entier plongés dans la barbarie et les horreurs de la famine et des guerres.

Néanmoins, la passion des origines qui envahit les esprits du XIX^e siècle les pousse à envisager le Moyen Âge dans son ensemble, avec ses temps sombres, certes, mais également avec sa grandeur et sa puissance, aussi bien politiques que religieuses ou encore culturelles. Le régime féodal, en effet, est considéré, pour de nombreux Français de l'Époque moderne, comme un régime stable et grandiose, qui a vu le rayonnement du royaume atteindre une ampleur jamais égalée ensuite. Le monde chrétien, quant à lui, se trouve à son apogée lors de ces siècles anciens, qui voient fleurir le système des croisades, guerres saintes qui avaient pour but de convertir les hérétiques, ainsi que de récupérer le tombeau du Christ tombé entre leurs mains. Enfin, le Moyen Âge est également le moment qui a permis, d'une part, la survie des œuvres de l'Antiquité, alors recopiées par les moines, mais qui a également vu naître et se développer le français. C'est effectivement à partir des X^e, XI^e et surtout XII^e siècle que nous voyons apparaître les monuments de la littérature française, qui constitueront les premiers témoins littéraires de la langue française.

²⁴⁸ *Ibid.*

C'est donc l'image d'un Moyen Âge multiple qui se développe à partir de la monarchie de Juillet. Cela étant, la réception du Moyen Âge n'est pas la seule donnée qui évolue à ce moment ; le monde journalistique connaît effectivement un bouleversement en 1836 qui modifie la manière dont s'envisage un journal. Dès cette année, la presse cesse d'être uniquement l'organe d'expression du monde politique, mais s'ouvre à d'autres contenus, susceptibles d'attirer un public plus large. La préoccupation majeure des directeurs de numéros ne se situe donc plus au niveau des partis politiques qu'ils représentaient, mais au niveau du lecteur, qu'il faut séduire afin d'être en mesure de rentabiliser son journal.

Ce changement de paradigme s'accompagne, comme nous l'avons souligné, d'un élargissement de la matière traitée, où se mêlent information et divertissement. C'est ainsi que *La Presse*, par exemple, présente des articles centrés à la fois sur la politique, aussi bien intérieure qu'extérieure, mais également sur les tendances à la mode à Paris, ou encore sur des œuvres littéraires ou artistiques fraîchement parues. Lorsque l'urgence politique n'accapare pas l'actualité, elle propose également des articles de fond, plus théoriques, dédiés à divers sujets, tels que ces trois articles entièrement consacrés au Moyen Âge, que nous allons désormais étudier plus en détail au sein de notre analyse.

4 Le monde médiéval au sein de *La Presse*²⁴⁹

La première partie de notre analyse consistera à observer les différents contextes dans lesquels apparaissent les termes relatifs au Moyen Âge²⁵⁰. Cette première approche nous permettra de mieux saisir l'ampleur de la présence de l'imaginaire médiéval au sein de *La Presse*, ainsi que les mécanismes, argumentatifs ou non, dans lesquels apparaît ce vocabulaire particulier.

Le second point de notre étude se concentrera, quant à lui, sur trois articles parus dans *La Presse* en 1836, qui sont, eux, entièrement consacrés au Moyen Âge. Leur développement tout à fait considérable en regard des autres extraits analysés nous permettra d'étoffer notre savoir quant à la réception de cette période lointaine.

4.1 Relevé des occurrences des termes relatifs au monde médiéval

4.1.1 *Moyen Âge*

Lors de nos recherches, nous avons constaté que le terme *Moyen Âge* apparaissait dans un peu plus de 800 numéros de *La Presse*, entre 1836 et 1848. La moyenne annuelle est de 50 à 60 occurrences, avec toutefois un pic durant les années 1837, 1838 et 1839, où ce nombre grimpe respectivement à 77, 82 et 76 ; aucune raison évidente, cependant, n'explique ce phénomène. Au vu de ce recensement, nous pouvons en déduire que la présence du mot *Moyen Âge* dans ce journal est donc plus hebdomadaire que quotidienne.

Cela étant, s'il est vrai que le substantif *Moyen Âge* ne bénéficie pas d'une visibilité journalière, sa distribution au sein des rubriques est cependant globale. En effet, son emploi ne se restreint pas au seul « Feuilleton », ou « Premier Paris », mais se répand dans tout le journal. Dans les rubriques relatives à l'actualité du pays, par exemple, il y est plusieurs fois fait référence :

Notre inertie profite à un homme qui s'est fait le symbole vivant de l'absolutisme, à un prince digne de la couronne monacale, qui a pris pour généralissime la vierge des Sept-Douleurs, à un chef de bandes qui fait fusiller les prisonniers faits à la

²⁴⁹ Les numéros analysés sont disponibles dans un volume annexe à ce mémoire.

²⁵⁰ Nous faisons référence ici aux termes énumérés à [la page 6](#) de ce travail. Nous avons toutefois écarté les termes

chasse, et qui reproduit, dans sa lutte féroce, toutes les barbaries des guerres de religion. Comme cela sied à la France, cette reine de la civilisation ! comme il est beau à elle de demeurer froide et inerte au milieu de ces horreurs du *moyen-âge*²⁵¹ !

Non ; ni les lois, ni la liberté absolue ne contiennent aujourd'hui la force. La force est quelque chose qui varie selon les temps. Au *moyen âge*, un moine était plus fort qu'un régiment. A Venise, un sbire faisait trembler, à lui seul, tout un quartier de la ville. Au dix-huitième siècle, un pamphlétaire était plus redoutable qu'un duc et pair. Sous l'empire, un sous-lieutenant avait plus d'influence qu'un conseiller. Aujourd'hui, un journaliste est plus puissant qu'un maréchal de France²⁵² [...]

L'influence de la religion, si puissante au *moyen-âge*, n'est pas perdue, croyez-le bien. Rome a encore une immense puissance dans le monde, il ne faut donc pas l'abandonner à une puissance rivale²⁵³ [...]

Ces quelques extraits sont représentatifs des divers emplois qui pouvaient être faits des stéréotypes liés à la période médiévale. Dans la première citation, par exemple, le Moyen Âge apparaît comme une époque barbare, tandis que, dans les deux suivantes, l'accent est plutôt mis sur l'importance et la force de la religion durant cette période, ce qui rejoint tout à fait les propos que nous avons tenus quant à l'appréhension de la religion chrétienne par les Français du XIX^e siècle (cf. p. 53-57).

Par ailleurs, les articles à caractère politique ne sont pas les seuls à accueillir dans leurs lignes des stéréotypes relatifs au Moyen Âge. Dans des rubriques plus légères aussi, telles que les « Nouvelles et faits divers » ou encore les « Publicités », le terme fait son apparition :

Le château d'Arques est un des monuments du *moyen-âge* les plus remarquables du département de la Seine-Inférieure. Il fut fondé au 11^e siècle par Guillaume, comte de Talon, oncle de Guillaume-le-Conquérant. Richard de Normandie, qui en fit le siège en 1195, en devint possesseur par le traité de 1196. En 1202, Philippe en fit le siège. En 1589, Henri IV y remporta une grande victoire contre la Ligue. Les ruines de cette vieille forteresse étaient la propriété d'un particulier qui vient de mourir ; on croit qu'elles seront mises en vente avec d'autres propriétés, et qu'ainsi ce qui subsiste encore du château d'Arques pourrait être démoli. On assure que M. le préfet de la Seine-Inférieure a demandé quelques fonds au gouvernement pour faire dessiner cet ancien édifice²⁵⁴. »

²⁵¹ *La Presse*, 27 décembre 1836. Nous soulignons. Notons que toutes les orthographes de l'époque sont conservées dans les citations.

²⁵² *La Presse*, 12 février 1837. Nous soulignons.

²⁵³ *La Presse*, 15 janvier 1839. Nous soulignons.

²⁵⁴ *La Presse*, 23 juillet 1836. Nous soulignons.

Les habitants de Roquevaire, dont l'église paroissiale avait été frappée d'interdit par l'évêque de Marseille, n'ont pu entendre la messe de huit jours. Une action d'une nature scandaleuse commise derrière le maître-autel avait déterminé l'indignation de l'évêque. Ce n'est qu'après de grandes cérémonies, qui rappelaient toute la poésie et la terreur religieuse du moyen-âge, que cette église a été rendue au culte²⁵⁵.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur plusieurs livres d'église, imprimés et reliés avec beaucoup de soin, que vient de publier l'éditeur Louis Janet, et notamment sur une *Journée de Chrétien*, ornée de gravures, rehaussée d'or, dans le genre des manuscrits du moyen-âge, et qui a été approuvée par Mgr l'archevêque de Paris²⁵⁶.

Aux Palmiers, 254, rue Saint-Honoré. Connu depuis si longtemps pour la qualité supérieure de ses marchandises et les nombreuses nouveautés qu'il offre chaque année à ses habitués, les prévient que le nouvel agrandissement qu'il vient de faire subir à ses magasins au commencement de cet hiver lui permet de présenter au public un espace plus grand et plus de variétés que jamais dans les bonbons, boîtes et sacs nouveaux [...] il a créé les nouveautés dont les noms suivent : Bonbon galans : la violette des près, les Cartes de visite de Victor Adam, les petites Couronnes, bonbons de Mousquetaires, bonbons Pompadour et bonbon du Moyen-Age²⁵⁷ [...]

Ces extraits nous montrent que même dans les articles les plus anodins, tels qu'une publicité pour des bonbons, le Moyen Âge est susceptible d'apparaître. Les petites annonces sont d'ailleurs un bon révélateur de la popularité du Moyen Âge à l'époque. En effet, le but de ce type d'écrits est d'accrocher l'acheteur potentiel qui lit son journal. Ainsi, le fait que des évocations de la période médiévale se trouvent dans cette rubrique signifie qu'il était judicieux, pour les marchands, de mobiliser l'imaginaire qui entoure ce terme et qu'établir une comparaison entre un produit actuel et un objet de ces siècles anciens était un argument vendeur.

Ce bref aperçu des occurrences du terme *Moyen Âge* nous montre la plasticité des représentations qu'il évoque, capables de s'adapter à un grand nombre de contextes d'écriture. Ce mot et tout ce qu'il véhicule comme idées peut donc tout à la fois intervenir dans des discours plutôt politiques ou trouver sa place dans une publicité pour un magasin de sucrerie.

²⁵⁵ *La Presse*, 9 avril 1838.

²⁵⁶ *La Presse*, 4 août 1839.

²⁵⁷ *La Presse*, 29 décembre 1837.

Il se trouve cependant une rubrique, au sein de laquelle l'imaginaire médiéval a tendance à apparaître sous un jour peu glorieux : les feuilletons culturels, et ceux de Théophile Gautier en particulier. Lorsqu'apparaît ce terme, il est généralement employé en tant que faire-valoir du présent du poète, libéré de la représentation naïve et édulcorée du Moyen Âge : « les costumes sévères, *moyen-âge* et autres, vont fort mal à des danseuses²⁵⁸ » ; « Tamburini, qui remplissait le rôle d'Azzo, a exprimé avec grande puissance les passions farouches [...] Pour Rubini, il était déguisé en Espagnol, en *moyen âge* pendule de la façon la plus grotesque du monde²⁵⁹ ».

La manière qu'il a de tourner en dérision les éléments en les affublant de l'adjectif *Moyen Âge* provient du dégoût que ressent Gautier pour tout cet imaginaire :

Encore du moyen âge, toujours du moyen âge ! Qui me délivrera du moyen âge, de ce moyen âge qui n'est pas le moyen âge ? – Moyen âge de carton et de terre cuite qui n'a du moyen âge que le nom. – Oh, les barons de fer, dans leur armure de fer, avec leur cœur de fer, dans leur poitrine de fer ! – Oh, les cathédrales, avec leurs rosaces toujours épanouies et leurs verrières en fleurs, avec leurs dentelles de granit, avec leurs trèfles découpés à jour, [...]. Ah ! barbouilleurs ignorants, qui croyez avoir fait de la couleur pour avoir plaqué rouge sur bleu, blanc sur noir et vert sur jaune, vous n'avez vu du moyen âge que l'écorce, vous n'avez pas deviné l'âme du moyen âge, le sang ne circule pas dans la peau dont vous revêtez vos fantômes, il n'y a pas de cœur dans vos corsets d'acier, il n'y a pas de jambe dans vos pantalons de tricot, pas de ventre ni de gorge derrière vos jupes armoriées : ce sont des habits qui ont la forme d'hommes, et voilà tout. – Donc, à bas le moyen âge tel que nous l'ont fait les faiseurs (le grand mot est lâché ! les faiseurs) ! Le moyen âge ne répond à rien maintenant, nous voulons autre chose²⁶⁰.

Cet extrait est tout à fait représentatif d'une tendance plus large de rejet d'un certain type de Moyen Âge, qui s'impose à partir des années 1830. Les quelques créations de qualité supérieure qui apparaissent à ce moment, telles que *Notre-Dame de Paris*, sont isolées et s'illustrent par rapport à la vaste majorité des productions sur le thème médiéval. Ce surplus de contenu jugé de très mauvaise facture est précisément ce qui va mener à une sorte de dégoût de la part du public pour une partie de la matière médiévale²⁶¹. Le Moyen Âge « fleur-bleu » véhiculé par le style troubadour et jusque-là très en vogue, va

²⁵⁸ *La Presse*, 24 juillet 1837. Nous soulignons.

²⁵⁹ *La Presse*, 5 mars 1838. Nous soulignons.

²⁶⁰ CORBELLARI (Alain), *op. cit.*, p. 52.

²⁶¹ AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 54.

devenir l'objet de moqueries, comme le remarque d'ailleurs Daniel Sangsue : « le romantisme ne parodie pas le Moyen Âge, mais plutôt les excès auxquels mène l'engouement médiéviste²⁶² » ; ce type d'œuvre va alors faire l'objet d'un rejet presque systématique de la part du public.

Ainsi, nous remarquons que dans *La Presse* également sont présentes en parallèle les deux attitudes, à la fois d'attraction et de répulsion, adoptées vis-à-vis des œuvres à caractère médiéval. L'imaginaire sous-entendu par ceux qui utilisent ce terme peu renvoyer à la fois à la période grandiose du règne de la chrétienté et de la puissance du pouvoir, comme à ce Moyen Âge de pacotille, dont le début du siècle a usé et abusé. Nous allons voir à présent que cette double tendance est aussi observable avec les autres termes relatifs à l'imaginaire médiéval.

4.1.2 Chevalier / chevalerie / chevaleresque

L'omniprésence du terme *chevalier* dans *La Presse* (un peu plus de 2000 occurrences) ne doit pas nous tromper sur la faible fréquence des références au monde médiéval. Dans la plupart des cas, effectivement ce terme renvoie soit à un titre d'honneur : « *chevalier* de la Légion d'Honneur²⁶³ », « *chevalier* de l'Eperon d'Or²⁶⁴ », « *chevalier* de l'Ordre de Saint-Jean²⁶⁵ », etc., soit à une personne dont il s'agit du nom de famille : « le thermomètre de l'ingénieur *Chevalier*²⁶⁶ »

Malgré ce phénomène, nous avons été en mesure de relever plusieurs apparitions du mot *chevalier* dans divers articles du journal, qui présentent, pour beaucoup, la particularité de mobiliser ce terme de façon dépréciative. Ainsi, les chevaliers qui sont invoqués ne représentent plus qu'un vestige d'une époque révolue et dépassée :

Ce qu'il y a de certain, c'est que ni la France, ni la Navarre ne s'inquiètent guère de l'héritage de Charles X. Elles laissent un petit nombre de preux *chevaliers*, à tête

²⁶² CORBELLARI (Alain), *op. cit.*, p. 52.

²⁶³ *La Presse*, 7 juillet 1836. Nous soulignons.

²⁶⁴ *La Presse*, 3 août 1836. Nous soulignons.

²⁶⁵ *La Presse*, 11 juin 1845. Nous soulignons.

²⁶⁶ *La Presse*, 15 juillet 1839. Nous soulignons.

blanche, pleurer, dans le silence de leurs châteaux, la perte de cette grandeur déchue²⁶⁷.

Les ministres qui s'opiniâtrent à opposer une feuille de papier timbré à une feuille de papier imprimé, et un procureur du roi à un journaliste, imitent très exactement les *chevaliers* du temps de Charles-Quint et du roi François I^{er}, qui s'obstinaient à opposer des hauberts et des murions aux balles des arquebusiers et des pistoliers²⁶⁸.

À côté de ces références archaïsantes, *chevalier* se retrouve aussi fréquemment dans l'expression « *chevalier d'industrie*²⁶⁹ ». Si l'on en croit le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, cette expression désignait à l'époque un « homme qui vit d'expédients et même d'escroqueries²⁷⁰ ». Ainsi, l'ajout du complément *industrie* ternit l'image du chevalier, qui, bien qu'étant une figure du passé, conserve cependant un certain prestige, comme l'illustrent les quelques articles consacrés à la chronique du tournoi d'Eglington.

Cet évènement, qui s'étale sur plusieurs numéros de *La Presse*²⁷¹, constitue l'un des rares exemples dans lequel le personnage du chevalier est porté au-devant de la scène de manière avantageuse. Le tournoi est une reconstitution qui s'est tenue à la fin du mois d'août 1839 dans le domaine de Lord Eglington, en Écosse. Le noble avait pour volonté, grâce à cette fête, d'amener un grand nombre de gens fortunés à dépenser leur argent dans la région afin que le peuple en bénéficie²⁷². Bien que le but premier ne soit pas de faire revivre le Moyen Âge, le fait qu'une reconstitution soit susceptible d'attirer les aristocrates montre bien l'attrait que ceux-ci portaient à la période médiévale.

La chronique de ces journées qui est donnée dans *La Presse* s'emploie, dès le premier jour, à fournir une description des armures des chevaliers : « [Lord Eglington] se faisait distinguer au milieu du groupe des *chevaliers* par sa riche armure où l'or étincelait²⁷³ », « sa seigneurie [Lord Londonderry], malgré sa toque à plume, sa tunique de velours était loin d'avoir une tournure chevaleresque » « le marquis de Waterford [...] portait la plus

²⁶⁷ *La Presse*, 6 novembre 1836. Nous soulignons.

²⁶⁸ *La Presse*, 12 mai 1837. Nous soulignons.

²⁶⁹ *La Presse*, 21 janvier 1837 ; 20 mars 1838 ; 08 mai 1839 ; 06 septembre 1839 ; 30 septembre 1839... Nous soulignons.

²⁷⁰ LAROUSSE (Pierre), *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, T.4, 1869, p. 48.

²⁷¹ *La Presse*, 2, 4, 5, 6, 7 septembre 1839.

²⁷² *La Presse*, 7 septembre 1839.

²⁷³ Tous les extraits de ce paragraphe sont issus de *La Presse*, 2 septembre 1839. Nous soulignons.

ancienne armure qui ait figurée dans ce tournoi. Cette armure, datant du règne du Richard III, était en acier poli, canelée ». De la même manière, la parure des chevaux est elle-aussi détaillée : « son coursier, richement caparaçonné et couvert d'une housse bleue et or se cabrait et semblait fier de le porter », « le cheval du marquis était magnifiquement caparaçonné, et couvert d'une housse bleue et blanche ». Après ces descriptions, la chronique laisse place au déroulement du tournoi et aux affrontements à la lance et à l'épée entre les différents chevaliers.

À travers le récit de ces joutes, les lecteurs de *La Presse* ont donc pu plonger dans l'univers du Moyen Âge le temps de quelques numéros grâce, notamment, à l'emploi d'un vocabulaire propre à l'imaginaire de ces temps anciens : « palefroi », « destrier », « écuyer », « cimier »²⁷⁴... mais également à la description de scènes précises, renvoyant directement à l'imaginaire courtois qui entoure les tournois. L'exemple le plus flagrant est l'importance accordée à la reine de beauté, auprès de laquelle les vainqueurs viennent chercher la reconnaissance :

À la troisième passe, le *chevalier* de la Tour-Brûlante brisa sa lance sur le bouclier de son adversaire et fut proclamé vainqueur. Il courut à l'amphithéâtre recevoir de la reine de beauté les félicitations dues à sa bravoure²⁷⁵.

Ainsi, nous remarquons que l'imaginaire qui entoure le terme chevalier est quelque peu paradoxal lui aussi. Alors que, d'une part, il ne fait référence qu'à un état passé et révolu, dont l'emploi ironique se fait sentir à plusieurs reprises, il conserve, d'autre part, une auréole de gloire, qui se réactive auprès des lecteurs dès que sont évoquées ses qualités de bravoure, de force et de dévouement. L'adjectif *preux*, qui est à plusieurs reprises associé à *chevalier*²⁷⁶ au point de former parfois un syntagme figé, illustre la valeur qui est régulièrement associée au personnage du chevalier.

Les mêmes observations sont à formuler quant au substantif *chevalerie*. Celui-ci est majoritairement employé pour désigner un genre de roman (« roman de chevalerie »), ou renvoie alors à l'une des valeurs essentielles de l'ancienne France :

²⁷⁴ Ce vocabulaire apparaît de manière régulière dans l'ensemble des numéros relatifs à cet événement.

²⁷⁵ *La Presse*, 2 septembre 1839. Nous soulignons.

²⁷⁶ *La Presse*, 31 mars 1839 ; 27 mai 1841.

Le dernier règne est ici dignement représenté par une illustre famille et la plus belle duchesse de la cour de Charles X. Là, toute la *chevalerie*, la loyauté, la politesse cordiale de la vieille France, se trouvent réunies à l'instruction, aux idées philosophiques, aux progrès de la nouvelle²⁷⁷.

[...] royalistes, n'oubliez pas la vieille *chevalerie* qui déclarait les menteurs infâmes²⁷⁸[...].

La maison de Quélen, en Basse Bretagne, a pris son nom d'une terre située au diocèse de Quimper. Elle joint à cet avantage tous les caractères qui constituent la vraie noblesse, c'est-à-dire l'ancienne *chevalerie*²⁷⁹ [...].

Enfin, l'adjectif *chevaleresque* rencontre, lui aussi, les mêmes types d'emplois : il peut tout aussi bien renvoyer à des notions de bravoure, de courage et de dévouement, (« nation brave et *chevaleresque* » ; « dignité *chevaleresque* » ; « [...] ces agents consulaires rappelaient les souvenirs héroïques de nos Croisés. C'était la même abnégation, le même élan *chevaleresque* appliqués aux intérêts commerciaux²⁸⁰ [...]. ») qu'à des notions de barbarie (« politique belliqueuse tout à fait *chevaleresque*²⁸¹ » ; « nous blâmons les expéditions lointaines et *chevaleresques*²⁸² »)

Malgré ces observations, nous pouvons conclure ce point en signalant que l'omniprésence avec laquelle ces termes apparaissent au sein de *La Presse* amène, de manière subtile et régulière, une touche de Moyen Âge dans les colonnes du journal. Toutefois, cette touche est parfois si contemporaine (nom d'ordres) que les lecteurs sont susceptibles de ne pas se rendre compte de l'origine médiévale de ces mots. Ce problème est d'ailleurs identique à celui que rencontre l'adjectif *courtois*, dont le sens, au XIX^e siècle, ne permet plus de faire *a priori* le lien avec le Moyen Âge.

²⁷⁷ *La Presse*, 12 décembre 1837. Nous soulignons.

²⁷⁸ *La Presse*, 26 octobre 1838. Nous soulignons.

²⁷⁹ *La Presse*, 27 janvier 1840. Nous soulignons.

²⁸⁰ Ces trois citations sont issues respectivement de *La Presse* des 24 juillet, 14 octobre et 11 novembre 1836. Nous soulignons.

²⁸¹ *La Presse*, 20 décembre 1836. Nous soulignons.

²⁸² *La Presse*, 20 février 1837. Nous soulignons.

4.1.3 *Courtois*

Nous remarquons, lorsque nous étudions les occurrences de l'adjectif *courtois*, que celui-ci est tout à fait passé dans le langage courant et que la connotation médiévale de ce terme n'apparaît plus guère. À travers les 348 occurrences, peu d'entre elles évoquent explicitement le Moyen Âge.

Plusieurs explications justifient ce fait. D'une part, à l'instar de *chevalier*, *courtois* est également un nom de famille très répandu ; cette raison ne suffit pas, toutefois, à expliquer le peu de références au Moyen Âge que nous rencontrons. La cause principale de ce manque est que le sens dans lequel cet adjectif est employé, « honnête et gracieux²⁸³ », ne permet pas de percevoir ses origines médiévales. Les seuls moments où le lien pourrait être plus évident sont ceux où l'adjectif apparaît dans le syntagme *amour courtois*, qui renvoie alors directement à l'une des caractéristiques remises en avant par le style troubadour et, de ce fait, encore présente à l'esprit des lecteurs. Cependant, nous remarquons que ces deux mots n'apparaissent pas au cours de la période étudiée ; seul « sentiments *courtois*²⁸⁴ » a été relevé une fois, mais encore était-ce au sein d'un roman-feuilleton de Balzac.

Enfin, l'adjectif se retrouve également dans une expression figée « à armes courtoises », qui désigne des « moyens honnêtes et loyaux pour attaquer et pour se défendre²⁸⁵ ». Nous percevons donc derrière cette définition le concept de la courtoisie tel qu'il avait été élaboré au Moyen Âge, où il se rapportait alors à la qualité de quelqu'un « qui a une politesse recherchée ; [qui est] gracieux dans ses manières et ses discours²⁸⁶ ». Le sens de cet adjectif est donc sensiblement le même qu'à l'époque, mais cette origine médiévale n'est cependant pas perceptible au premier abord ; le terme *courtois* n'est donc pas un indicateur très pertinent lorsqu'il s'agit de savoir à quel point le Moyen Âge a pénétré le journal.

²⁸³ LAROUSSE (Pierre), *op. cit.*, T. 5, p. 396.

²⁸⁴ *La presse*, 26 août 1839. Nous soulignons.

²⁸⁵ LAROUSSE (Pierre), *op. cit.*, T. 5, p. 396.

²⁸⁶ GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes*, Paris, Vieweg, 1883, [version en ligne p. 229].

4.1.4 *Féodal*

L'imaginaire véhiculé par l'emploi du terme *féodal* dans *La Presse* sera évoqué également dans la seconde partie de notre analyse, mais nous pouvons déjà formuler plusieurs observations générales à son sujet. Parmi les 292 occurrences de ce terme, nous remarquons que, bien souvent, il est employé afin de signifier un état de fait passé, dont les limites temporelles sont mal définies et ne recouvrent pas toujours uniquement les bornes du Moyen Âge, comme dans les deux extraits suivants :

On peut reconnaître sans inconvénient aujourd'hui que les corporations, les maîtrises et les jurandes étaient les seuls règlements que comportât pour l'industrie le régime *féodal*. Le patronage dirigeant des maîtres sur les ouvriers correspondait parfaitement aux rapports qui liaient le serf au seigneur, le vilain au noble²⁸⁷.

Dans cette analyse du parti légitimiste nous n'avons pas cité l'opinion moitié *féodale*, moitié radicale, qui a tant de fois alimenté les débats de la presse²⁸⁸.

Dans les cas où *féodal* désigne un passé plus ou moins lointain, il est généralement porteur de connotations dépréciatives :

Je ne veux pas faire la guerre aux mots [...] mais enfin, qu'est-ce que les traditions de l'ancienne monarchie ?... Sommes-nous au temps des Carlovingiens, de Hugues Capet, de François I^{er}, de Charles IX, dans ces temps *féodaux* où, lorsqu'un suzerain armait son fils chevalier, il levait une nouvelle dime sur ses vassaux ? Non, Dieu merci, nous ne sommes plus à ces temps ! Nous vivons sous le régime de 89 et de 1830²⁸⁹ [...].

Sur la lecture d'une pétition qui suppliait le gouvernement d'accorder un prêt aux soldats mourans qui en demandent, des députés de l'Opposition [...] se sont écriés que c'était une indignité, et que cette pétition était combinée avec le retour prochain de l'obscurantisme *féodal*. [...] Eh min Dieu ! avec quoi donc voudriez-vous qu'on fit de la féodalité aujourd'hui²⁹⁰ ?

Cet extrait illustre parfaitement la proximité qu'il existait dans l'esprit des contemporains entre la féodalité et la religion, qui constituent deux éléments fondamentaux du monde médiéval. Cette relation, tout comme la vision purement

²⁸⁷ *La Presse*, 3 juillet 1836. Nous soulignons.

²⁸⁸ *La Presse*, 10 octobre 1837. Nous soulignons.

²⁸⁹ *La Presse*, 28 avril 1837. Nous soulignons.

²⁹⁰ *La Presse*, 19 février 1838. Nous soulignons.

médiévale véhiculée à certaines occasions par le terme *féodal*, seront détaillées dans la suite de notre analyse.

Enfin, l'adjectif apparaît à plusieurs reprises en tant que synonyme de *médiéval*, et sert alors à caractériser certains objets du XIX^e siècle, dont l'apparence les rapproche manifestement des productions prétendument issues du Moyen Âge :

Des édifices inondés de brouillards, clochers à dentelles gothiques, tours *féodales* au pignon aigu, s'élèvent entre les cimes des arbres comme les palais des contes de fées²⁹¹.

Valençay, pourvu de ce côté de hauts remparts de terrassement, que domine la masse des bâtiments groupés au sommet, accuse des formes plus *féodales*²⁹² [...].

Après cette première approche du terme *féodal*, nous pouvons voir que, contrairement à *chevalier* et *courtois*, ce mot renvoie sans détour au monde médiéval. Bien qu'il soit quelques fois employé de manière plus large afin de désigner un état de fait passé, il n'en reste pas moins que son lien avec le Moyen Âge s'établit clairement. Cependant, cette puissance référentielle se trouve contrebalancée par la fréquence peu élevée des occurrences.

4.1.5 *Croisade*

Le terme croisade apparaît dans 366 numéros, ce qui, en moyenne, correspond à un rythme de parution bimensuel. Il s'agit donc, à l'inverse de *courtois*, d'un mot apte à faire référence de manière significative à l'univers médiéval. Du reste, le sens principal de *croisade* évoque immédiatement le Moyen Âge, étant donné qu'il s'agit du « nom donné aux expéditions que divers États européens firent en terre sainte, dans le but de chasser les musulmans²⁹³ ».

Le sens historique est employé dans une série de numéros, qui font référence à ce passé dans le but d'y associer des événements actuels :

²⁹¹ *La Presse*, 24 mars 1837. Nous soulignons.

²⁹² *La Presse*, 1^{er} octobre 1837. Nous soulignons.

²⁹³ LAROUSSE (Pierre), *op. cit.*, T. 5, p. 565.

Les campagnes des Français en Egypte, si glorieuses et si poétiques, égalent les hauts faits des *croisades* ; et cependant pas une pierre ne consacre à Paris le souvenir de cette gloire²⁹⁴.

En nous portant sur l’Afrique nous avons obéi à un instinct irrésistible. Il faut que la civilisation marche, parce que Dieu le veut. Qu’on se rende compte des *croisades*, qu’on se rende compte des guerres d’Italie, où les nations de l’Europe se donnaient rendez-vous au quatorzième siècle ; qu’on s’explique les guerres d’Amérique. Je crois qu’il y a quelque chose de semblable dans la conquête d’Alger²⁹⁵.

Nous voyons ici que le mouvement colonisateur du XIX^e siècle est associé aux croisades du Moyen Âge, qui permettent ainsi de justifier ces actes et de les assimiler à un passé glorieux. Cet emploi n’est toutefois pas le seul, dans l’extrait qui suit, nous remarquons que les croisades représentent, certes, un modèle pour le présent, mais elles ne sont évoquées que dans le contexte festif du carnaval :

[Le comte de Syracuse] avait adopté le nom et le costume de Richard-Cœur-de-Lion, et avait parcouru les rues de Palerme, accompagné de toute la noblesse sicilienne déguisée en chevaliers du temps de la *croisade*²⁹⁶.

Ainsi, nous voyons que le passé des croisades est encore bien présent à l’esprit des Français du XIX^e siècle. Cela étant, le terme étudié présente également un deuxième sens, figuré, qui désigne plus largement une : « entreprise concertée pour la défense d’un intérêt ou d’une idée²⁹⁷ ». Ce sens est celui qui apparait dans la plupart des numéros analysés ; nous remarquons, cependant, que les contextes d’emploi de ce terme varient :

Il y a depuis quelques temps, parmi les critiques réputés savants, une sorte de *croisade* contre le genre dont nous plaidons la cause²⁹⁸.

Le Courrier français poursuit sa *croisade* contre les frères des écoles chrétiennes, qu’il prend pour des ecclésiastiques, et qui ne le sont pas plus que les frères des sociétés maçonniques²⁹⁹.

Ces deux extraits sont représentatifs d’un emploi plus ironique du terme *croisade*. En effet, les auteurs semblent imposer à un évènement insignifiant de leur présent la

²⁹⁴ *La Presse*, 14 mai 1837. Nous soulignons.

²⁹⁵ *La Presse*, 8 juin 1838. Nous soulignons.

²⁹⁶ *La Presse*, 20 août 1836. Nous soulignons.

²⁹⁷ LAROUSSE (Pierre), *op. cit.*, T. 5, p. 565.

²⁹⁸ *La Presse* 7 juillet 1836. Nous soulignons.

²⁹⁹ *La Presse*, 1^{er} décembre 1836. Nous soulignons.

comparaison avec les hauts faits du passé afin d'introduire un décalage entre les deux objets, propice à ridiculiser le premier. À l'inverse, il arrive que les références aux guerres saintes du Moyen Âge viennent insister sur le caractère noble et prestigieux d'un fait de l'actualité :

Naguère encore, le *Constitutionnel* prêchait la *croisade* en faveur de la Pologne, de cette malheureuse et héroïque Pologne, si digne d'une autre destinée³⁰⁰.

Enfin, dans le numéro du 4 décembre 1836, nous avons observé une référence importante aux croisades du Moyen Âge, mises en relations avec la « croisade littéraire » entreprise par certains artistes afin de renouveler les productions théâtrales :

Il y avait alors un tel besoin de nouveau, que presque tous les jeunes gens se précipitèrent à la suite des deux esprits aventureux qui s'étaient voués à la recherche de l'inconnu. Ils les suivirent instinctivement, comme les chevaliers français avaient suivi Godefroy de Bouillon, et les flibustiers espagnol, Fernand Cortez : la réalité de la ressemblance, dans cette comparaison des petites aux grandes choses, éclate surtout du côté des espérances : [...] pour un qui cherchait à gagner une place dans le ciel ou à se faire un nom sur terre, il y en avait cent qui comptaient avant tout sur la division des terres saintes [...] et sur le partage de l'or vierge que renfermait le palais de Mexico [...] il en résulta que ce fut parmi les compagnons d'armes [de Godefroy et de Cortez] que s'éleva le premier doute sur leur sainteté et leur courage. [...]

Il en advint de même, toujours en comparant les petites aux grandes choses, de la *croisade* littéraire et de l'expédition dramatique de 1830. Lorsque les chefs eurent gagné les batailles d'Henry III et d'Hernani [...] les plus remuants et les plus ambitieux soldats, commencèrent à murmurer, demandant ce qui leur reviendrait de cette double campagne³⁰¹.

L'intérêt de cet extrait se trouve dans le fait que Dumas, l'auteur de cet article, ne se contente pas d'employer le mot *croisade*, mais détaille clairement son propos et décrit les éléments précis de la croisade qu'il souhaite faire valoir dans sa comparaison. Dans cette citation, les deux types d'emploi du substantif se rejoignent : le passé historique fait irruption dans le quotidien des lecteurs par le biais du tableau que dresse Dumas de la croisade de Godefroy de Bouillon, et contamine ainsi le sens figuré présent dans l'expression « croisade littéraire ».

³⁰⁰ *La Presse*, 14 août 1836. Nous soulignons.

³⁰¹ *La Presse*, 4 décembre 1836. Nous soulignons.

Le terme *croisade*, au vu du nombre de ses occurrences et de son lien sémantique direct avec le Moyen Âge, joue donc un rôle important dans la diffusion de l’imaginaire médiéval au sein de *La Presse*.

4.1.6 *Troubadour*

Le dernier terme sur lequel nous allons nous pencher, *troubadour*, compte un total de 86 occurrences dans *La Presse* au cours de la période qui nous intéresse. Deux contextes d’apparition sont à relever : l’un relatif au poète médiéval, l’autre au personnage stéréotypé mis en avant par le style troubadour.

« Après neuf mois d’une persistance inutile, il y périt, dans un combat de nuit, frappé d’une pierre lancée de la ville par des femmes. “La pierre vint où il fallait”, dit un *troubadour* qui raconte cet évènement³⁰² ». Au sein de cet extrait, c’est le troubadour médiéval en tant que conteur et passeur de savoir et d’histoire qui est représenté. Dans le numéro du 8 novembre 1838, cette fonction est d’ailleurs clairement évoquée :

Les hommes comprirent bientôt combien, à défaut d’autre moyen de transmission, la musique et la poésie seraient utiles. L’histoire et les lois ne furent pas autrement conservées et répandues, et ceci est une loi de l’humanité tellement générale que tous les peuples n’ont eu pour premiers historiens que leurs premiers musiciens, leurs premiers poètes ; nous le voyons par ce qui nous reste des prophètes, des psalmistes, des rhapsodes, des bardes, des soaldes, des minnsaenger, des *troubadours*, des ménestrels, etc., dont les chants forment, avec les monuments échappés aux ravages des temps, les seules sources où nous étudions l’histoire. Tous allaient de par le monde, chantant aux peuples les exploits des héros, les préceptes des sages, les animant au courage et à la liberté³⁰³.

Ici, les troubadours sont donc considérés, à l’instar d’autres personnages du passé, comme les transmetteurs de l’histoire, avec cette particularité qu’ils étaient capables de toucher le peuple. Leur musique, en effet, ne demandait pas d’apprentissage pour être écoutée, et les messages qu’ils délivraient par ce biais étaient, par conséquent, en mesure de toucher les personnes les plus démunies. Ainsi, malgré cette association directe du troubadour à une époque passée, l’image qui est donnée de lui ne laisse transparaître

³⁰² *La Presse*, 10 novembre 1845. Nous soulignons.

³⁰³ *La Presse*, 8 novembre 1838. Nous soulignons.

aucune référence à un quelconque archaïsme ou à la barbarie qui a parfois été associée à des termes tels que *féodal* ou *croisade*.

Cela étant, la manière avantageuse dont ces deux numéros mettent en scène les troubadours est loin d'être la norme, contrairement à la moquerie. Un grand nombre de ces occurrences où la raillerie est de mise apparaissent dans des articles qui traitent de la mode parisienne et proposent une vision bien moins élogieuse des troubadours. Ce phénomène est dû à l'expansion importante qu'a connu le genre troubadour quelques années auparavant et qui a conduit à un sentiment d'excès (cf. p. 74) ; ainsi, les personnages qui sont critiqués et tournés en ridicule ne sont pas les troubadours de l'époque médiévale, mais bien ceux du début du XIX^e siècle.

L'un des auteurs à pratiquer ce persiflage n'est autre que Delphine de Girardin qui, sous le pseudonyme du Vicomte Charles de Launay, fait part, au fil de ses « Courriers de Paris » de l'évolution des tendances parisiennes. À de nombreuses reprises, les critiques qu'elle adresse à l'encontre de tout ce qui a trait au genre troubadour témoignent de sa déconsidération à son égard : « [...] déguisé en *troubadours* et en charretiers, en bateleurs et en malins³⁰⁴ [...] » ; « les *troubadours* mêmes sont passés de mode. Le moyen-âge a beaucoup baissé³⁰⁵ » ; « plus de *troubadours* bossus, plus de Cromwell botté, plus de châtelaines corsées sur nos pendules ; l'art antique est mis à la portée de tout le monde³⁰⁶ ». Delphine de Girardin discrédite donc les productions qui laissent apparaître un penchant pour le style troubadour, et n'hésite pas, par ailleurs, à réserver un accueil très favorable à celles qui s'en éloignent : « puis une société entière de statuette, des bacchantes, des Napolitaines, des improvisateurs, des danseurs [...] et pas un seul *troubadour* ! Quel progrès ont fait les pendules depuis dix ans ! Plus de *troubadour*, plus d'odalisque serpentantes³⁰⁷ ».

À l'instar de Delphine de Girardin, Théophile Gautier, au sein de ses feuilletons sur les arts, ne fait preuve d'aucune retenue lorsqu'il s'agit de témoigner de toute la lassitude que lui inspire le goût troubadour :

³⁰⁴ *La Presse*, 03 mars 1838. Nous soulignons.

³⁰⁵ *La Presse*, 16 février 1839. Nous soulignons.

³⁰⁶ *La Presse*, 02 mars 1839. Nous soulignons.

³⁰⁷ *La Presse*, 28 décembre 1839. Nous soulignons.

Le bourgeois, je le sais, n'a pas le goût des belles choses ; il ne connaît pas cet amour violent de la perfection, qui caractérise les organisations d'élite ; il aura toujours un tendre penchant pour le propre, le ratissé, le savonné et le luisant ; la pendule de cuivre doré à personnages, le cadre à moulures de pâte, les têtes de Grevedon, le costume *troubadour*, lui paraîtront long-temps encore les vrais et naïfs chefs-d'œuvre de l'esprit humain³⁰⁸.

Et ces affreuses pendules dorées avec des *troubadours* qui pincent de la guitare, ou des nègres qui font voir alternativement le blanc et le noir de leurs yeux, pensez-vous qu'elles ne seraient pas remplacées avantageusement par des groupes originaux de bronze rouge³⁰⁹ [...].

Lord Arturo est affublé d'un pourpoint écarlate semblablement à carreaux jaunes, avec une toque d'un *troubadour* odieux³¹⁰.

Ces quelques exemples illustrent parfaitement le mépris qu'éprouve Gautier à l'égard de tout ce qui se rapporte au style troubadour alors dépassé. En outre, il salue, lui aussi, les créations qui évitent l'écueil de mobiliser ce modèle :

La pièce est mise en scène avec un soin et une propreté bien rare aux italiens. C'est un progrès qu'il faut constater et dont nous faisons compliment à l'administration. Nous avons assez déclamé contre les figurans deguenillés, les costumes de chiens savans ou de *troubadours* de 1804 [...], pour parler de changement heureux³¹¹.

Dans sa critique du style troubadour, Gautier fait apparaître une nouvelle appellation pour cette tendance : le style malekadel :

Les Ménestrels de Virginie n'appartiennent en aucune façon, comme on pourrait le croire, au genre *troubadour* et malekadel. Ils n'ont aucune redingote abricot bordée de velours noir ; ils ne portent pas la moindre botte en maroquin rouge, pas le moindre crevé à l'espagnol³¹².

Ces quelques lignes, en plus de décrire de nouveau le portrait physique très stéréotypé des troubadours, introduisent pour la première fois l'adjectif *malekadel*. Ce terme désigne le héros du roman de Sophie Cottin, *Mathilde, ou mémoires tirés de l'histoire des croisades*, paru en 1805. Le roman conte l'histoire d'amour impossible entre Mathilde,

³⁰⁸ *La Presse*, 13 décembre 1836. Nous soulignons.

³⁰⁹ *La Presse*, 27 décembre 1836. Nous soulignons.

³¹⁰ *La Presse*, 21 décembre 1837. Nous soulignons.

³¹¹ *La Presse*, 7 janvier 1842. Nous soulignons.

³¹² *La Presse*, 8 juillet 1844. Nous soulignons.

sœur de Richard Cœur de Lion et Malek-Adel, frère de Saladin, et fixe son cadre temporel lors de la troisième croisade. Mathilde, emprisonnée dès son arrivée en Orient, est détenue par Malek-Adel, dont elle tombe follement amoureuse. Sa fidélité à Dieu lui interdit cependant de se rapprocher de cet ennemi de la foi chrétienne, jusqu'à ce que ce dernier se retrouve terrassé et se convertisse peu avant son dernier soupir.

Ce récit est tout à fait caractéristique du style troubadour alors en plein essor et présente des personnages aux qualités morales et physiques pratiquement sans faille. L'histoire d'amour impossible entre les deux personnages principaux, qui se termine avec la mort des deux amants, est également un élément typique de ce genre. Malek-Adel est donc un personnage qui appartient au style troubadour et qui est représentatif de la manière dont ce style envisageait l'homme puissant oriental ; il est un stéréotype du souverain oriental médiéval, revisité par le style troubadour. Ainsi, lorsque Gautier évoque le *style malekadel*, il fait référence à cet Orient de pacotille, que le début du XIX^e siècle a popularisé, mais qui était aussi peu réaliste que le Moyen Âge d'alors.

Déjà en 1840, Delphine de Girardin associait les troubadours aux Turcs dans la description qu'elle fournissait d'un bal costumé :

[...] il a donc été décidé que les graves personnages, c'est-à-dire les ambassadeurs, les ministres et les hommes mariés seraient admis en frac ; mais pour les autres, c'est-à-dire pour les célibataires, on est impitoyable ; ceux-là ne pourront entrer que déguisés [...] Nous connaissons un homme d'esprit que l'idée de s'affubler en *troubadour* ou en Turc a tellement épouvané, qu'il s'est subitement décidé à se marier³¹³.

Comme nous pouvons le constater, il était aussi ridicule, à l'époque de se déguiser en troubadour qu'en Turc ; cette association illustre les relations que pouvaient entretenir les deux imaginaires (cf. p. 42).

Ainsi, nous constatons que le personnage du troubadour, durant la monarchie de Juillet, peine à se défaire de l'image que lui a donnée le style troubadour et est considéré, de ce fait, comme passé de mode. Néanmoins, nous remarquons également que ces auteurs, qui critiquent tant ce genre, savent aussi reconnaître sa valeur et sa présence.

³¹³ *La Presse*, 29 février 1840. Nous soulignons.

Ainsi, Gautier, lorsqu'il revient sur la description de *La Naissance d'Henri IV*, tableau réalisé par Devéria de 1827 à 1830, souligne « l'effet prodigieux que produisit, à l'époque de son apparition, la Naissance d'Henri IV, d'Eugène Devéria » et d'ajouter « c'était le temps du moyen-âge pendule, des *troubadours* en redingotte abricot, bordée de bandes de velours noir ; l'on parlait beaucoup de damoiselles, de tourelles, de mandores, de paladins et de chevaliers³¹⁴ ». Certes, il ne peut s'empêcher d'évoquer une fois de plus les lieux communs liés à ce genre, mais il sait également admettre le succès de ce tableau.

De la même manière, Delphine de Girardin, en évoquant une « chanson nouvelle, joyeuse et franche comme les chansons d'autrefois », parle de son compositeur en ces termes : « si la harpe du *troubadour* dans son élégante retraite ne chante plus que pour ses amis, ses inspirations, toujours gracieuses, nous parviennent encore comme un souvenir³¹⁵ ». L'assimilation avec les poètes d'autrefois est donc ici tout à fait à l'avantage du compositeur. Quelques années plus tard, elle tiendra ces propos en comparant son époque au passé :

[...] nous étions jadis francs, généreux, braves, élégans et spirituels, et voilà déjà que nous devenons fourbes, avides, poltrons, sales, bêtes. Des roués bêtes !... est-il rien de plus affreux ? Nous étions un peuple de *troubadours* et de chevaliers, nous formons aujourd'hui une population entière de vieux avoués retors et rapaces³¹⁶.

Delphine de Girardin, d'habitude si acerbe dans ses critiques à l'encontre des *troubadours*, reconnaît dans ces quelques lignes leur valeur à l'époque.

Les deux exemples de Gautier et de Delphine de Girardin illustrent combien l'avis des auteurs sur ces temps anciens pouvait varier. Comme le remarque bien Isabelle Durand-Le Guern, « on est donc loin d'un Moyen Âge univoque et figé ; comme les personnages qui l'incarnent, il est susceptible d'une lecture à plusieurs niveaux³¹⁷ ». Cette citation coïncide parfaitement avec les considérations diverses à l'égard de l'époque médiévale que nous avons pu observer au cours de ce relevé des occurrences d'un vocabulaire relatif au Moyen Âge dans *La Presse*. Ce procédé nous a permis de comprendre que, malgré la présence plus hebdomadaire que quotidienne de ce champ lexical, l'imaginaire médiéval

³¹⁴ Ces deux citations sont issues de *La Presse*, 31 mars 1838. Nous soulignons.

³¹⁵ Ces deux citations sont issues de *La Presse*, 18 mai 1837. Nous soulignons.

³¹⁶ *La Presse*, 30 mars 1845. Nous soulignons.

³¹⁷ DURAND-LE GUERN (Isabelle), *op. cit.*, p. 213.

reste tout de même présent au sein du journal au vu de l'ensemble de termes qui sont susceptibles d'évoquer cette période.

Par ailleurs, en plus de cette présence ponctuelle et continue, le Moyen Âge occupe également une place prédominante au sein de trois numéros, que nous allons désormais analyser de manière plus précise.

4.2 Trois études sur le Moyen Âge

À ce stade de notre analyse, nous allons nous concentrer autour de trois articles parus dans *La Presse* en 1836 et qui traitent chacun d'éléments particuliers de la période médiévale. Les deux premiers articles, parus respectivement le 16 juillet et le 4 août, font partie du même développement qui, par sa longueur, a dû être divisé en deux ; la mention *Deuxième article* qui apparaît dans le numéro du 4 août est là pour nous le signaler, de même que la reprise du titre principal, « Moyen Âge. Sciences occultes, blason, architecture ». Le dernier article, paru le 14 novembre de cette même année, fonctionne seul et a pour but de fournir une définition complète du terme *Moyen Âge*.

L'examen de ces trois articles suivra une même ligne directrice. La première étape va être de préciser le contexte d'édition dans lequel ils paraissent. Après cela, nous en fournirons un résumé critique qui présentera leur contenu et nous nous attarderons sur l'image particulière du Moyen Âge qu'ils véhiculent. Enfin, une analyse interdiscursive nous permettra d'observer les liens qu'ils entretiennent entre eux, ainsi qu'avec les numéros qui les entourent directement.

4.2.1 « Moyen Âge. Sciences occultes, blason, architecture »

4.2.1.1 Contexte de parution

Ces deux articles, écrits par Alphonse Esquiros³¹⁸, ont été publiés dans la rubrique « feuilleton », à trois semaines d'intervalle. La distinction qui s'effectue au niveau du jour de la parution (samedi 16 juillet et jeudi 4 août) montre que l'organisation que Girardin

³¹⁸ Alphonse Esquiros (1812-1876) est un homme politique et un auteur romantique français qui a écrit plusieurs articles pour *La Presse*.

souhaite voir régner au sein de son journal n'est pas encore efficiente à ce moment. Dans le programme réglé des feuilletons³¹⁹, le samedi devait être consacré à la « Revue étrangère », dédiée à la découverte des autres peuples et cultures, tandis que le jeudi devait, quant à lui, accueillir le fameux « Courrier de Paris », indicateur des modes, tendances et nouveautés de la capitale.

Force est de constater que l'objectif de régularité visé par l'établissement de cette distribution quotidienne n'est pas encore atteint à la fin de l'année 1836. Par ailleurs, le fait que ces deux articles se rencontrent dans la rubrique du feuilleton indique un intérêt du public pour le thème médiéval, car comme le suggèrent Dominique Kalifa et ses collaborateurs, « en tant qu'espace culturel, le feuilleton est révélateur des tendances et attentes culturelles du public visé par le journal, il montre ce qui fait partie de la culture à un moment et pour un public donnés³²⁰ ».

4.2.1.2 Analyse des articles

Les deux articles d'Esquiros traitent successivement des sciences occultes, de l'architecture et du blason au Moyen Âge. Par le biais de cette tripartition, l'auteur crée trois catégories sous lesquelles il est en mesure de ranger la multitude « de petits mondes³²¹ » qui composent la période médiévale :

[...] tout cloître, toute truanderie, tout ordre religieux, séculier ou militaire, toute université, toute baronnie [sic], tout chapitre, était une civilisation à part, bien fossoyée, bien murée, que n'atteignait presque aucune influence du dehors, qui obéissait à des lois, avait un chef et des sujets, une tête et des membres³²².

L'auteur signale cependant qu'avec l'avènement de l'état unificateur, ces multiples sociétés disparaissent et entraînent dans leur chute le Moyen Âge, dont il s'agissait de l'une des caractéristiques déterminantes (cf. p. 57).

³¹⁹ THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), 1836. *L'An I de l'ère médiatique*, op. cit., p. 76-77.

³²⁰ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], op. cit., p. 925.

³²¹ *La Presse*, 16 juillet 1836.

³²² *Ibid.*

Malgré cette disparition et les difficultés qu'elle engendre dans la recherche de sources et de témoins, Esquiros conserve la volonté d'étudier ces divers mondes, convaincu que c'est au sein de ces sociétés que se cache la vérité sur le temps passé. Constatant la proximité qui existe entre certaines de ces organisations, il les divise en trois groupes, représentant les trois ordres de la société de l'époque : le clergé, la noblesse et le peuple. Par la suite, l'auteur associe respectivement ces trois ordres à l'architecture, au blason et à la cabale, qu'il assimile aux sociétés secrètes. Ce rapprochement s'effectue sur base de la formule que ces institutions ont posée sur leur idée³²³ :

Le clergé a en effet scellé son secret sous la pierre, la féodalité a déposé le sien sous l'écu ; la cabale a enfui son dernier mot dans le grimoire. Poursuivons donc sans perdre haleine l'idée du pouvoir derrière le blason, l'idée religieuse derrière l'architecture, l'idée humaine derrière les sciences occultes³²⁴.

En plus de désirer comprendre le fonctionnement du Moyen Âge, il perçoit également la réapparition à son époque de certaines tendances apparues dans le passé ; l'intérêt de son étude est donc de comprendre le passé pour mieux expliquer les phénomènes du présent. L'un des exemples qu'il choisit afin d'illustrer ce propos est celui des Carbonari, qui sont les « membres d'une société secrète fondée en Italie au début du XIX^e siècle qui combattaient pour la liberté nationale et la défense des idées révolutionnaires³²⁵ ». À travers ses explications, Esquiros souhaite encourager cette organisation à sortir de l'ombre et à faire entendre son idéal, qui a déjà triomphé dans d'autres parties du monde. Comme il le dit, « du jour où l'idée luit à toutes les intelligences, ces sociétés [...] deviennent inutiles et dangereuses³²⁶ ».

De la même manière, Esquiros met en pratique le mouvement de va-et-vient entre passé et présent lors de son analyse du monde des sciences occultes, qu'il considère en tant que ferment de la Révolution française. Comme l'auteur le signale lui-même : « l'œuvre que la cabale porta huit siècles dans ses flancs, qu'elle a nourrie de son lait et de sa substance, qu'un jour elle lâcha sanglante, furieuse et échevelée sur le monde, c'est la révolution de 89³²⁷ ». Ainsi, Esquiros considère l'histoire comme un vaste continuum,

³²³ *Ibid.*

³²⁴ *Ibid.*

³²⁵ « Carbonari », sur Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

³²⁶ *La Presse*, 16 juillet 1836.

³²⁷ *Ibid.*

dans lequel le passé représente le terreau où sont fécondés les grands bouleversements des temps modernes. Notons, à titre indicatif, que l'auteur semble employer le mot *cabale* dans les deux articles avec le sens large de « coterie, intrigue, complot, menées secrètes de gens qui s'entendent pour un même dessein³²⁸ » ; il s'agit donc plus ici d'un synonyme de *société secrète* que d'un terme se rapportant à « un ensemble de traditions juives touchant l'interprétation de l'Ancien Testament³²⁹ ».

La relation avec le présent se traduit également dans les comparaisons que l'auteur établit, par exemple, entre les croisades du Moyen Âge et la colonisation d'Alger, ou encore dans celles qui assimilent l'Église à la presse moderne « avec son sarcasme, ses lazzis amers, son persiflage ». L'objectif de ces articles est donc d'établir des ponts entre les deux époques, qui peuvent être rapprochées sur plusieurs points.

En ce qui concerne le style de l'auteur, nous remarquons que celui-ci tente d'établir une forme de proximité avec le lecteur par le biais d'adresses directes lui étant destinées : « passez vite et parlez bas, car vous devez le repos aux morts ! » ; « voyez-vous cette cellule murée où le jour descend à travers une grille ? » Il adopte aussi, à certains endroits, un ton exclamatif (« Erreur ! » ; « Eh ! bien³³⁰ »), ce qui vient briser la monotonie de ses explications. De la même manière, son écriture est parfois capable de rendre vivants de simples objets inanimés, tels que des blasons :

Quand le soleil inondait toutes les têtes ornées de cimiers, de couronnes et de tortils enroulés de perles, à voir ces lions, ces léopards, ces salamandres, ces griffons qui grimpaient, les ongles ensanglantés et la gueule béante, sur la robe d'une jeune et gentille baronne, ces vautours à deux têtes qui fouillaient de leur bec noir et recourbé la poitrine d'un vieux connétable, ces guivres qui hurlaient de joie à tenir un enfant entre leurs dents [...] on eût dit une création nouvelle qui sortait de terre au souffle de tous ces dieux féodaux³³¹.

Cette description d'une rencontre de seigneurs lors d'un tournoi est présentée de telle sorte que ce ne sont plus les personnes qui sont présentes, mais leur écu, la patrie qu'elles sont venues représenter et défendre.

³²⁸ LAROUSSE (Pierre), *op. cit.*, T.3, p. 5.

³²⁹ *Op. cit.*, p. 4.

³³⁰ Ces quatre derniers extraits sont issus de *La Presse*, 16 juillet 1836.

³³¹ *Ibid.*

Le style de l'auteur fait également place, par endroits, à la rhétorique journalistique, de « l'excès, de l'accumulation, de la prolifération verbale³³² ». Esquiros a effectivement tendance à abuser du procédé de la suite d'adjectifs, qui amplifie et exprime avec des nuances différentes la même idée : « une langue diaphane, mystique, grave, imposante, étrange, solennelle³³³ » ; « divinité alors inconnue, mystérieuse, voilée³³⁴ » ; « style muet, obscur, impénétrable³³⁵ » ; etc. D'un côté, si ce procédé, comme le montre les exemples, est plutôt employé afin de marquer une insistance, de l'autre, il peut également servir à exprimer la vision plurielle que l'auteur entretient du Moyen Âge : « langue sombre et merveilleuse » ; « verbe grave, savant, pittoresque³³⁶ ».

Finalement, nous pouvons dire que la perception du Moyen Âge qu'Esquiros diffuse auprès de son public est celle d'une période en deux temps, avec une césure au XII^e siècle. En effet, au fil de son étude, nous remarquons que le XII^e siècle apparaît systématiquement comme moment de bascule, de triomphe de la civilisation sur le monde barbare. Cette considération est tout à fait visible dans la définition qu'il donne des vieux châteaux : « une bouche d'enfer, toujours noire et béante, qui soufflait sur le monde la guerre, la servitude et le carnage » et d'ajouter « ombre et solitude, voilà tout le moyen-âge³³⁷ ». La référence explicite à la Gueule d'Enfer, « l'un des symboles les plus effrayants du monde infernal³³⁸ » depuis le Moyen Âge, insiste sur l'effroi qu'inspiraient les châteaux dans la première moitié de l'époque médiévale. Une fois que le XII^e siècle est atteint, au contraire, la gloire, le faste et la somptuosité font leur apparition. Voici ce qu'Esquiros dit alors de la religion, des châteaux et de la cabale une fois ce moment atteint :

L'idée religieuse, jusque-là concentrée dans le silence et l'initiation du cloître, jaillit tout à coup libre, joyeuse, ailée, fleurie de trèfles et de chapiteaux, toute coquette, toute sonore, toute brodée à jour. [...] Les châteaux assis sur des prisons profondes, plongés eux-mêmes jusqu'à la ceinture dans l'ombre [...] sortent de terre

³³² THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), 1836. *L'An I de l'ère médiatique*, op. cit., p. 107.

³³³ *Ibid.*

³³⁴ *Ibid.*

³³⁵ *La Presse*, 16 juillet 1836.

³³⁶ Ces deux extraits sont issus de *La Presse*, 16 juillet 1836.

³³⁷ Ces deux extraits sont issus de *La Presse*, 4 août 1836.

³³⁸ GONZALEZ (Julie), « Étude iconographique de la Gueule d'Enfer au Moyen Âge. Origines et symboliques [deux tomes] », thèse de Doctorat, Université de Pau et des pays de l'Adour, 2010-2015, p. 10.

et s'épanouissent avec leurs jardins et leurs halliers comme de larges fleurs à un soleil d'été. [...] Enfin, la cabale qui jusque-là travaillait dans les caves, à la lueur d'une lampe, sous la crainte [...] monte au grand jour et au grand air³³⁹.

À travers cette citation, nous voyons à quel point le XII^e siècle est considéré comme moment de bascule entre les ténèbres et la lumière. La manière dont nous apparaît la transition entre les deux périodes relève toutefois d'une présentation hautement caricaturale en ce qu'aucune nuance n'est apportée à leur description. Tandis que l'une apparaît comme entièrement sombre et barbare, l'autre est représentée comme tout à fait joyeuse et libre.

En résumé, donc, l'image du Moyen Âge qu'Esquiros transmet au sein de ses deux articles est celle d'une période double, à la fois sombre et lumineuse, mais dont les deux pans se trouvent clairement séparés par la charnière du XII^e siècle. Il s'agit également d'une vision plutôt stéréotypée, d'un côté comme de l'autre de cette frontière temporelle, au vu de la peinture exclusivement lugubre ou étincelante qui en est donnée. Afin de savoir si cette image est relativement généralisable, nous allons à présent nous pencher sur l'analyse du numéro du 14 novembre 1836.

4.2.2 « Moyen Âge³⁴⁰ »

4.2.2.1 Contexte de parution

L'article est paru dans la rubrique « Variétés » et a été écrit par Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac³⁴¹. Pour plus de précisions, une note explicative nous fournit des informations quant à la présence de ce texte dans les colonnes du journal :

Parmi les Encyclopédies qui se publient en ce moment, l'*Encyclopédie du XIX^e siècle* est sans contredit la plus remarquable. Le premier volume, qui a déjà paru, et le second volume, qui est sous presse, indiquent que l'ouvrage est bien conçu et remarquablement exécuté. On nous communique le mot *Moyen âge*, extrait du second volume, dû à la plume de M. Granier de Cassagnac, notre collaborateur. Son étendue nous force à la donner en deux fois.

³³⁹ *Ibid.*

³⁴⁰ Tous les extraits cités dans ce point proviennent de *La Presse*, 14 novembre 1836.

³⁴¹ Granier de Cassagnac (1806-1880) est un homme politique et journaliste français, ainsi qu'un collaborateur assidu de *La Presse*.

Le contexte de parution de l'article est donc entièrement celui de la promotion de cet ouvrage d'envergure qu'est l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*. Afin d'en donner un aperçu, *La Presse* a décidé de publier la notice relative au Moyen Âge. Cela étant, nous pouvons nous interroger sur le choix d'une telle entrée. Pourquoi le Moyen Âge et pas la Révolution, par exemple, qui est un évènement plus récent et tout à fait majeur ? Ou une autre entrée élaborée, elle aussi, par Cassagnac ou un autre collaborateur du journal ?

Une hypothèse qui peut expliquer la motivation de ce choix est celle de la popularité du sujet, dont *La Presse* se serait servie afin d'attirer les lecteurs et de leur plaire. Ce principe est à rapprocher, toute proportion gardée, de celui qui a été mis en œuvre lors de l'invention de l'imprimé : afin de ménager le public déjà fortement perturbé par cette innovation, les premiers ouvrages à connaître la gloire de l'impression sont les livres les plus populaires, à commencer par la Bible. Si l'on établit un parallèle entre ce bouleversement de l'imprimé et la révolution que produit *La Presse* dans le monde journalistique, nous pouvons nous dire que la volonté de se tourner vers un tel sujet a été motivée par l'engouement du public que suscite alors l'époque médiévale.

Notre hypothèse semble confirmée par l'absence du deuxième article promis à la fin de la note explicative. En effet, nous pouvons imaginer que ce premier article, n'ayant malheureusement pas suscité l'enthousiasme escompté du côté du public, n'aura, de ce fait, pas été poursuivi. Si toutefois nous gardons à l'esprit que la structure du journal est encore loin d'être stable à cette époque, nous pourrions imaginer que la suite ait fait l'objet d'un oubli de publication. Cette explication paraît cependant peu plausible, étant donné que cette suite n'apparaît pas dans les numéros allant jusqu'à un mois plus tard, alors que d'autres articles de Cassagnac sont publiés entre temps.

4.2.2.2 Analyse de l'article

Il s'agit donc ici de l'extrait d'une notice encyclopédique qui donne la signification du terme *Moyen Âge*. Cassagnac a pour premier réflexe de le définir : « le Moyen Âge, à prendre d'abord le sens général du mot, c'est la période historique placée entre les temps anciens et les temps modernes ». Il remarque cependant, comme c'est toujours le cas aujourd'hui (cf. p. 20-21), que la délimitation chronologique de cette période pose

problème : « on demeure convaincu de l'impossibilité d'assigner aucune date, soit à la fin de l'histoire ancienne, soit au début de l'histoire moderne ».

À la suite de ce constat, l'auteur décide de se pencher sur la définition du Moyen Âge proposée par le *Dictionnaire de l'Académie*. Selon l'ouvrage, cette période constitue « le temps qui s'est écoulé depuis la chute de l'empire romain en 475, jusqu'à la prise de Constantinople en 1453 ». Cependant, Cassagnac ne se contente aucunement de cette définition, qu'il juge biaisée, d'une part dans ses informations (la chute de l'Empire romain se situe en 476), d'autre part dans sa perception des choses, uniquement centrée sur cet empire : « la définition de l'Académie prouve que l'illustre compagnie était immodérément préoccupée de l'empire romain, et que, voulant donner un nom à cette portion de son agonie [...] elle a pris le nom de moyen-âge ».

L'extrait analysé nous invite également à nous interroger sur les différentes appellations données au Moyen Âge. C'est tout à la fois un « intervalle de temps », une « période historique » placée entre deux autres, une « portion de son agonie [l'agonie de l'empire romain] », ou encore une « portion de l'histoire romaine ». Ces diverses dénominations donnent l'impression que le Moyen Âge n'existe pas pour lui-même, qu'il est uniquement considéré comme une parenthèse entre deux autres époques bien déterminées : l'Antiquité et les Temps modernes. En outre, le vocabulaire employé afin de désigner cette période intermédiaire n'est pas anodin. Le fait de l'assimiler à une agonie, par exemple, évoque l'idée reçue selon laquelle, durant le Moyen Âge, tous les savoirs, toutes les compétences, tout ce qui faisait la grandeur de l'Antiquité s'est perdu.

Cassagnac semble toutefois conscient de cette vision biaisée et tente d'y échapper en affirmant que « le moyen-âge est entièrement en dehors de l'histoire romaine ». Il propose ainsi une définition sortant doucement des seules considérations chronologiques :

Lorsqu'on dit moyen-âge, on entend universellement l'état des faits et des idées en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Allemagne, depuis l'invasion définitive des Barbares jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, et qui peut être à peu près fixée à la fin du seizième siècle.

La précision de sa définition reste à affiner, comme le signale l'approximation « à peu près », mais elle a le mérite de donner une consistance à cette période, en la faisant exister

pour elle-même. Poursuivant son raisonnement, Cassagnac en vient, lui aussi, à évoquer la pluralité de « caractères qui le [le Moyen Âge] constituent » et qui compliquent sa délimitation temporelle ; les éléments qui le déterminent entretiennent donc des rapports non-concomitants en ce qui concerne leur commencement et leur fin. Il prend pour exemple la féodalité, qui est une des composantes principales de l'époque médiévale et dont les limites sont plus aisément définissables ; si le Moyen Âge se réduisait à la féodalité, il serait plus facile d'en fixer les limites. Cependant, plusieurs autres caractéristiques, telles que « l'établissement de la puissance temporelle du christianisme, l'établissement des justices seigneuriales, la fondation des universités, le développement de l'architecture et de la sculpture propres à l'Europe catholique, la formation des langues modernes » le déterminent également, ce qui complique la saisie uniforme de la période.

Cassagnac conclut donc cette introduction en signalant qu'il faut « considérer le moyen-âge comme une généralité un peu vague, dont la signification synthétique ne se découvre que par l'étude analytique de ses caractères ». Fort de ce constat, l'auteur poursuit sa réflexion avec la définition de la première composante citée : la féodalité, considérée comme le premier pas vers la civilisation, qui conduira ensuite la société vers ce qui deviendra l'État. L'instauration de la puissance civile du christianisme, qui est, « avec la féodalité, le fait le plus grand du moyen-âge », occupe, quant à elle, les derniers paragraphes de l'article.

Au fil de son exposé concernant la féodalité et le christianisme, Cassagnac fait preuve d'un esprit scientifique perceptible. L'organisation de sa pensée, premièrement, témoigne de la rigueur que requiert la discipline historique. L'auteur commence par introduire sa problématique (difficulté définitoire) et propose alors une solution afin de résoudre ce problème. La présence répétée de définitions, quant à elle, est certes demandée par le contexte de l'article (rappelons-nous qu'il s'agit d'une notice encyclopédique ; l'auteur se doit donc de fournir une définition claire et précise de son objet), mais nous remarquons que l'attitude de Cassagnac vis-à-vis de celles-ci est tout à fait critique ; il ne se satisfait pas des définitions existantes, mais s'appuie sur leur défaut afin d'en créer une nouvelle qui réponde à ses exigences. Ses propos sont aussi très clairement exemplifiés, comme le montre, par exemple, son explication relative à la manière dont le Moyen Âge est divisé en fonction de diverses composantes. Enfin, un dernier gage de la rigueur de l'auteur

réside dans la distinction qu'il opère entre le texte suivi et les nouvelles notions qu'il introduit et qu'il signale par l'emploi de l'italique (*recommandation, féodalité, grands feudataires...*).

En résumé, l'article de Cassagnac répond à sa manière à la demande générale du moment, qui était d'aborder l'époque médiévale sous un jour plus scientifique, après l'avoir dénaturée avec le style troubadour. Cette objectivité, qui amène un degré de neutralité relativement élevé, complique cependant notre capacité à déduire la perception que se faisait Cassagnac du Moyen Âge. Le développement de l'auteur, en effet, ne laisse aucunement place à des digressions personnelles susceptibles de nous fournir une indication quant à sa considération sur les éléments qu'il détaille. Nous pouvons toutefois constater l'importance prédominante qu'il accorde à la féodalité et au christianisme, qui représentent, selon lui, les deux composantes essentielles du Moyen Âge. Dans son exposé relatif à la féodalité, aussi, Cassagnac semble insister plus que nécessaire sur le passage d'un protectorat libre à un protectorat forcé : « dans le système des recommandations, l'association était volontaire, et [...] dans le servage elle était forcée » ; « dans la recommandation, le membre de l'association était libre ; dans le servage, il était esclave » ; « durant le système des recommandations, la soumission [...] était volontaire et révocable [...] dans le système féodal, les seigneurs [...] en [sont] tenus rigoureusement et malgré eux à la reconnaissance de leurs suzerains respectifs, et sans qu'il leur soit possible de décliner le vasselage ». Au vu de ces passages insistants, peut-être Cassagnac souhaite-t-il accentuer le gouffre qui sépare désormais sa société libérée grâce à la Révolution et le passé ancien, majoritairement déterminé par ce système de soumission : l'image qu'il se fait du régime féodal serait donc uniquement celle d'un régime autoritaire où toutes les libertés sont abolies. Les matériaux dont nous disposons dans l'article analysé sont cependant trop ténus pour pouvoir affiner et soutenir cette hypothèse. Afin de pouvoir dégager des lignes de force plus évidentes, nous allons mettre en rapport les trois numéros que nous venons d'étudier, dans l'espoir de découvrir des recoupements dans les informations que nous avons déjà traitées séparément.

4.2.3 Analyse interdiscursive

L'entourage direct des discours analysés varie d'un numéro à l'autre. Celui du 16 juillet, par exemple, paraît entre deux numéros dont le feuilleton est dédié au roman historique (15 et 17 juillet) ; le passé pénètre donc réellement dans le quotidien des lecteurs au fil de ces quelques jours. Ces articles, écrits tous deux par Dumas, fonctionnent de concert, en ce que le premier constitue une préface justificative au roman-feuilleton du second, dont le titre est *Règnes de Philippe VI de France et d'Édouard III d'Angleterre*.

Ce besoin qu'a ressenti Dumas de défendre *a priori* son entreprise à travers cette préface est justifié au début de son texte :

L'histoire de France [...] a acquis une telle réputation d'ennui, qu'elle en peut disputer le prix avec avantage à toutes les histoires du monde connu : aussi le roman historique fut-il chose complètement étrangère à notre littérature, jusqu'au moment où nous arrivèrent les chefs-d'œuvre de Walter Scott. Je dis étrangère, car je ne présume pas que l'on prenne sérieusement pour romans historiques le *Siège de la Rochelle*, de Mme de Genlis, et *Mathilde ou les Croisades*, de Mme Cottin³⁴².

Cet extrait nous indique deux choses. D'un côté, Dumas souhaite distinguer son texte des autres productions qui prennent le passé – et particulièrement le Moyen Âge – comme thème principal, que ce soit les ouvrages historiques, trop sérieux, ou les romans du début du siècle, trop édulcorés. D'un autre côté, il souhaite inscrire son roman dans la lignée de ceux réalisés par Walter Scott, dont il évoque l'influence déterminante dans l'appréhension qui était alors faite de l'histoire et du passé. À travers ces précautions, Dumas a donc pour volonté de se prémunir contre des critiques qu'une telle œuvre pourrait susciter.

L'attitude d'Esquiros est semblable lorsqu'il dit dans son article du 4 août que « pour ne pas soulever autour de nous trop de défiance et de doute, nous allons entourer notre idée de quelques développements³⁴³ ». Cette indication préalable aurait pu paraître tout à fait anodine au début de son premier article, mais sachant qu'il s'agit ici du deuxième, nous pouvons imaginer que cette remarque concerne d'éventuelles critiques qui lui auraient déjà été adressées après la publication du feuilleton du 16 juillet.

³⁴² *La Presse*, 15 juillet 1836.

³⁴³ *La Presse*, 4 août 1836.

En ce qui concerne le numéro du 14 novembre, rien de tel n'est observable ; les seuls liens que nous pouvons établir sont ceux qui l'unissent avec les deux autres numéros abordés. Remarquons toutefois que le 25 décembre 1836 paraît une publicité pour *l'Encyclopédie du XIX^e siècle*, ce qui n'était jamais arrivé dans les numéros précédents. Il peut donc être mis en relation avec celui du 14 novembre, dont l'article sur le Moyen Âge avait également pour but de promouvoir cette entreprise ; ce rapport entre les deux reste cependant de l'ordre de l'accessoire.

Si nous nous penchons désormais sur les croisements thématiques que nous pouvons effectuer entre les trois articles analysés, nous constatons que plusieurs idées sur le Moyen Âge sont récurrentes et pourraient, de ce fait, trahir des tendances partagées par le public de *La Presse*. La première d'entre elles est cette vision plurielle du Moyen Âge, qui comprend sous ce nom une multitude de réalités, que ce soit la réalité féodale ou chrétienne, celle des sociétés secrètes, ou d'autres encore. Tous ces mondes différents communiquent et forment la société particulière qu'est l'époque médiévale.

Une similitude apparaît également dans la manière de définir le Moyen Âge. En effet, à l'instar d'Esquiros, Cassagnac considère que ces temps anciens sont composés de deux périodes, l'une dominée par la barbarie et la violence ; l'autre, plus étincelante et prestigieuse, est celle qui est née de l'avancée progressive de la civilisation. Le XII^e siècle semble, en cela, représenter un moment charnière entre ces deux versants d'une même époque.

Enfin, les deux auteurs présentent une vision évolutionniste de l'histoire, où les événements de la société du passé préfigurent et constituent les germes des bouleversements des temps présents, que ce soit la Révolution française, ou l'organisation de l'État. Malgré les divergences quant à leur manière de présenter la réalité (pour Esquiros, l'État est ce qui a supprimé le Moyen Âge, pour Cassagnac, contrairement, il est son aboutissement), le résultat est le même : l'époque médiévale se trouve au début de tout. Cette opinion reflète parfaitement le goût des origines qui anime les Français à partir du XIX^e siècle.

4.2.4 Conclusion

Dès la première année de parution de *La Presse*, trois articles entiers consacrés au Moyen Âge se retrouvent dans ses colonnes. Grâce à ceux-ci, il nous a été possible d'appréhender la manière dont le Moyen Âge, en tant qu'objet de recherche historique, était perçu au sein du journal. Plusieurs caractéristiques ont été dégagées et forment une sorte de définition pour ce concept : il s'agit d'une société constituée d'une multitude de mondes, qui connaît un basculement vers la civilisation à partir du XII^e siècle et qui constitue le berceau de nombreux événements qui se sont produits lors des siècles ultérieurs. L'intérêt initial porté à cette période semble toutefois s'estomper rapidement, car aucun autre article lui étant consacré entièrement n'apparaît les années suivantes et, indicateur plus fort encore, la suite de la notice encyclopédique réalisée par Cassagnac et annoncée dans le numéro du 14 novembre n'a finalement jamais vu le jour.

L'une des hypothèses pouvant expliquer ce phénomène est que, durant ses premiers mois d'existence, le journal a souhaité mettre en avant des produits d'appel afin d'attirer un lectorat le plus large possible. Comme nous l'avons signalé (cf. p. 63), le système des romans feuilletons fait évidemment partie de cette stratégie, mais nous pouvons imaginer qu'à échelle plus réduite, le thème de certains articles soit également sélectionné dans cette optique. Dès lors, nous en déduisons que l'époque médiévale est apparue, dans un premier temps, comme thème propice à attirer le public, mais que l'enthousiasme lié à ce sujet n'a finalement pas été au rendez-vous. Nous pouvons d'ailleurs nous interroger sur les raisons d'un tel échec : cela signifie-t-il que l'engouement pour ces temps reculés s'est déjà fortement estompé auprès du public à la fin de 1836 ? Ou que de tels développements relativement fournis sur cette période ne trouvent pas leur place dans le journal ? Dans la première partie de notre analyse, en effet, nous avons vu que la majorité des références au monde médiéval étaient subtiles et relativement brèves ; il semblerait donc que ces allusions plus discrètes s'accordent mieux au style journalistique que de longs articles de fond qui développent leur sujet en profondeur.

5 Conclusion générale

Le but de ce mémoire était de savoir si le média journalistique constituait un relais de l'imaginaire médiéval ambiant, et si les particularités de ce canal influaient sur la manière de mettre en scène ce matériau.

Au vu du relevé qui a été effectué dans la première partie de notre analyse, nous pouvons affirmer que *La Presse* participe effectivement à la diffusion d'une certaine image du Moyen Âge. La présence hebdomadaire – en moyenne – d'un vocabulaire relatif à cette période entraîne, dans l'esprit du lecteur, un rappel régulier à ces temps anciens. Cela étant, toute proportion doit évidemment être gardée : les occurrences analysées n'occupent, la plupart du temps, que quelques lignes ; il est donc fort probable que les références soient passées inaperçues pour l'œil du lecteur de l'époque. En outre, dans le cas de certains termes (cf. *courtois*) le public n'est plus en mesure d'établir le lien avec le Moyen Âge au vu du sens actuel du mot, qui n'évoque pas immédiatement ce passé ancien.

La Presse représente donc un relais possible de l'imaginaire médiéval de l'époque, mais ne constitue aucunement le foyer d'apparition de nouveaux stéréotypes ; dans l'ensemble, les clichés véhiculés par ce canal sont ceux déjà existants. En d'autres termes, le Moyen Âge de *La Presse* correspond au Moyen Âge des romantiques, majoritairement caractérisé par une attention accrue accordée au système féodal et à la prépondérance de la religion chrétienne. Que ce soit dans les deux articles d'Esquiros (16 juillet et 4 août 1836) ou dans celui de Cassagnac (14 novembre 1836), le développement relatif à ces deux composantes du Moyen Âge occupe une place importante. Le Moyen Âge mis en scène est également multiple, composé de différentes facettes qui le rendent tour à tour attractif et repoussant, ce qui fournit une certaine plasticité à cet objet.

La polyvalence de l'imaginaire médiéval, qui peut donc intervenir au sein de discours divers, encourage son emploi plus fréquent dans le journal, mais le hisse également à un degré de généralité tel que les contours de la réalité qu'il véhicule en deviennent très flous. Les articles qui présentent un développement relatif à la matière médiévale plus dense et qui cherchent à l'analyser plus sérieusement ne rencontrent d'ailleurs pas le

succès auprès du public, sans doute peu enclin, finalement, à en apprendre davantage sur les richesses que recèle cette période ancienne.

Ce mémoire nous aura donc permis de nous rendre compte de la présence effective d'un certain imaginaire médiéval au sein de *La Presse*. Cependant, la brièveté des occurrences du vocabulaire lié au Moyen Âge nous pousse à conclure qu'une étude plus détaillée sur la question serait difficilement réalisable. Nous restons cependant persuadée que le monde de la presse, par sa quotidienneté et sa dépendance au goût du public, est parfaitement placé pour rendre compte de manière précise des changements qui s'opèrent au sein de l'opinion publique.

Cette position avantageuse ouvre d'ailleurs d'autres perspectives qui mériteraient d'être envisagées dans des travaux ; ainsi, nous pourrions nous attarder sur des journaux publiés entre les années 1820 et 1830, durant lesquelles un tournant s'est effectué quant à la mode troubadour, ou encore sur des titres populaires dans les années 1850, afin d'analyser la manière dont les journaux ont progressivement monté en épingle le mouvement des Félibres.

La presse dans sa généralité est un univers d'une richesse incroyable qui se révèle digne d'être appréhendé à sa juste valeur, de la même manière que le Moyen Âge mérite que les considérations émises à son égard soient à la hauteur de son éclat. Nous espérons donc que ce travail aura permis de donner un aperçu des possibilités qu'offrent ces deux domaines de recherche lorsqu'ils sont réunis. La presse, avec sa narration particulière, et le Moyen Âge, avec les costumes chamarrés qu'il revêt au fur et à mesure du XIX^e siècle, proposent tous deux au public l'illusion d'un monde réel, qui n'est autre que le produit de l'actualité et des tendances du moment. Ainsi, ces deux objets a priori si éloignés se trouvent finalement prisonniers des mêmes contraintes et partagent donc un destin similaire.

6 Bibliographie

Sources primaires

La Presse, 3 juillet 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426722j>.

La Presse, 7 juillet 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426725p/f1.image>.

La Presse, 15 juillet 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426732w/f1.image>.

La Presse, 16 juillet 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4267338/f1.image>.

La Presse, 23 juillet 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426739j/f1.image>.

La Presse, 24 juillet, 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426740g/f1.image>.

La Presse, 3 août 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426748h/f1.image>.

La Presse, 4 août 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426749w/f1.image>.

La Presse, 14 août 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426758v>.

La Presse, 20 août 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4267639/f1.image>.

La Presse, 14 octobre, 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426813w/f1.image>.

La Presse, 6 novembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426836q/f1.image>.

La Presse, 11 novembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4268415/f1.image>.

La Presse, 14 novembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4268449/f1.image>.

La Presse, 1^{er} décembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426861v/f1.image>.

La Presse, 4 décembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4268640/f1.image>.

La Presse, 13 décembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426874b/f1.image>.

La Presse, 20 décembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426881j/f1.image>.

La Presse, 27 décembre 1836. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4268886/f1.image>.

La Presse, 21 janvier 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426914k/f1.image>.

La Presse, 12 février 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4269361/f1.image>.

La Presse, 20 février 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426944m/f1.image>.

La Presse, 24 mars 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426976d/f1.image>.

La Presse, 28 avril 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427011x/f1.image>.

La Presse, 12 mai 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427025s/f1.image>.

La Presse, 14 mai 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427027j/f1.image>.

La Presse, 18 mai 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4270307/f1.image>.

La Presse, 24 juillet 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427097z/f1.image>.

La Presse, 1^{er} octobre 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4271643/f1.image>.

La Presse, 10 octobre 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4271732/f1.image>.

La Presse, 12 décembre 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427235r/f1.image>.

La Presse, 21 décembre 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427244q/f1.image>.

La Presse, 29 décembre 1837. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427251x/f1.image>.

La Presse, 19 février 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427302w/f1.image>.

La Presse, 3 mars 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4273140/f1.image>.

La Presse, 5 mars 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427316r/f1.image>.

La Presse, 20 mars 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427331j/f1.image>.

La Presse, 31 mars 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4273428/f1.image>.

La Presse, 9 avril 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4273517/f1.image>.

La Presse, 8 juin 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427408g/f1.image>.

La Presse, 26 octobre 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427546d/f1.image>.

La Presse, 8 novembre 1838. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427558h/f1.image>.

La Presse, 15 janvier 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427625n/f1.image>.

La Presse, 16 février 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427657f/f1.image>.

La Presse, 02 mars 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427671v/f1.image>.

La Presse, 31 mars 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427700c/f1.image>.

La Presse, 08 mai 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4277372/f1.image>.

La Presse, 15 juillet 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4278046/f1.image>.

La Presse, 4 août 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427824w/f1.image>.

La presse, 26 août 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427845z/f1.image>.

La Presse, 2 septembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4278525/f1.image>.

La Presse, 4 septembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427854x/f1.image>.

La Presse, 5 septembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4278559/f1.image>.

La Presse, 6 septembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427856p/f1.image>.

La Presse, 7 septembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4278572/f1.image>.

La Presse, 30 septembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427881t/f1.image>.

La Presse, 28 décembre 1839. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k427979t/f1.image>.

La Presse, 27 janvier 1840. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k428010t/f1.image>.

La Presse, 29 février 1840. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4280430/f1.image>.

La Presse, 27 mai 1841. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k428494b/f1.image>.

La Presse, 7 janvier 1842. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k428720b/f1.image>.

La Presse, 8 juillet 1844. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k429632d/f1.image>.

La Presse, 30 mars 1845. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4298957/f1.image>.

La Presse, 11 juin 1845. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4299678/f1.image>.

La Presse, 10 novembre 1845. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k430117t/f1.image>.

Sources secondaires

AMALVI (Christian), *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France. De Vercingétorix à la Révolution*, Paris, Albin Michel, 1988.

AMALVI (Christian), *Le Goût du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1996.

- ANGELI (Giovanna), « *Perceval le Gallois* d'Eric Rohmer et ses sources », dans *Le Moyen Âge dans le théâtre et le cinéma français*, CAIEF n°47, mai 1995, p. 33-48.
URL : https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1862.
- ANGENOT (Marc), *Le roman populaire : recherches en paralittérature*, Montréal, Presse de l'Université du Québec, 1975.
- BALAYE (Simone), CANDAU (Jean-Daniel) [dir.], *Le Groupe de Coppet* [actes et documents du deuxième Colloque de Coppet du 10 au 13 juillet 1974], Genève, Slatkine, Paris, Honoré Champion, 1977.
- BALDENSPERGER (Fernand), « Le "genre troubadour" », dans *Études d'histoire littéraire*, t.1, Paris, Hachette, 1907.
- BALIBAR (Renée), *Histoire de la littérature française*, Paris, PUF, 1991.
- BELLANGER (Pierre), GODECHOT (Jacques), GUIRAL (Pierre), TERROU (Fernand) [dir.], *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 5t., 1969-1976.
- BERNARD-GRIFFITHS (Simone), GLAUDES (Pierre), VIBERT (Bertrand) [dir.], *La Fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.
- BERTAUT (Jules), *L'époque romantique*, Paris, Éditions Jules Tallandier, 1947.
- BESSON (Florian) et BRETON (Justine), *Une histoire de feu et de sang. Le Moyen Âge de Game of Thrones*, PUF, 2020.
- BOULAIRE (Cécile), *Le Moyen Âge dans les livres pour enfants, 1945-1999*, Rennes, P.U. de Rennes, 2002.
- Centre national de Ressources Textuelles et Lexicales*, 2012.
URL : <https://www.cnrtl.fr>.
- CHARLE (Christophe), *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004.
- CHOLLET (Roland), *Balzac journaliste : le tournant de 1830*, Paris, Classiques Garnier, 2016.
- CORBELLARI (Alain), *Le Moyen Âge à travers les âges*, Neuchâtel, Éditions Livreo-Alphil (Focus 27), 2019.
- DEQUIDT (Marie-Agnès), « Comment mesurer l'intériorité du temps ? (Paris, début XIX^e siècle) », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 45, 2012, p. 69-81.
URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4337>.
- DURAND-LE GUERN (Isabelle), *Le Moyen Âge des romantiques*, Rennes, PUR, 2001.

- FERRE (Vincent), « Introduction. Médiévalisme et théorie : pourquoi maintenant ? », dans *Itinéraires*, n°3, 2010, p. 7-25.
URL : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1782>.
- FERRE (Vincent), *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité (XX^e-XXI^e siècles). Histoire, théorie, critique* [dossier de candidature à une Habilitation à diriger des recherches], Paris, Sorbonne, 2011.
- FEUILLEBOIS (Victoire), « Le groupe de Coppet », sur *Gallica. Les essentiels littérature*.
URL : <https://gallica.bnf.fr/essentiels/repere/groupe-coppet>.
- Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*.
URL : <https://lecteur-few.atilf.fr>.
- GENGEMBRE (Gérard), *Le Romantisme*, Paris, Ellipses, 1995.
- GIRAUD (Agathe), « La Cabale contre les Burgraves de Victor Hugo. Mettre en échec le “chef de file” du romantisme », dans *Contextes*, n°27, 2020.
URL : <https://doi.org/10.4000/contextes.9037>.
- GIRAUD (Victor), *Le Christianisme de Chateaubriand*, t. I, Paris, Hachette, 1925.
- GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes*, Paris, Vieweg, 1883, [version en ligne].
URL : <http://micmap.org/dicfro/home/complement-godefroy>.
- HYPOTHESES – OPENÉDITION, *Modernités médiévales. Réception du Moyen Âge dans la littérature et les arts*, [en ligne].
URL : <https://modmed.hypotheses.org>.
- JACOBET (Henri), *Le Comte de Tressan et les Origines du Genre Troubadour*, Paris, PUF, 1923.
- JACOBET (Henri), *Le Genre Troubadour et les Origines françaises du Romantisme*, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1929.
- KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain) [dir.], *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011.
- KENDRICK (Laura), MORA (Francis), REID (Martine) [dir.], *Le Moyen Âge au miroir du XIX^e siècle (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- LABOURET (Guilhem), « Lectures du Moyen Âge chez les catholiques romantiques : mythe de l'âge d'or ou temps de l'erreur ? », dans BURLE (Elodie), NAUDET (Valérie), *Fantasmagorie du Moyen Âge* [actes du colloque de juin 2007], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, *Senefiance* n°56, p. 89-97.

- LAROUSSE (Pierre), *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1863-1878.
- LE GOFF (Jacques), *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2014.
- LE GOFF (Jacques), *Un long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2004.
- LETERRIER (Sophie-Anne), « Troubadours et trouvères — Un dialogue nord-sud ? », dans *Revue du Nord*, 2, 2005, p. 441-457.
URL : <https://doi.org/10.3917/rdn.360.0441>.
- LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), « La perception de l'Autre. Jalons pour une critique littéraire interculturelle », dans *Tangence*, n°51, p. 51-66.
URL : <https://id.erudit.org/iderudit/025904ar>.
- MARSAL (Florence), « Les “muances” de Merlin dans *Harry Potter* », dans *L'esplumoir, revue des Amis de Merlin*, n°7, 2008, p. 37-46.
- MAROT (Patrick), *Histoire de la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001.
- MISSUD-JURAMIE (Jocelyne), « Une bibliothèque oubliée : le genre troubadours », dans *Babel*, 6, 2002, p. 85-104.
- MOMBERT (Sarah), SAMINADAYAR-PERRIN (Sandrine) [dir.], *Un mousquetaire du journalisme : Alexandre Dumas*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2019.
- PELTA (Corinne), « La presse libérale sous la Restauration, émergence d'une écriture collective », dans THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), *1836. L'An I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001, p. 297-310.
- PETITIER (Paule), *Littérature et idées politiques au XIX^e siècle (1800-1870)*, Paris, Nathan, 1996.
- PLANCHE (Alice), « Moyen Âge et presse quotidienne », dans *Perspectives médiévales*, n°2, 1976, p. 79-84.
- SAID (Edward W.), *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 [1980].
- SCHUH (Julien), « Le temps du journal. Construction médiatique de l'expérience temporelle au XIX^e siècle », dans *Romantisme*, n°174, 2016, p. 72-82.
URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2016-4-page-72.htm>.
- SCHUH (Julien), « Numapresse », sur *OpenEdition Hypotheses*.
URL : <https://numapresse.hypotheses.org>.

- SOULIER (Sébastien), « Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant [dir.], *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle* », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°46, 2013, p. 237-239.
URL : <https://doi.org/10.4000/rh19.4522>.
- THERENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), 1836. *L'An I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001.
- TRITTER (Jean-Louis), *Mythes de l'Orient en Occident*, Paris, Ellipses, 2012.
- VAILLANT (Alain), « Avant-propos », dans *Romantisme*, n°139, 2008, p. 3-5.
- VAILLANT (Alain), « Baudelaire, artiste moderne de la « poésie-journal », dans *Études littéraires*, vol.40 (3), 2009, p. 43-60.
URL : <https://id.erudit.org/iderudit/039243ar>.
- VAILLANT (Alain), *Qu'est-ce que le romantisme*, Paris, CNRS Éditions, 2012.
- VINSON (David), « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n°1, 2004, p. 71-91.
URL : <https://www.jstor.org/stable/40535048>.
- VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs et l'esprit des nations*, avec préface, avertissement, notes, etc. par M. Beuchot, tome 2, [version de 1829 mise en ligne par Jean-Marc Simonet].
URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/Voltaire/essai_sur_les_moeurs_t2/voltaire_essai_sur_les_moeurs_t2.pdf
- ZINK (Michel), « La passion des origines », dans *Equinoxe*, n°16, 1996, p. 9-24.

